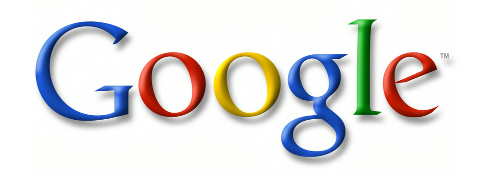
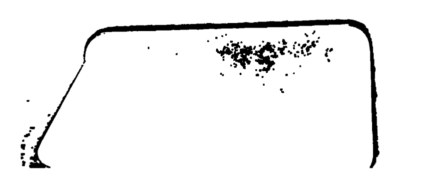





EX
LIBRIS
H.S. Ashbee



LE
RÔDEUR FRANÇAIS,
OU
LES MŒURS DU JOUR.

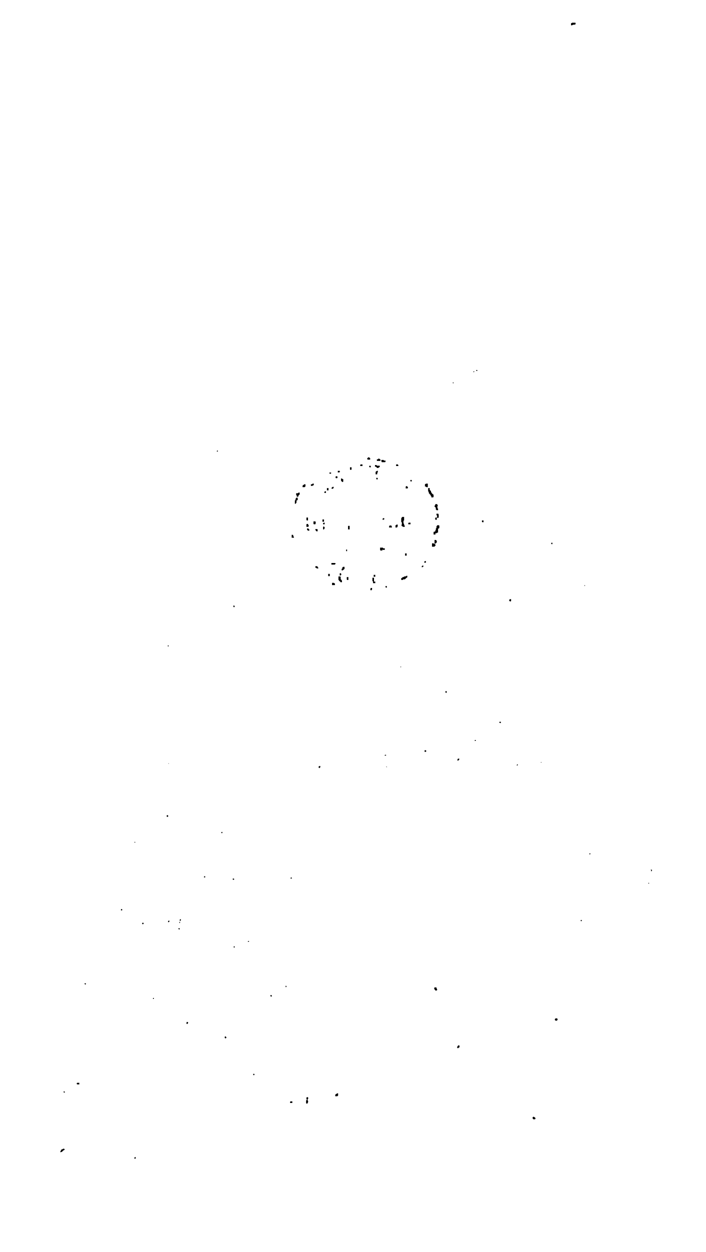
II.

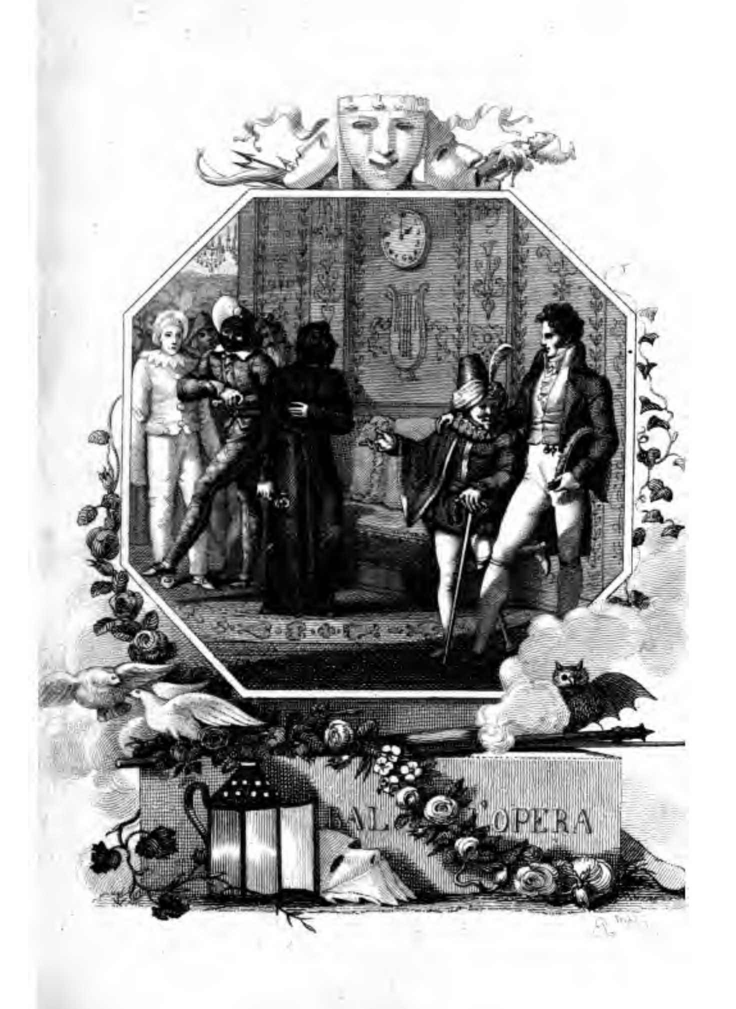
Les exemplaires qui ne sont pas signés par l'Éditeur, sont réputés contrefaits.





IMPRIMERIE DE Mme. Ve. PERRONNEAU, QUAI DES AUGUSTINS, no. 39.




BAL L'OPERA

LE

RÔDEUR FRANÇAIS,

OU

LES MŒURS DU JOUR.

ORNÉ DE DEUX GRAVURES.

Je me suis proposé, en considérant les mœurs de démêler dans la conduite des hommes quels en sont les principes.

(DUCLOS.)

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez ROSA, libraire, au Cabinet littéraire, grande Cour du Palais-Royal, et rue Montesquieu, nº. 7;
Et chez Mme. Ve. PERRONNEAU, imprimeur-libraire, quai des Augustins, nº. 39.

1817.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

LE RÔDEUR FRANÇAIS,

OU

LES MOEURS DU JOUR.

N°. 1er. — 22 *Août* 1815.

L'ÉTUDE D'UN HUISSIER.

— Maître un tel, vous êtes.....

— Monseigneur a toujours le petit mot pour rire.

Un journal, qui a parlé avec éloge de mes discours, m'a cependant reproché de les intituler *Mœurs du jour*. « Les mœurs, disait-il, « ne sont point les modes, et bien qu'elles soient « moins invariables en France qu'en Chine, il « y a impropriété dans le rapprochement des « deux mots qui composent ce titre. »

Je suis très-disposé à penser qu'il y avait de la bonne foi dans ce reproche, et j'acquitte volontiers mon critique sur l'intention ; je crois

cependant qu'un titre qui indique sur-le-champ le projet de l'auteur, le but qu'il se propose, le sujet qu'il va traiter, et l'époque à laquelle il le traite, n'offre pas tous les inconvéniens qu'il s'était plu à lui trouver.

Si nos mœurs varient moins souvent que nos modes, on ne peut se dissimuler qu'elles n'aient éprouvé, depuis quelques temps, de grands changemens, et que le tableau actuel de la société, des usages, des habitudes de Paris, ne ressemble en rien au tableau qu'un peintre ingénieux en a tracé il y a quelques années. Depuis que la révolution, en nivelant les rangs, a confondu les costumes, corrompu le langage, déplacé les fortunes, détruit et renouvelé les distinctions, porté au faîte des honneurs ceux qui étaient nés si près de l'obscurité, plongé dans l'obscurité ceux qui étaient nés si près des honneurs; la variation des mœurs a été telle, que vingt auteurs auraient pu y trouver chacun séparément le sujet d'un nouveau tableau de Paris, qui n'aurait eu aucune ressemblance avec tous ceux qui l'avaient précédé.

Décidé à passer successivement en revue les différentes classes de la société, et à offrir au

public le léger tribut de mes observations, j'étais encore incertain sur le choix du sujet qui devait me fournir mon premier article. Assis auprès de mon feu, les coudes sur la table, la plume entre les doigts, je rêvais machinalement, et ma pensée n'avait encore pu se fixer sur aucun objet, lorsqu'un jeune homme, introduit dans mon cabinet par mon domestique, me remit une lettre de son père, vieillard respectable à qui ma famille a eu le bonheur d'être utile autrefois. M. de Nancé, en m'annonçant l'arrivée de son fils à Paris, me priait de lui servir de guide, et m'invitait à le conduire moi-même au sieur B......, huissier, chez lequel il devait entrer en qualité de clerc.

On a dit, avec raison, qu'obliger vite est une seconde façon d'obliger. A l'instant même je me levai, et, remettant à un autre moment le sujet de mon discours, j'accompagnai le jeune de Nancé chez l'honnête praticien sous lequel il devait faire son apprentissage judiciaire et chicanier.

M. B....., logé dans un des plus beaux quartiers de la capitale, occupait le premier étage d'un superbe hôtel qu'il venait d'acheter d'un

Le maître clerc parut; c'était un homme d'environ trente ans, d'une figure agréable, qui cependant n'avait rien de distingué. Il se présenta avec beaucoup de grâce, et nous offrit avec empressement ses bons offices. Je l'instruisis des motifs de notre visite, et je le priai de servir de protecteur à mon jeune compagnon. Il me le promit, et nous engagea à attendre M. B...., qui ne devait pas tarder à rentrer, car il avait un déjeûner de la plus haute importance au Rocher de Cancale.

Vous me permettrez, nous dit-il après nous avoir forcés de prendre un siége, vous me permettrez de donner les ordres nécessaires pour le travail d'aujourd'hui; ce sera, ajouta-t-il en regardant Eugène, une première leçon dont notre nouvel élève pourra faire son profit.

« Où en êtes-vous avec M. Bridaut, dit-il en s'adressant à l'un des clercs ? —J'ai oublié de lui porter le commandement hier au soir, répondit celui-ci, mais on a dû saisir ce matin. —Bon; et ce pauvre Roguin ?—Il prétend qu'il ne peut pas payer. — Ah ! il fait des façons; poursuivez toujours. — Madame Deslandes est venue offrir moitié de sa dette. —Prenez; vous

l'assignerez pour le reste la semaine prochaine. — Ce riche propriétaire qui fait tant de dépenses, M. Frémon, demande du temps. —C'est juste, il faut ménager ces gens-là. —M. Durval dit qu'il est votre ami.—Ma foi je l'avais oublié;» puis, se tournant vers le plus jeune des clercs : « Tenez, lui dit-il, portez vite le dossier de Durval au collègue Fripart; dites-lui qu'il agisse avec promptitude et fermeté. Je ne veux pas paraître dans cette affaire-là; mais j'espère qu'il se comportera envers mon ami comme il l'a fait l'an dernier à l'égard de mon beau-frère. — A propos de votre beau-frère, Monsieur, dit le clerc qui allait sortir, il est venu ce matin; il désirerait vous charger de poursuivre une affaire en son nom. — Je m'en garderai bien! c'est un homme timide qui répugne à faire des frais; ce ne sont pas là les gens qu'il nous faut.... » Comme il achevait de parler, un pauvre diable ouvrit la porte et se traîna en boîtant jusqu'au fauteuil qui se trouvait auprès de la cheminée..... A son aspect, les clercs ne purent retenir un éclat de rire qui semblait redoubler l'humeur de l'arrivant. « Eh bien! mon pauvre Dubois, lui dit le maître clerc,

ce qu'on lui disait : son visage sérieux n'avait pas l'agrément de celui de son maître clerc; mais je m'aperçus avec plaisir qu'il accordait assez volontiers le tems qu'on lui demandait, et qu'il renvoya content de lui la presque totalité des gens qui lui avaient parlé : il annula devant moi plusieurs citations, sommations, etc... « Ah ! me dit tout bas le petit clerc, si Monsieur était le maître, l'étude ne profiterait guère. »

Je lui présentai Eugène; prévenu par monsieur de Nancé, il le reçut avec bienveillance, et lui dit en souriant : « J'ai peur, mon jeune ami, que la carrière que vous voulez embrasser ne soit pas celle qui vous convienne. Votre père m'a mandé que vous aviez de l'instruction, de l'esprit, de la sensibilité; croyez-moi, ou ces qualités-là vous perdront, ou vous perdrez ces qualités-là dans mon étude. Au surplus, venez me voir demain matin, je vous présenterai à Madame, je vous remettrai entre les mains de mon maître clerc; mais je vous avoue que j'ai assez d'amitié pour vos parens, pour souhaiter que nous ne puissions rien faire de vous. »

N°. II. — 3 *Septembre* 1815.

LES TABLETTES D'UN ÉTRANGER.

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie.

(DUBELLOI.)

UNE discussion assez intéressante s'était élevée, l'autre jour, chez la baronne de S.....; elle avait donné lieu aux plus singuliers raisonnemens : il s'agissait de l'opinion des étrangers à notre égard. Chacun des personnages de la société leur prêtait généreusement sa manière de voir, ne présumant pas qu'ils pussent en avoir une autre. Madame la Baronne, qui souriait malignement du cadeau, se contentait d'accueillir avec un petit mouvement d'épaule presqu'imperceptible, chacun des sentimens émis en sa présence. Je n'avais point pris part à la conversation : j'observais, en silence, les interlocuteurs qui parlaient avec une chaleur,

une volubilité qui ne leur permettait plus de s'entendre ; ils en étaient là depuis un quart d'heure, lorsque madame de S..... fit signe de la main qu'elle désirait de parler. A l'instant, chacun se tait, et les regards fixés sur le nouvel orateur, il cherche à lire dans ses traits l'approbation qu'il espère, et dont son amour-propre ne lui permet pas de douter.

« Il ne m'appartient point, sans doute, dit la Baronne avec un son de voix dont la douceur n'altérait point la malice, il ne m'appartient point de lutter avec des hommes aussi sages qu'éclairés, dont l'opinion, en pareille matière, ne peut être que le fruit de longues méditations, ou le résultat d'une conviction intime ; aussi, ne viens-je pas leur présenter un adversaire digne d'eux, mais bien jeter dans leurs rangs un auxiliaire dont ils peuvent tirer le plus grand parti. *Ces tablettes*, dit-elle en me remettant un petit livre de maroquin rouge, sont celles d'un officier anglais qui les a oubliées chez mon oncle où il a été logé pendant une partie de son séjour dans la capitale. Elles vous feront connaître l'opinion que cet étranger avait de nous. Cependant, je crois qu'il

serait injuste de s'imaginer que, favorable ou non, l'opinion d'un homme fût la règle ou le type de celle de ses compatriotes. J'ai déjà parcouru ces notes; quelques-unes offrent peu d'intérêt; d'autres sont singulières, bizarres mêmes. Je ne crois pas qu'elles aient été destinées à voir le jour, et je vous avoue que, sans cette circonstance, je me serais bien gardée de les communiquer à personne. »

J'ouvris les tablettes, et d'après les ordres de madame la Baronne, je les lus à la société; leur lecture produisit une impression différente sur chacun des auditeurs, et servit à rectifier les idées de la plupart d'entre eux. Quant à moi, je me bornai à demander à madame de S.... la permission de copier quelques-unes des notes de notre jeune officier, et je les offre à mes lecteurs, sans me permettre d'y ajouter la moindre réflexion.

TABLETTES D'UN ÉTRANGER.

5 *juillet.* « Nous sommes arrivés à Paris. J'ai perdu ma gageure. Faire compter 200 guinées à M...., J'ai oublié son nom. C'est un

homme qui marche très-mal, et qui va fort vîte..... A Londres, on ne connaît que lui.... »

7 *juillet.* « J'ai déjà fait le tour de la ville ! Que d'édifices ! que de monumens ! Partout ils s'élèvent avec une majesté.... une promptitude.... Le roi de Wurtemberg avait raison, quand il disait : Paris a l'air d'une ville prise d'assaut par les architectes.

« Je suis logé assez près du Louvre, chez M..., je ne l'ai encore vu qu'une fois. Lorsque je lui présentai mon billet de logement, il me reçut avec une politesse froide, à peu près de la même manière dont nous accueillerions un étranger. Il me conduisit lui-même à l'appartement que je devais occuper ; c'était, me dit-il, celui du plus jeune de ses fils, tué à la bataille de Leipsick. »

19 *juillet.* « J'ai été invité à une soirée chez madame la comtesse de M.... ; des artistes célèbres, des savans distingués, des hommes de lettres, des financiers, et surtout un grand nombre de jolies femmes rendaient cette réunion fort agréable pour un étranger. J'éprouvais un certain embarras en m'y présentant ; mais la réception obligeante de la maîtresse de la maison

ne tarda pas à le dissiper entièrement. En moins d'un instant, tous les regards ont été dirigés sur moi, et je me suis vu l'objet des prévenances les plus délicates : c'est sans doute un Anglais, disaient les jeunes femmes, qui alors se rapprochaient de moi avec une bonté qui me couvrait de confusion et me pénétrait de reconnaissance. C'est peut-être un lord, disaient à demi-voix les mamans qui, tout en caressant leurs filles aînées et en les plaçant dans le jour le plus avantageux pour elles, ajoutaient tout bas, en souriant, il serait possible qu'il se fixât en France.

« On fit de la musique ; c'était à qui me donnerait un échantillon favorable de ses talens ; les jeunes personnes se précipitèrent sur le piano avec une ardeur qui ressemblait à un combat, et qui faillit exciter beaucoup ma gaîté. L'exécution fut parfaite ; chacune des mères trouva que sa fille s'était surpassée, et me fit indirectement l'hommage de son émulation. On dansa; j'admirai les grâces et la légèreté des Françaises. A en juger par celles qui étaient chez la comtesse, ce sont les femmes les plus aimables et les plus séduisantes que j'aie jamais vues.

« Au souper, on parla beaucoup de l'Angleterre ; on vanta ses lois, ses usages, ses coutumes, son gouvernement, avec une exagération qui me déplut. Il y avait surtout à mes côtés un gros monsieur qui ne tarissait point dans ses éloges. Il louait la beauté et l'étendue de la capitale de l'Angleterre qu'il n'avait j'amais vue ; les élémens de sa législation, qu'il ne connaissait que par tradition ; ses poëtes, ses historiens, qu'il avait depuis long-temps l'envie de lire, et la simplicité de ses mœurs, qu'il me pria de lui faire connaître. La bannalité de ces éloges me donna de l'humeur ; elle m'empêcha de dire des Français tout le bien que j'en pense ; elle m'inspira pour le complimenteur une sorte d'aversion dont il se ressentit toute la soirée. Je n'aime pas les Français qui sont Anglais ; les hommes comme les fruits ne doivent jamais perdre le goût du terroir. »

2 *août.* « J'ai été présenté ce matin au comte D... ; c'est un petit homme dont on m'a beaucoup vanté le caractère ; il a traversé la révolution en sautant de places en places, en s'accrochant à des cordons, en se cachant sous des honneurs et des dignités qui l'ont rendu mé-

›nnaissable même aux yeux de ses amis; il
'a long-temps parlé de l'amour de la patrie,
u bonheur de la France, de la gloire et des
ıalheurs de l'armée; il a pompeusément gémi
ır le sort des nombreuses victimes de Wa-
:rloo. Je lui ai demandé à quelle somme s'é-
:vait déjà la souscription ouverte en faveur
es veuves et des orphelins...... Il a brisé la
onversation et m'a invité à passer la journée
u dimanche à sa campagne. »

7 *août.* « Je sors du Musée; quoique je n'aie
u y voir les anciens tableaux, mon attention
'est pas restée oisive; les peintres français
›rment aujourd'hui l'école la plus brillante de
Europe; *Atala, les Sabines, Phèdre, le
Déluge, la Bataille d'Austerlitz, d'Jéna, etc.*,
›nt des chefs-d'œuvre. Encore quelques an-
ées, et le Muséum français deviendra un objet
admiration pour toute l'Europe.

« J'ai dîné aujourd'hui chez Beauvilliers; dans
salon à côté duquel je me trouvais était réu-
ie une société de chansonniers. Au dessert,
ı a chanté des couplets qui m'ont paru ren-
rmer de véritables sentimens français. L'au-
ur ne nous a pas loués. Je me suis procuré

une copie de la chanson, et je l'ai envoyée à Londres.

« On l'a dit : Singulière nation que la nation française ; aussi voisine de tous les genres d'extravagance que de tous les genres d'héroïsme, elle joint l'audace de l'athlète à la timidité de l'esclave. Un revers la consterne, une fête la rassure, une chanson la console. Si elle s'agite, la terre tremble, et cependant c'est en riant qu'elle s'agite. Peuple voluptueux qu'aucune privation n'étonne, ne pouvant souffrir le mépris, toujours avide de le prodiguer ; colosse terrible et aimable ; enfant assez instruit pour tracer des plans, et trop étourdi pour les suivre, ayant besoin en même temps de gloire, de fers et de plaisirs ; il peut tout faire hors son bonheur, et tout acquérir hors la raison. »

Vendredi..... « J'ai assisté ce matin à une séance de la cour de justice. Je n'aurais pas pu entrer dans la salle sans le secours d'un homme fort honnête qui s'est empressé de me prendre sous sa protection. Il s'est hâté de m'annoncer qu'il ne manquait jamais une séance du tribunal criminel. Le soir, je l'ai rencontré *aux Variétés* ; je lui ai offert une place dans ma loge ;

il l'a accepté en m'apprenant qu'il ne manquait jamais une pièce nouvelle. On donnait *les Anglaises pour rire*. Potier m'a rappelé miss *Beggey* que mon cousin de la cité a épousée l'année dernière. »

Lundi.... « J'ai rencontré ce matin dans une maison bourgeoise, entourée d'une famille entière qui pressait ses genoux et bénissait son nom, madame de R...., que son amie intime madame de C.... m'avait peinte comme une coquette dépourvue d'ame et de sensibilité. Hier j'avais rencontré au bois de Boulogne madame de C...., se promenant en cabriolet avec un jeune homme que, dans la société, elle appelle le neveu de son mari. Cette dame jouit d'une réputation de sévérité que ses ennemis respectent et que ses amies n'osent pas attaquer.

Jeudi.... « La France est un pays fort désagréable; les hommes s'y livrent aux amorces de l'ambition, aux détours de l'intrigue; leur commerce est plus frivole que solide. Les femmes, en proie à un violent désir de plaire, y sont étourdies, vaines, capricieuses; les réunions sont bruyantes, les dîners d'une longueur

interminable, les bals vous fatiguent, les spectacles vous ennuient, le jeu vous ruine. Cependant je vais faire tout mon possible pour obtenir de mes chefs la permission de passer l'hiver à Paris.



N°. III. — 24 *Septembre* 1815.

LES APPARENCES.

> Souvent nous nous flattons de grandes choses sur de légères apparences : comme l'erreur est notre ouvrage, c'est nous-mêmes qui frustrons notre attente.
>
> (LUCRECE, *liv.* IV.)

« *Fiez-vous aux apparences!* me disait hier un de mes cousins qui est venu à Paris sur une offre de service que lui a faite un homme puissant d'aujourd'hui qui lui a emprunté de l'argent autrefois, et qui se l'est rappelé depuis quelque temps. Fiez-vous aux apparences! voilà la centième fois que j'en suis la dupe.

« J'avais dix-neuf ans lorsque j'entrai au service en qualité de sous-lieutenant au régiment de la Sarre, qui avait pour colonel M. le comte de Vergennes ; il était alors en garnison à la Rochelle. Je fus présenté à mon arrivée dans

les meilleures maisons de la ville ; j'avais un nom, de la jeunesse et de la fortune ; je fus bien reçu partout ; principalement dans les familles où l'on cherchait à établir des demoiselles. Un de mes camarades m'introduisit chez un vieux trésorier de France qui avait une femme charmante : la société me plut beaucoup ; la maîtresse de la maison paraissait me distinguer, tandis qu'elle recevait très-froidement l'officier qui m'avait servi de guide. Mes assiduités furent remarquées, et je me vis bientôt en butte aux éloges les plus piquans ; il n'y avait pas jusqu'au major, M. de Ranchim, qui ne me complimentât sur ma bonne fortune. J'avais beau m'en défendre de toutes les façons ; selon ces messieurs, mon silence était une preuve, et mes dénégations des aveux. Un jour qu'ils me poussaient à bout devant mon conducteur, celui-ci rabattit beaucoup des louanges données à la jolie financière ; ses critiques allèrent même si loin que je ne pus m'empêcher de lui en faire des reproches ; il y répondit en riant ; je me fâchai. Il continua, je m'emportai ; et, vaillant champion de la beauté, je lui donnai rendez-vous pour le len-

emain auprès du Mail. Mon adversaire, plus rompt que moi, me donna un coup d'épée vec une adresse merveilleuse qui lui valut les llicitations de tous les officiers du régiment, moi une visite de ces messieurs, et un petit illet de madame de F.... qui trouvait fort iauvais que je me fusse déclaré son chevalier. In conçoit combien cette circonstance dut me ontrarier; elle me donna une fièvre de honte ont les accès durèrent encore long-temps après ıa convalescence; cependant je voulus en avoir e cœur net. Étant parfaitement guéri, je pris n beau jour la résolution d'aller solliciter de ıadame de F.... une explication que je me flatais en secret de faire tourner à mon avantage. e pars, j'arrive; on me dit que Madame est lans le jardin; j'y cours, et la cherche inutilenent; je me rappelle, fort à propos, qu'à l'une les extrémités se trouve un petit cabinet de erdure où souvent nous allions prendre le frais t lire *Tom-Jones* et *Gilblas*. Je me dirige de e côté; une voix, qui n'est pas la sienne, se ait entendre; je m'arrête et je reste stupéfait n reconnaissant celle de mon adversaire. « Oui, Madame, disait-il, ce pauvre chevalier est en-

tièrement guéri de sa blessure, et je ne doute pas qu'un de ces jours il ne vienne vous présenter ses hommages. — Ah! je l'en dispense volontiers, dit aussitôt madame de F... ; je ne saurais voir avec plaisir un homme qui a mis vos jours en danger, qui a reçu une blessure en se battant contre vous. Ce pauvre chevalier! ajouta-t-elle en riant, le voilà bien payé de son dévouement. — Mieux que vous ne le croyez, dis-je en paraissant au milieu de nos deux personnages dont la confusion fut extrême ; cette leçon vaut bien un coup d'épée; elle m'apprendra dorénavant à me défier des apparences et à ne plus croire aussi facilement à la froideur des femmes et aux épigrammes des hommes. » En effet, depuis ce temps-là, j'ai parié vingt fois que l'homme le moins bien reçu par une femme en public, était le mieux traité par elle en particulier, et je n'ai perdu qu'une seule fois, encore cela n'a-t-il été que pour avoir parié deux jours trop tard.

« Je quittai le régiment, et, quelques années après, j'épousai une jeune personne de Rochefort, dont la réputation de sagesse était passée en proverbe dans le pays. Cependant je ne

pus voir sans inquiétude auprès d'elle un de mes amis que tout le monde, je ne sais pourquoi, trouvait joli garçon; il avait pour ma femme de ces attentions délicates dont un mari se dispense volontiers. Je les épiai tous deux, et une conversation dans laquelle je surpris les noms d'*ami*, d'*amie*, suffit pour me convaincre de leur trahison; j'entre furieux, en criant à mon ami de se défendre; mais à peine nos fers sont-ils croisés, qu'il est atteint d'un coup d'épée. « Parbleu, me dit-il, vous êtes bien vif, si vous eussiez voulu m'écouter, un seul mot vous eût épargné bien des regrets. Depuis deux mois, uni secrètement à votre belle-sœur, je cherchais avec votre épouse les moyens de l'apprendre à sa famille. » Qu'on juge de ma douleur. J'embrassai mon beau-frère dont la blessure n'était pas dangereuse, et je me promis bien d'être à l'avenir plus circonspect et de ne pas me fâcher pour quelques mots à double entente, pour quelques entretiens secrets entre ma femme et mes amis. J'ai tenu parole, et, de ce côté-là, je ne me suis jamais fié aux apparences.

« Un oncle, que j'avais en Languedoc, et

dont j'étais l'unique héritier, mourut l'année suivante ; il vivait très-retiré; ses revenus étaient modiques, et, à l'économie de sa dépense, on ne lui soupçonnait guère de la fortune; à la levée des scellés, on trouva chez lui 80,000 fr. en or et une pareille somme en billets et lettres de change sur les meilleurs banquiers de la capitale. Depuis ce temps, je me suis rapproché des parens qui vivent avec économie.

« Cet accroissement de fortune me donna l'envie du commerce; je plaçai une partie de mes fonds dans une maison de banque qui faisait des affaires immenses, et qui comptait des correspondans dans les quatre parties du monde. Le maître de la maison donnait ordinairement deux petites fêtes par semaine; c'était des bals où dansaient les premières autorités de la ville; notre banquier jouait, sa femme dansait; Madame dansait avec beaucoup d'aplomb et de légèreté; Monsieur était beau joueur; il perdait souvent et toujours avec le plus grand sang froid; on n'aurait pas dit qu'il fût question de son argent. Aussi sa manière de jouer faisait-elle fortune auprès des invités.... C'était à qui ferait sa partie; on ne sau-

rait croire combien cette façon de perdre augmentait son crédit; tout le monde apportait son argent chez un homme qui perdait si gaîment le sien. Six mois après, au moment où sa réputation était mieux établie que jamais, il fit banqueroute; j'en fus quitte pour cinquante mille francs seulement, qui m'apprirent de nouveau à ne pas me fier à des gens trop riches, et à ne pas placer mes fonds dans les maisons où l'on danse si bien.

« Devenu veuf, et n'ayant pas d'enfans, je pris de nouveau le parti des armes; je demandai, et j'obtins du service. Nous avions à l'armée un officier supérieur qui donnait envie d'être brave; il avait, disait-il, vu trente combats, pris et repris je ne sais combien de redoutes, de forts, de citadelles; partout il était le premier et le plus redoutable; partout il faisait des prodiges de valeur et d'adresse, sans avoir éprouvé la moindre égratignure. On lui confia le commandement d'une expédition. Je ne sais comment cela se fit, au bout de quelques minutes nous le perdîmes de vue : on le remplaça par un jeune capitaine, nouvellement arrivé au corps, dont nous n'avions jamais en-

tendu parler, et qui, certes, ne payait pas de mine. Il nous mena tambour battant, réussit au-delà des désirs du général, et revint, sans avoir perdu un seul homme, au camp, où, Dieu merci, nous retrouvâmes notre commandant qui avait, disait-il, fait des miracles tout seul en nous attendant..... Sa conduite fut un motif de plus pour moi de douter du courage de ces braves qui se battent toujours, et qu'on ne blesse jamais.

« Revenu de l'armée, je sollicitai un emploi civil, et m'adressai à un ministre qui s'étonna de la modestie de mes prétentions. A l'en croire, j'étais fait pour arriver à tout, et j'avais des droits incontestables aux places éminentes. Malgré son observation, je persistai dans ma première demande avec d'autant plus de raison, que, de son aveu, je devais être sûr de la réussite.... Le ministre, qui me trouvait si digne d'un grand emploi, ne daigna pas m'en accorder un petit...; et, pour cette fois, j'appris à me défier de ces donneurs d'eau bénite de cour qui se ruinent en promesses, et vous font mourir de faim dans l'expectative d'une fortune brillante.

« Enfin, l'autre soir je rencontrai chez la marquise de Blairac, un ancien ami de ma famille à qui je racontai ma mésaventure, et qui me promit de prendre le plus grand intérêt à ma position. Dès le lendemain, je fus lui porter mes titres, mes papiers, un grand état de mes services, une copie de ma demande; on me dit qu'il n'était pas chez lui : je voulus bien le croire... Ce matin j'y retourne; il était entouré d'une foule de solliciteurs, à qui il souriait de tems à autre avec beaucoup de dignité. Au lieu de m'accueillir avec la bienveillante franchise que réclamait l'ancienneté de notre connaissance, il se borne à me dire : « C'est bon, c'est bon; soyez tranquille, vous aurez votre affaire.... » Je veux lui faire une observation; il me ferme la bouche en me répétant brusquement : « C'est bon »; et, cette fois, il me conduit des yeux jusqu'à la porte du salon. Je sors, et j'arrive furieux contre les ministres qui vous accueillent trop bien, et les amis qui vous reçoivent si mal.... »

Combien ce pauvre cousin fut agréablement surpris, lorsqu'en rentrant chez lui il trouva son brevet, et une lettre de l'ancien ami de sa

famille qui le dispensait de toute espèce de remercîment. Il vint sur-le-champ chez moi me faire part de son bonheur ; mais cet évènement ne fut pour lui qu'une nouvelle raison de répéter : Il ne faut pas se fier aux apparences !



Nº. IV. — 12 *Octobre* 1815.

LE PORTRAIT DE MON PÈRE.

Et n'avez-vous jamais eu que ce père-là ?
(DISTRAIT, *Scène* 6, *Acte* IV.)

DEPUIS qu'un retour à la monarchie nous a ramenés aux institutions de nos aïeux, et qu'un grand nom est devenu un objet de respect et de vénération, tout le monde veut avoir l'honneur de descendre des héros du siècle de Charlemagne. A l'aide de petits changemens, on greffe sa famille ignorée sur une famille illustre ; on fait précéder son nom d'un petit article, ou on le fait suivre du nom d'une terre dont un autre a la propriété, ou enfin on ajoute à sa signature un titre qui ne nous coûte que la peine de le prendre et le plaisir de le porter.

Lambert est un garçon fort gai, fort aimable, il possède une fortune honnête qu'il doit à l'in-

dustrie de ses parens, qui ont, pendant trente ans, exercé avec honneur, en Normandie, la profession de commerçant. Lambert, qui les a perdus de bonne heure, a imaginé, depuis la restauration, de faire précéder son nom de l'article *de*....., et il a profité de la ressemblance que ce nom offrait avec celui d'un ancien gentilhomme de sa province, pour enter sa famille sur la sienne.

Je fus le voir l'autre jour; je le trouvai chez lui, occupé, dans son salon, à contempler une douzaine de vieux portraits. « Je viens, me dit-il en riant, de faire emplète d'une famille tout entière; je me suis acheté, sur le quai des Morfondus, un père, une mère, deux oncles, trois tantes, et une demi-douzaine d'aïeux dont j'avais le plus grand besoin, et que je vais faire restaurer; j'attends un peintre qui doit venir ce matin; je suis en marché avec lui pour donner un nouveau lustre à mes parens. » Comme il achevait ces mots, l'artiste entra. Après quelques complimens, Lambert l'instruisit de l'objet de ses désirs. « Il faut, lui dit-il, que vous me fassiez de ces cinq portraits-là (*c'étaient les aïeux*), un archevêque, un président au

parlement, un colonel, un capitaine de vaisseau, et un lieutenant de mousquetaires gris ou noir, n'importe.—Il y a bien de l'ouvrage à faire pour déguiser ainsi ces messieurs, lui répondit le peintre; mais, avec un peu de patience, nous en viendrons à bout.—Ensuite, nous ferons de ces trois dames (*c'étaient les tantes*) une chanoinesse, une dame d'honneur et une abbesse du couvent de Montmartre; de ces deux messieurs (*c'étaient ses oncles*), un cardinal et un maréchal-de-camp; de cette dame (*c'était sa mère*), une femme de la plus haute distinction; et de ce portrait, en montrant le dernier, nous en ferons... — Eh! mais, dit le peintre avec vivacité..... il est impossible d'en faire autre chose qu'un honnête épicier; ce portrait... est celui de mon père. — En vérité, dit Lambert, c'est singulier! comme il ressemble au mien; je ne l'ai acheté que pour cela.—Vous me permettrez, Monsieur, de ne pas retoucher ce portrait-là.—C'est impossible; il me faut absolument un père militaire, décoré de plusieurs ordres, et honoré d'un grade supérieur. —Cependant, Monsieur, ce n'est point-là votre père, puisque c'est le mien.—La preuve

n'est pas sans réplique ; d'ailleurs, en supposant que vous ayez raison, ce portrait est ma propriété ; je l'ai acheté, il m'appartient, je puis en disposer suivant ma fantaisie ; il me plaît d'en faire un brigadier des armées du Roi. —Mon père n'a jamais servi ; sa figure elle-même indique la douceur de ses habitudes, et la tranquillité de son caractère.—Cela peut être ; mais il me faut un père, seigneur d'une douzaine de villages.—Le mien n'était pas même marguillier de sa paroisse.—Décoré de titres.—Le mien n'en avait qu'à l'estime publique, et voilà tout.—Qui ait laissé à ses enfans un grand nom, une grande fortune et de grand services.—Le mien ne m'a laissé que ses vertus à imiter, et quelques dettes à payer, ce dont je me suis religieusement acquitté.—Vous direz tout ce que vous voudrez, je ne saurais me passer de cette figure-là, elle a trop de rapport avec la mienne pour que je n'en fasse pas usage ; mon père ne s'est jamais fait peindre. —Le mien ne s'est fait peindre qu'une fois : son portrait a été vendu pendant mon absence ; depuis mon retour, il avait échappé à toutes mes recherches ; je le retrouve, et certes je ne

souffrirai pas qu'on le mutile. — Le mutiler! —Sans doute, je n'ai qu'une fortune d'artiste, mais je paierais de tout ce que je possède cette image chérie; je vous offre de vous barbouiller ces messieurs et ces dames, de vous faire une demi-douzaine de parens nouveaux ou anciens, des comtes, des marquis, des évêques à votre choix, à la seule condition que vous m'abandonnerez ce portrait.—Mais, mon cher Monsieur.....—Cette offre, dis-je à Lambert, est raisonnable, Monsieur va vous faire un père selon vos désirs, et vous n'aurez pas à vous reprocher de l'avoir privé du sien. Allons, un peu de complaisance; nous sommes tous jetés sur la terre pour nous être alternativement utiles les uns et les autres; indiquez à Monsieur ce que vous vous rappelez des traits de la physionomie de la personne de feu votre père; dites-lui ce qui vous déplaisait en lui, ce que vous voulez changer, ajouter ou diminuer pour la gloire de votre famille et la réussite de vos intérêts particuliers. Je suis assuré de sa docilité à se prêter à votre volonté.—Eh bien! dit Lambert à notre jeune peintre, je voudrais que mon père fût un petit homme de 55 à 60

ans, qui eût l'air d'avoir vieilli dans les honneurs, qui, sur un habit bleu, portât deux petites épaulettes de général, et cinq ou six cordons des couleurs les plus voyantes; je voudrais qu'il fût possible de montrer dans le coin du tableau un petit bout de bâton de maréchal, comme pour indiquer qu'il aurait pu le mériter.—S'il avait servi, ajoutai-je bien bas.—Je voudrais que mon père eût aussi la figure mâle d'un vieux militaire, et le regard délié d'un adroit courtisan; que son sourire fût celui d'un homme d'esprit, et sa physionomie celle d'un homme de cour.—J'ai ce qu'il vous faut, répliqua vivement notre moderne Apelles, vous venez de faire-là, sans vous en douter, le portrait d'un personnage qui se promène régulièrement tous les jours de deux heures à quatre sur la terrasse des Feuillans; dès aujourd'hui même, j'irai l'attendre au passage, et, après demain, je vous apporte monsieur votre père.—Alors, dit Lambert en souriant, je vous rendrai le votre avec plaisir.

N°. V. — 12 *Février* 1815.

LES ANCIENNES CONNAISSANCES,
OU
LES NOUVEAUX MASQUES.

> *Je crois voir des masques partout,*
> *Et partout, c'était des visages.*
> (RICHAUD-MARTELLY.)

LES évènemens qui ont pendant long-temps
[agi]té la France, ont tellement changé les mœurs,
[le]s goûts, la fortune et la situation de ses ha-
[bit]ans, qu'il est impossible à un Français,
[élo]igné de sa patrie depuis un quart de siècle,
[de] la revoir sans y rencontrer à chaque pas de
[nou]veaux sujets d'étonnement, et sans tomber
[à tou]t moment dans des méprises désagréables
[ou p]iquantes.

[M.] le comte de Norville partit de France
[au m]ois de juin 1788. Son voyage avait pour

but de le familiariser avec les langues du nord qu'il venait d'étudier, et qu'il désirait de posséder parfaitement. Pendant les premiers temps de son séjour chez l'étranger, la révolution éclata, et cet incendie politique se propagea dans toute la France avec la rapidité du mal; la famille du comte fut persécutée et proscrite; quelques-uns de ses parens, martyrs de la cause royale, versèrent sur l'échafaud le reste d'un sang qu'ils avaient déjà prodigué dans les combats, pour la défense de la monarchie; d'autres furent condamnés à passer dans l'exil des jours usés par la douleur et le désespoir. Le comte lui-même, quoiqu'il eût quitté son pays long-temps avant que la fièvre de la révolte eût bouleversé tous les esprits, fût porté sur la liste fatale, et dépouillé, son père vivant, des biens immenses que sa famille possédait depuis des siècles, et qui devaient un jour être l'héritage de ses enfans.

Les malheurs de son pays arrachèrent des larmes au comte, qui supporta, sans se plaindre, la perte de son rang, de ses dignités et de sa fortune. Il ne songea point à revoir la France, où il ne possédait plus rien; Français

in d'honneur et de vaillance, tandis que Russes, qui l'avaient si généreusement ac-eilli, étaient vaincus dans les plaines d'Ey-., le comte, à la tête d'une autre armée ise, combattait et vengeait, par des triom-ès éclatans, les nombreux échecs que les ives du nord recevaient de la valeur française; errier illustre, étranger reconnaissant, il ins-isait ses hôtes dans l'art de vaincre les Perses, payait l'hospitalité par des victoires.

La France changea; elle rappela au trône la nille des Bourbons : aussitôt le comte de rville, fier d'avoir encore un sacrifice à faire on souverain, abandonna sans regret le des-brillant qui l'attendait chez l'étranger, pour iir de nouveau se ranger et se confondre parmi défenseurs d'un trône dont ses aïeux avaient les plus glorieux soutiens. De retour en ance, ces jours derniers, il offrit à son roi cœur pur, un bras éprouvé, un nom sans che, dont ses exploits avaient doublé la oire : précieux avantages, dont la modestie comte l'empêchait de tirer vanité, mais nt la sagesse du monarque appréciait toute valeur.

Le Gouvernement qui s'était emparé des biens du comte, avait oublié de vendre un petit château, situé à huit lieues de Paris. M. de Norville s'y transporta dimanche dernier. Dès qu'on eut connaissance de son arrivée dans le village, chacun se présenta chez lui pour lui offrir ses hommages; comme il ne recevait personne, on se contenta de s'inscrire et de laisser son nom. Le comte, à qui l'on en remit la liste le soir même, et qui la parcourut avec attention, ne put jamais y découvrir un seul nom de sa connaissance. Le lendemain, M. de Lussac, l'un des plus nouveaux et des plus riches propriétaires de l'arrondissement, plus pressant ou plus heureux que ceux qui l'avaient devancé, parvint jusqu'à M. de Norville; après l'avoir longuement félicité sur son retour, après avoir exalté le bonheur que chacun éprouvait à le revoir, M. de Lussac, qui avait soigneusement instruit le comte du rôle important qu'il jouait dans la commune, dont il était le cinquième magistrat, le pria de lui faire l'honneur d'accepter une invitation pour le lendemain. « Je réunis chez moi, lui dit-il, une société brillante et choisie, qui se

composé des principaux personnages de ce canton, et je serais trop heureux si M. le comte daignait l'honorer de sa présence. »

M. de Norville, curieux de voir l'élite des habitans du canton, et jaloux de connaître les ridicules de ceux au milieu desquels il se trouverait obligé de passer une partie de l'année, se rendit à l'invitation de M. de Lussac.

Le comte, qui craignait de se trouver au milieu d'un cercle d'étrangers, fut agréablement trompé en se voyant environné de gens dont la physionomie ne lui était point étrangère, quoique leurs noms lui fussent tout-à-fait inconnus. Ces noms le dépaysaient un peu; il y avait, selon lui, une grande ressemblance entre les traits d'un ancien valet de chambre de son père et ceux d'un financier placé à sa droite; mais comment reconnaître Dupré sous le nom de M. de Saint-Yves, propriétaire d'une demi-douzaine de vieux châteaux qu'il se donnait la peine de faire démolir? il croyait bien retrouver sur la figure d'une certaine baronne de Chamois, l'esprit et la gaîté d'une charmante villageoise qui était âgée de quatorze ans lors de de son départ, et qui promettait d'être un jour

la plus jolie fille des environs ; mais, à en juger par la figure de madame la baronne, Fanchette paraissait avoir cessé de tenir parole depuis quelques années. Enfin, M. le comte eût volontiers dit à un petit vieillard que chacun paraissait considérer beaucoup : bonjour, vieux fripon de Gaspard, qui était le nom du procureur de sa tante, si à l'instant où cette expression amicale allait sortir de sa bouche, il n'avait été arrêté par un.... « Eh bien ! M. Durivage, vous ne dites rien? » Ces qualités nouvelles, mêlées à d'anciens souvenirs, cette ressemblance dans les traits, et cette différence dans le nom et les professions, piquaient singulièrement sa curiosité ; le respect avec lequel le maître de la maison traitait d'ailleurs des personnes que le comte ne devait pas s'attendre à rencontrer chez lui, détruisait toutes les conjectures et renversait toutes les suppositions.

Un laquais annonça le baron d'Orfeuille : ici l'identité du nom servit à faire reconnaître au comte le fils d'un ancien secrétaire de son oncle, que douze ans de guerre, huit blessures et deux actions d'éclat avaient élevé au grade de colonel. Sans autre patron que son courage,

sans autre protecteur que sa conduite, le jeune d'Orfeuille avait suivi le chemin du danger pour arriver au faîte des honneurs; il devait son rang à son mérite, et sa noblesse à son épée. Fier de s'être créé un nom, il s'était bien gardé d'en changer, et le colonel n'oubliait jamais qu'il avait commencé par être soldat; les braves gens se devinent; un seul coup d'œil suffit pour établir entr'eux une intelligence parfaite; M. de Norville félicita le baron sur ses talens militaires, et renouvela connaissance avec lui. Dorfeuille, enthousiaste de tout ce qui est grand, rendit justice au noble caractère de M. de Norville, qui ne s'était pas démenti un seul instant, et sollicita l'honneur de faire sa cour à l'un des anciens protecteurs de sa famille; une sorte d'intimité s'établit entre ces deux guerriers bien faits pour s'entendre.

Le comte, toujours intrigué par le changement de nom des personnages qu'il avait cru reconnaître, questionna Dorfeuille qui lui annonça qu'il ne s'était pas trompé par l'espèce de silence qu'avaient gardé envers lui des gens qui lui devaient au moins quelque respect; le comte résolut de s'en venger gaîment.

A la fin du repas, et lorsque le champagne eut mis le comble à la bonne humeur des convives, M. de Norville, se tournant vers M. de Lussac, le remercia beaucoup du plaisir qu'il lui avait procuré, mais, ajouta-t-il avec malice, je suis fâché que vous ne m'ayez pas mis dans le secret; j'aurais pris un déguisement tout comme un autre, et j'aime à croire que je ne m'en serais pas plus mal tiré.—Comment, M. le comte, un déguisement! — Sans doute, ne sommes-nous pas aujourd'hui le 7 février, et, par conséquent, le dernier et le plus beau jour de carnaval? — Eh bien? — Vous avez pensé que la saison de la folie excusait tout, et vous avez voulu me donner le spectacle d'une petite mascarade.—D'une mascarade, s'écrièrent à la fois tous les convives! — Pourquoi donc vous fâcher, répliqua en souriant M. de Norville; est-ce ma faute si je vous ai reconnus? Une absence de vingt-six ans a pu vous faire oublier mes traits; mais, malgré l'aisance avec laquelle vous avez rempli vos nouveaux rôles, certaine habitude que le temps n'a pu détruire, m'a suffi pour vous reconnaître. — Mais, M. le comte, reprit en rougissant M. de Saint-Yves,

l y a dix-huit ans que je joue dans le monde in rôle conséquent. — *Consóquent*!.... c'est là où je l'attendais mon pauvre Dupré. — Il y a, dit la baronne, des circonstances qui nous *avons* trop frappé pour jamais les oublier. — Madame la baronne, patoise commme un ange, répliqua le comte; mais j'ai vu un temps où ce langage ne déparait pas son costume. Ah! Fanchette, que tu étais jolie en petit corset de bazin blanc, en jupon de siamoise rayée; que d'attraits naissans tu cachais alors sous un épais fichu de mousseline! Je vous en demande pardon, Messieurs, mais, si comme moi vous aviez connu Fanchette à quatorze ans, vous en auriez été fous.... J'en appelle à ce vieux procurenr que vous avez baptisé du nom de Durivage, et qui, à cette époque, venait assez souvent chez ma tante dont il défaisait les affaires pour y courtiser un peu la fille de ma nourrice. J'ai plus d'une fois pensé, dans mon exil, que Fanchette était devenue la proie de ce masque-là. — Je suis au désespoir, M. le comte, répliqua vivement M. de Lussac, mais je ne pensais pas au carnaval, et vous ne dînez point avec des masques. — En vérité! dit M. de

Norville en jouant la surprise. — M. de Saint-Yves est réellement devenu un riche propriétaire qui doit sa fortune à son industrie, sa considération à sa femme, et son nom à une terre qu'il vient de vendre. Votre jolie villageoise, veuve en premières noces d'un commis du trésor, en secondes d'un capitaine de cavalerie, en troisièmes d'un courtier de commerce, est devenue baronne en épousant un ancien officier retiré depuis vingt-cinq ans. M. Durivage a traversé la révolution de place en place, abandonnant toujours en temps utile le parti vaincu, et passant toujours avec adresse, comme dit madame de Staël, au secours des vainqueurs ; chargé souvent des intérêts de la France, il n'a jamais négligé les siens. Le nom de Durivage lui est arrivé à la suite d'une affaire qu'il était bien aise de faire oublier.

Ah! Messieurs, dit le comte, en affectant un air de repentir plus mortifiant encore que ses observations, vous excuserez une méprise assez naturelle à un homme éloigné de la France depuis si long-temps, et que la renommée n'avait point instruit de vos brillantes destinées.... Que le reste du jour ne se ressente pas de la

ngularité de mon erreur. Vous me pardonne-z de m'être souvenu de vous, comme je vous ırdonne de m'avoir oublié. A ces mots il se ve de table, et, s'adressant successivement ıx différens personnages qui l'entouraient. Saint-Yves, je vous rencontrerai sans peine : 'urivage, je vous recevrai sans façon. Ba-ɔn d'Orfeuille, je vous verrai toujours avec laisir. » En prenant sous le bras la baronne 'anchette, il court avec elle faire un tour de rdin.

On évite avec soin la présence de celui que ı fortune déshonore; on accueille avec mépris əlui qui doit à la variété de ses opinions la fa-əur de tous les partis; mais, dans quelques ıngs qu'il ait combattu, on honore le guerrier ıodeste, le soldat intrépide qui, fidèle à ses evoirs, à sa patrie, a payé de son sang les hon-eurs dont il est revêtu.



N°. VI. — 29 *Avril* 1815.

LES AMIS DU PRINCE.

L'amitié doit se contracter à frais communs.
(La Bruyère.)

Moins violente, mais plus durable que l'amour, moins exigeante dans ses prétentions, plus simple dans ses discours, plus désintéressée dans ses sacrifices, plus entière dans son dévouement, l'amitié, dit Platon, « est une « bienveillance réciproque, qui rend deux « êtres également soigneux du bonheur l'un « de l'autre. » Cette société de pertes et de gains doit avoir pour base l'égalité de mœurs et l'indépendance de caractère : de là vient, sans doute, que les rois, qui ont toujours des flatteurs, souvent des favoris, quelquefois des maîtres, ont rarement des amis.

Cet intervalle immense qui sépare le sou-

verain du sujet, ce pouvoir sans bornes d'un côté, et de l'autre cette soumission sans réserve, sont autant d'obstacles contre lesquels vient se briser la fragile amitié des cours.

S'il y a quelquefois de l'orgueil, il y a souvent du courage à se montrer véritablement l'ami du prince : les rois, *ces illustres ingrats*, ne sont pas toujours disposés à reconnaître, à apprécier nos services; la flatterie, qui fait sentinelle aux pieds du trône, en ferme l'accès à la vérité, et, quelques clairvoyans que soient les monarques, il est rare qu'à travers les vapeurs de l'encens qui s'élève autour d'eux, ils puissent distinguer l'ami fidèle du courtisan servile qui en emprunte si facilement le langage et les traits.

Quelques sujets ont payé de leur vie l'amitié qu'ils portaient à leur souverain. *Clitus*, qui sauva la vie à son roi au passage du Granique, *Clitus* meurt de la main d'*Alexandre*, de cet ambitieux qui n'a compté que trop d'imitateurs, de ce conquérant qui a fait encore plus de mal à l'humanité par son exemple que par ses exploits, et que n'ont cependant pu flétrir dans la mémoire des hommes, ni l'embrâsement de

Thèbes et d'Halicarnasse, ni l'égorgement des Marmariens, ni le meurtre de Parménion et de Philotas, ni le sang de vingt nations versé pour consacrer ses glorieuses folies.

Strafford expie sur l'échafaud son attachement pour son roi; sollicité par l'intrigue et la calomnie, Charles Ier. abandonne aux factieux l'ami de son cœur, l'un des plus fermes soutiens de son trône; il signe en gémissant l'arrêt de mort de son ministre, trop heureux lui-même de mourir avant l'infortuné monarque, et d'emporter au tombeau la douce persuasion que son trépas va cimenter la paix du royaume, en réconciliant le prince et ses sujets.

Ces deux exemples, choisis entre mille autres, suffisent pour prouver que l'amitié des rois n'est pas sans danger, et que celui qui s'en rend digne peut avoir également à redouter la haine des courtisans et l'ingratitude du monarque. Quoi qu'on en dise, les rois sont hommes, la louange les chatouille, la censure les irrite; ils souffrent impatiemment qu'on résiste à leur volonté : habitués à l'adulation, ils s'étonnent toujours de trouver un homme debout au milieu de la foule qui se prosterne.

Et cependant, qu'ils ne s'y trompent pas, et homme-là tient souvent entre ses mains me partie de leur gloire ; c'est à la sagesse de es conseils, donnés sans intérêt, c'est à la sé-érité de ses reproches, adressés sans ména-jement, qu'ils devront peut-être un jour cette enommée qui triomphe du temps et qui per-étuera leur souvenir. N'en doutons point, ce Monarque français dont nous aimons jusqu'aux aiblesses, Henri IV serait moins grand sans 'inflexible Sully ; ce digne ministre qui con-ondait dans sa pensée le bonheur du peuple t la gloire de son roi, ne lui épargnait ni les vis, ni les remontrances ; sa courageuse ami-ié bravait tout, s'exposait à tout, et, grâce u sens droit du monarque, elle parvenait à riompher de tout. Celui-là se connaissait bien n hommes, celui-là méritait bien un pareil lévouement, qui, malgré la violence de son mour, disait à Gabrielle, en lui montrant ully : « Je vous déclare que si j'étais réduit « en cette nécessité de perdre l'un ou l'autre, « je me passerais mieux de dix maîtresses « comme vous, que d'un serviteur comme « lui. » Convenons aussi que, même au milieu

de ses ingénieuses brusqueries, ce rare serviteur ne s'est jamais écarté du respect qu'il devait à son souverain; il le reprenait avec vivacité, il le conseillait avec fermeté.... Mais il aimait trop son roi pour l'humilier en cherchant à le gouverner. C'est dans l'admirable conduite de Sully que les hommes d'état trouveront ce modèle de l'amitié, qui, malgré la distance du rang, peut unir le sujet au monarque.

Depuis la mort du meilleur des princes, les rois de France n'ont eu que des ministres; certes, il ne fut pas l'ami de son maître, ce Néron en soutane, qui ensanglanta toutes les pages du règne de Louis XIII, ce politique astucieux qui « le premier, donna à l'univers « l'exemple scandaleux de faire marcher l'usur- « pation sous la sauve-garde apparente de la « protection (1) ». Ce prélat vindicatif, qui dévoua à l'échafaud les premiers sujets de la monarchie, ce sujet orgueilleux qui exila la famille royale, et dont la haine implacable réduisit à mourir de faim la fille des Médicis, la veuve de Henri IV, l'aïeule de Louis XIV.

(1) Anquetil.

Ce monarque qui a fait trembler l'Europe, et qui, comme Auguste et Périclès, a mérité de donner son nom à son siècle, eut aussi des favoris et des maîtresses; mais la révocation de l'édit de Nantes a prouvé qu'il n'avait pas d'amis.

C'est surtout dans les circonstances difficiles, que les conseils de l'amitié doubleraient d'utilité pour les souverains; il y a, selon moi, plus de véritable courage à s'opposer aux projets d'une guerre injuste, qu'à en subir toutes les chances défavorables : mourir pour le prince n'est pas toujours la meilleure manière de lui prouver son dévouement. D'ailleurs, ne meurt-on pas tous les jours pour soutenir une cause qui n'est pas la nôtre? Ne meurt-on pas pour consolider le trône d'un prince qui n'y est pas appelé par notre vœu? Ne meurt-on pas pour contribuer au triomphe d'un parti opposé à notre opinion, à nos sentimens, à nos intérêts? Que de royalistes sont morts dans la révolution en défendant la cause de la liberté! Que de républicains ont perdu la vie en soutenant l'honneur du trône impérial! Chez les ames droites, la patrie passe avant le prince;

heureux les monarques qui font cause commune avec elle !

Quelques-uns se disent les amis du prince, qui ne sont réellement que les vils panégyristes de ses actions, ou les censeurs impertinens de sa conduite ; exagérant le bien et le mal, ils nuisent également au souverain qu'ils prétendent servir, soit qu'ils lui prêtent les vertus qu'il n'a pas, soit qu'ils lui refusent les qualités qu'il possède. Les premiers affectent un enthousiasme qui se refroidit s'il n'est alimenté par quelques récompenses ; les seconds se piquent d'une impartialité qui prend sa source loin des honneurs, et qui va se perdre dans la première place qui lui est offerte.

Je ne nommerai point ami du prince ces conseillers perfides qui, mesurant la gloire des monarques sur l'étendue de leurs états, entretiennent dans leur esprit cette manie de conquêtes déjà si commune aux souverains ; ces monstres qui, regardant la guerre comme la seule distraction digne d'occuper les loisirs d'un grand roi, leur persuadent de la déclarer à leurs voisins, afin de leur procurer le bonheur de mourir sous leur domination. Qui ne sait que de pareils

ommes détruisent, en voulant l'étendre, la
aissance qu'ils préconisent, que leurs vains
rojets d'agrandissement hâtent la chute des
npires; et qu'au jour du revers, ils volent
u secours du vainqueur.

Ils ne sont point les amis du prince ces
ourtisans éhontés, esclaves volontaires des
ıoindres caprices de leur maître, qui se glo-
fient de leur servitude et s'honorent de leur
béissance; ces Séïdes du despotisme qui ne
oient qu'un homme dans l'état, et sacrifie-
ıient à sa voix parens, amis, patrie; ces mi-
istres timides qui prêtent un front docile au
ug qu'on leur impose, et qui approuvent
autement des mesures qu'ils blâment en se-
'et; ces magistrats sans pudeur, rajeunissant
s harangues du sénat romain, et accoutu-
ıant par degrés le monarque à ne trouver au-
ın obstacle à ses volontés, aucun frein à ses
ésirs; ces écrivains adulataires, pour qui tout
:te du souverain est un sujet d'éloge, et dont
plus grand crime à mes yeux est d'essayer
pouvoir de la flatterie sur le cœur d'un grand
omme.

Ils ne sont pas non plus les amis du prince,

ces Français qui, revenus de l'exil au bout de vingt ans, se persuadent qu'ils sont seuls la France, et qu'ils nous rapportent la patrie; ils ne sont pas les amis du prince ces hommes qui, en dépit des conseils de l'expérience, voudraient asseoir les fondemens de la monarchie sur les bases de la féodalité; ces vieillards qui, jaloux d'arrêter les progrès du temps, essayent de faire reculer le siècle, et s'efforcent de croire qu'ils n'ont passé qu'un jour hors de leur patrie; enfin, ils ne sont pas les amis du prince, ces historiens infidèles qui tentent d'obscurcir une gloire acquise au prix du sang français, et qui est devenue l'héritage du monarque et la richesse de la nation.

Les amis du prince ne peuvent être que les amis de l'état; la gloire de l'un est inséparable des intérêts de l'autre; un monarque n'est puissant qu'autant qu'il est respecté; il ne peut l'être qu'en régnant par les lois et par la justice, qu'en s'occupant à fonder sur la tranquillité de la génération présente le bonheur des générations à venir; ces vains simulacres de puissance, ces conquêtes d'un moment, ces propriétés du canon, que la ruse dispute à la

force, que la force enlève à la ruse, n'ajoutent rien à la prospérité des nations, et causent souvent le malheur des peuples immolés à l'ambition de leurs souverains.

Il ne serait pas l'ami du prince, celui qui négligerait de lui faire entendre la voix de la raison, qui ne lui dirait pas : Sois grand par ta sagesse, sois fort par la clémence, sois puissant par la vertu ; souviens-toi que les lauriers sont teints de sang et de larmes, que la victoire la plus éclatante ne vaut pas les pleurs qu'elle fait répandre, et qu'il vaut mieux mériter l'amour du peuple que l'on gouverne, que de s'attirer la haine des peuples que l'on a conquis.

Il ne serait pas l'ami du prince, celui qui ne s'opposerait pas avec courage à tous les actes qui peuvent porter quelque atteinte à la gloire du monarque, et compromettre la liberté des sujets, celui qui ne veillerait pas scrupuleusement à maintenir intacts l'honneur du souverain et les droits du peuple ; celui enfin qui ne regarderait pas comme le premier des devoirs de ne jamais cacher la vérité à l'homme de bien digne de l'entendre, et capable d'en profiter.

La France a retrouvé ses Rolland, ses Crillon, ses Bayard, son Monarque : elle ne peut manquer de voir apparaître dans son sein un nouveau d'Aubigné, un autre Sully ; et peut-être en ce moment où je les cherche encore, l'amitié du souverain qui a devancé nos vœux les désigne-t-elle d'avance à la reconnaissance de la nation.



N°. VII. — 7 *Octobre* 1814.

LES VOYAGES D'UN SÉNATEUR.

How bless'd is he who leads a country life
Unvex'd with anxious cares and void of strife.
(Driden.)

Le bonheur ne se trouve que dans une vie champêtre, exempte de trouble et de soucis rongeurs.

Heureux l'homme qui peut regarder en arrière, sans être forcé de baisser les yeux, et qui se rappelle toutes les actions de sa vie sans être obligé de rougir d'aucune! Dans quelque circonstance que le destin l'ait placé, soit que le hasard l'ait comblé des dons de la fortune, ou qu'une main invisible l'accable de malheurs, il jouit partout de la paix que donne une conscience pure, et se rit egalement des clameurs de l'envie et des injures de la pitié.

Un des sénateurs oubliés dans la création des pairs de France, M. le comte D... parlait, il y a

quelques jours, du désir qu'il avait de faire une tournée dans les départemens. *Ce législateur à la suite*, dont l'existence est assurée depuis qu'il a perdu une place dont il conserve les appointemens, a résolu de dépenser une partie de ses revenus en frais de route. Il est bien aise de connaître un peu par lui-même ce bon peuple, qu'il a par hasard aidé à gouverner pendant vingt-cinq ans, et qui ne peut manquer de lui en témoigner toute sa reconnaissance; mais pour échapper aux acclamations publiques, aux transports d'enthousiasme, il a l'intention de voyager sans suite, sans équipage et sans gardes; il veut que son passage ne coûte aucun regret, que sa présence n'excite aucune plainte, que son séjour ne fasse couler aucune larme..... Les sénateurs n'ont pas toujours voyagé à si bon marché! et cependant il fut un temps où chaque département voulait avoir au moins un de ces Messieurs; nos provinciaux demandaient alors des sénateurs, comme les libraires d'autrefois demandaient des *Saint-Evremont* et des *Lettres persannes*.

Bien décidé à quitter pour quelques mois le séjour de la capitale, M. le comte se consultait

afin de savoir de quel côté il dirigerait ses pas. Sa conduite a toujours été la même; les motifs qui l'ont fait agir ont toujours été purs, et aucuns des gouvernemens qui se sont succédés en France, n'ayant eu à se plaindre de lui, M. le comte peut se présenter partout, et choisir indistinctement parmi les bonnes villes du royaume, celle qui lui paraîtra mériter davantage l'honneur de le posséder.

Si je ne me trompe, se disait-il à lui-même en estropiant le vers de Tancrède : *aux cœurs bien nés, la patrie est toujours chère*, et je me rappelle en ce moment qu'il y a long-temps que je ne pensais plus à la mienne; mais puisque me voilà forcé d'être libre, je profiterai de cette occasion pour faire un petit voyage dans mon pays. Que de souvenirs j'y recueillerai ! que de plaisirs j'y goûterai en retrouvant les vieux amis de mon enfance; et dans les transports de sa joie, M. le comte sonne ses laquais, leur ordonne de faire ses malles, de préparer sa chaise de poste et de seller ses chevaux. Déjà son imagination le transporte au milieu de ses compagnons de collége : son amour-propre jouit de leur surprise, s'amuse

de leur embarras, sourit avec complaisance à tous leurs éloges; les dîners, les bals, les concerts se succèdent avec une rapidité effrayante: il ne peut suffire à toutes les invitations qu'on lui adresse, aux fêtes dont il est l'objet; il est rassasié d'encens, fatigué d'hommages... Une seule difficulté l'arrête : ses amis le reconnaîtront-ils? depuis si long-temps il a perdu l'habitude de les voir! Quelques-uns, pendant les voyages qu'ils ont faits dans la capitale, se sont présentés chez l'ex-sénateur qui, bien malgré lui, n'a jamais eu le temps de les recevoir..

Si, à leur tour, ils allaient être occupés! si M. le comte était renié par ses amis de Bordeaux, sous le vain prétexte qu'il leur a fermé sa porte à Paris..... M. le comte frémit en pensant à la possibilité de cette conduite; il sait par expérience que l'ingratitude n'est point un de ces vices dont le siècle présent se montre par trop avare; aussi ne voulant point exposer ses amis à rougir devant lui, il renonce sans regret à la douceur de les embrasser, et dit un adieu éternel aux rives de la Garonne.

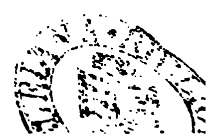
Ce pays, quoique fort agréable, n'est pas le seul que l'on puisse visiter avec plaisir, et

le comte a bientôt jeté les yeux sur une autre
tie de la France. Lyon appelle son attention :
dernier boulevard de la monarchie, cette
e tour à tour célèbre par sa richesse et ses
lheurs, son commerce et ses principes, son
rouement et ses manufactures; cette ville,
i renferme dans son sein des édifices nom-
eux, des hommes instruits et des femmes
armantes, lui paraît un séjour délicieux et
able de lui faire oublier Paris. C'est donc à
on où M. le comte ira passer ses vacances....
pendant il a une idée confuse d'avoir déjà
ité l'ancienne capitale des Gaules; en l'an III
IV il fut, à ce qu'il croit se rappeler, chargé
certaine mission contre la *ville rebelle*; et
oiqu'à cette époque il ait adouci, autant
'il était en son pouvoir les ordres rigoureux
nt il était porteur, il craint que son ancien
our n'ait laissé dans la mémoire des habi-
ts une de ces impressions fâcheuses qu'on a
n de la peine à détruire. M. le comte souffre
secret de cette injustice; mais comme il ne
it faire qu'un voyage d'agrément, il aban-
nne sur-le-champ la route de Lyon pour
ndre celle de Strasbourg.

La famille de notre sénateur a toujours habité le nord de la France, où sa misère et sa probité sont depuis long-temps passées en proverbe; le hasard n'a fait d'exception qu'en faveur de M. le comte qui, je l'avoue, s'est toujours montré digne de cette honorable distinction. Forcé de renoncer à ses amis, il veut au moins visiter ses parens, dont sa présence comblera tous les vœux : ces pauvres gens seront si charmés de le revoir riche ! car enfin il est garçon et ils sont ses héritiers ! Avec quel respect ils accueilleront un parent dont la conduite les couvre de gloire ! un homme qui s'est constamment distingué par un attachement invariable aux différens principes qui ont gouverné son pays, et dont le nom se trouve lié à toutes les époques mémorables qui ont signalé nos diverses révolutions..... Cette fois son parti est pris; rien ne peut l'arrêter : M. le comte part irrévocablement pour Strasbourg.... ; mais à l'instant où il achève de prendre cette résolution, notre ex-sénateur se rappelle involontairement que, depuis vingt-cinq ans, il a beaucoup négligé cette famille, qui, du reste, lui a toujours été chère. En y réfléchissant bien, il pense

qu'il a même à se plaindre de l'exigeance de quelques-uns de ses parens, qui le tourmentaient pour obtenir de petites places qui certainement ne valaient pas la peine qu'un sénateur compromît son crédit pour les obtenir.....

D'ailleurs il s'était fait une loi de n'apostiller aucune pétition, ni d'intercéder pour qui que ce fût, et la justice dont il fait profession exigeait de lui qu'il n'exceptât pas sa famille de cette mesure générale. Peut-être a-t-il poussé un peu loin cette sévérité de principes; peut-être n'a-t-il pas mis dans ses refus cette honnêteté qui console et désarme ceux même qu'on afflige; qui sait même si sa famille ne lui fera pas un crime de ce qu'il appelle une vertu? Hélas! dit M. le comte en secouant la tête, ces gens-là ne se doutent guère de ce qu'ils me doivent. Ils ignorent que je me suis toujours intérieurement intéressé à leur bonheur, et ne croiront jamais que je n'ai cessé de former des vœux pour leur prospérité. Je ne le vois que trop : je suis destiné à faire des ingrats; mais du moins on ne me forcera pas au désagrément de les voir; et, puisque ma famille ne rend pas justice à mes intentions, je romps tout com-



merce avec elle, ou, pour mieux dire, je ne changerai point de conduite avec mes parens.

Cependant, parce que je ne puis aller ni à Bordeaux, ni à Lyon, ni à Strasbourg, ce n'est pas une raison pour rester à Paris. Consultons un peu notre carte, et voyons enfin s'il n'y a pas en France quelque ville où je puisse me montrer avec assurance.

Je ne retournerai point à Rennes : la ville est désagréable, et puis on s'y souvient peut-être encore de certaine proclamation qui m'est échappée à une époque que tout le monde devrait bien oublier.

On me reverrait avec plaisir à Tours, sans cette dernière levée en masse que j'y ai organisée avec une activité qui vraiment me faisait beaucoup d'honneur.

A Orléans, je me rappelle la querelle que me valut mon opinion en faveur de la république; à Brest, la dispute que me suscita mon discours en faveur du rétablissement de la monarchie..... Je ne sais comment cela s'est fait, mais cette place de sénateur m'a brouillé avec tout le monde. Les uns me confondaient avec ceux qui n'avaient pas de caractère, les autres

e rangeaient dans la classe de ceux qui en
angeaient à tout moment. C'est l'esprit de
orps qui nous a perdus. Le fait est que, lors-
ue nous étions réunis, nous étions très-faibles,
: que cependant nous étions très-forts en par-
culier. Il fallait nous entendre crier tout bas
ontre la tyrannie! nous déchaîner en secret
ontre les projets d'agrandissement, d'abaisse-
ent, d'envahissement de l'empereur! il n'y
pas eu une seule mesure adoptée à l'unani-
ité par le sénat, que nous n'ayons tous dé-
pprouvée individuellement. Moi-même je
e suis surpris souvent avec l'intention de
arler *contre*, et cependant j'opinais *pour*. J'ai
té tenté plusieurs fois de glisser une boule
oire à l'un de nos scrutins secrets : je ne sais
omment cela se faisait, cette boule-là me restait
oujours dans la main. Je crois, en vérité, que
empereur avait fait faire à l'urne une ouver-
ure assez petite pour laisser passer les boules
lanches et rejeter les boules noires, qui, dans
fait, étaient, à ce qu'on m'a dit, un peu plus
rosses que les autres.

Désolé des contrariétés qu'il éprouvait,
I. le comte jeta un nouveau coup d'œil sur la

carte. Après avoir parcouru tous les chemins, abordé toutes les villes, il fit appeler ses gens et leur ordonna de défaire les malles, de dételer ses chevaux, et de remiser sa chaise de poste.



Nº. VIII. — 17 *Août* 1816.

[ISTOIRE DE FANFAN.

> Vraiment vous m'avez donné là, une plaisante éducation
> (VOLTAIRE.)
>
> *Dialogue entre un Conseiller et un ex-Jésuite.*

[NS le temps où la Modestie avait un le à Pézénas, et la Vérité un pied-à-terre idebec; ou, pour mieux dire, en je ne juelle année, vivait aux environs de Châ-:ault une jeune et jolie personne, nommée : Jourdain.

lle..Rose était fille d'un honnête habitant oitou; elle avait dès son jeune âge montré lispositions sérieuses pour les talens fri-;, et ses parens avaient résolu de sacrifier ste de leur fortune pour faire donner à fille unique une éducation brillante. Dans mps-là les maîtres les moins utiles étaient

les plus chers ; les professeurs de danse allaient en carrosse; les maîtres de musique avaient des maisons de campagne où ils donnaient des concerts italiens. Les maîtres de langue, d'histoire, de géographie, allaient à pied; mais les professeurs de danse et de musique les invitaient quelquefois à venir passer un jour ou deux à leurs châteaux; ce qui était un grand dédommagement à leur mauvaise fortune.

Mlle. Rose fit des progrès merveilleux; en moins de deux ans et demi, elle sut chanter, danser et toucher du piano. Pour comble de bonheur, on avait eu l'adresse de trouver l'occasion de lui apprendre à lire en lui enseignant à chanter; c'était une grande économie : à dire d'experts, l'éducation de Mlle. Jourdain s'était faite à très-bon marché; M. son père en avait été quitte pour se défaire d'une vieille métairie qui lui rapportait mille écus par an. Son fermier eut la générosité d'en offrir 12,000 francs comptant; c'était 2,000 fr. de plus qu'un ami n'avait osé risquer. M. Jourdain les accepta avec plaisir. Les maîtres soldés, il resta encore au bon-homme une centaine d'écus, sur lesquels il n'avait pas compté. Il n'était bruit

ıs tous les environs de Châtellerault, à Plu-
rtin, à Montoiron, à Archigny, que des
ıns de Mlle. Rose Jourdain : elle était de
ıtes les fètes ; elle chantait dans un endroit,
ɜ dansait dans un autre, et toujours avec le
s grand succès. Cependant le temps s'écou-
:; Mlle. Rose avait déjà vingt ans, et per-
ıne n'avait demandé sa main : il y a quel-
efois du danger à paraître trop aimable, et
:alent a aussi ses désavantages.
Enfin un M. Dulac se proposa. Ce n'était
int un jeune homme ; il avait cinquante ans,
ıa figure ne volait pas six mois à son extrait
baptême. Mais M. Dulac passait pour être
s-riche ; il avait été long-temps procureur.
Le mariage se fit très-promptement. C'é-
: le seul homme qui se fût proposé pour
le. Rose, et M. Jourdain n'avait garde de
aisser échapper. Dès que sa fille fut mariée,
ıucoup de gens le blâmèrent du choix qu'il
it fait pour elle ; il y en eut même qui lui
nt entrevoir qu'ils avaient secrètement
ısé à se mettre sur les rangs. M. Jourdain
r fit observer qu'il n'avait pu deviner leur
ısée ; ils en convinrent avec lui, et ne ces-

sèrent de répéter partout que M. Jourd
avait sacrifié sa fille.

Les jeunes filles de la société de Mlle. Jo
dain furent enchantées de son mariage ; e
ne tarirent point sur l'éloge des bijoux,
parures, des diamans de la nouvelle mari
elles la félicitèrent de la liberté dont elle al
jouir, de la vie heureuse qu'elle allait men
on lui parla de sa maison de campagne, de s
château, de ses revenus; on oublia de par
de M. Dulac.

La nôce dura huit jours. On n'en avait j
mais vu de pareille dans le Poitou; toutes sor
de personnes furent invitées. On se mont
fort indulgent pour les mœurs; mais on exig
que les invités sussent danser; c'était bien
moins. Le Pannard de la province fit u
ronde charmante sur un air ancien que pe
sonne ne savait; mais un des convives ayant
au moyen d'une petite suppression de tro
vers par couplet, trouvé le secret d'appliqu
à la ronde un air de sa composition, elle fu
chantée au milieu des plus vifs applaudisse
mens. Un juge, ami des deux familles, fit u
petit discours, dans lequel il respecta le

mœurs de son siècle et les femmes de son temps ; il ne leur fit point un crime de leur élégance, et vanta le cachemire de la mariée... C'était un homme d'un sens droit, d'un esprit sage,... qui ne faisait pas les discours de sa compagnie.

A la grande satisfaction de M. Dulac, dès la première année de son mariage, sa femme lui donna un fils. L'enfant fut mis en nourrice ; toutes les semaines, on envoyait exactement savoir de ses nouvelles, par un domestique qui n'avait pas d'autre emploi dans la maison.

Dans l'impatience où était M. Dulac de revoir son fils, on le fit revenir de nourrice à l'âge de cinq ans ; il était grand, fort et assez joli garçon. On eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que cette dame qu'il voyait pour la première fois, était sa mère, et il fallut se fâcher sérieusement pour lui faire appeler M. Dulac *papa*. Cependant les bonbons firent sur le cœur de l'enfant une révolution que les caresses n'avaient pu opérer ; Fanfan devint, par gourmandise, un modèle de piété filiale.

Pendant que M. Dulac formait des projets d'établissement un peu éloignés pour son fils, la fièvre le prit; sa femme fit venir, à grands frais, les plus célèbres médecins du pays. Ils arrivèrent en toute hâte; pendant leur consultation, le malade mourut. Il avait éxigé, par son testament, qu'on lui fît des obsèques magnifiques, et recommandé de donner dix écus aux pauvres de sa paroisse.

Mme. Dulac, restée veuve et maîtresse d'une fortune considérable, remercia la Providence, et fit enterrer son mari. Ce fut l'affaire de peu de jours. L'enterrement fut très-bien ordonné; on compta jusqu'à vingt-trois voitures vides qui suivirent le convoi. Mme. Dulac pleura sincèrement son mari. Il le méritait. Pendant les douze ans qu'ils avaient vécu ensemble, M. Dulac n'avait cessé d'avoir pour elle les égards et les attentions les plus délicates : or, les égards et les attentions font les bonnes femmes et les bons ménages.

Mme. Dulac passa la première année de son veuvage à la campagne; elle s'y livrait sans réserve à sa douleur, et surveillait avec beaucoup d'activité les embellissemens qu'elle faisait

faire à son château. De temps en temps, quelques amis venaient la distraire : on faisait de la musique, on donnait de petits bals, on jouait à une foule de petits jeux innocens ; et ces jours-là, Mme. Dulac trouvait que la soirée passait bien vîte.

Il y avait dix-huit mois que Mme. Dulac était veuve ; elle n'avait pas encore songé à quitter le deuil ; le noir lui allait si bien ! Cet hommage à la mémoire d'un homme qui avait fait la fortune de son épouse fit beaucoup d'honneur à la jeune veuve. On la cita comme un modèle de fidélité conjugale ; il courut même dans les salons de Châtellerault une romance à ce sujet : on y comparait Mme. Dulac aux veuves de la côte du Malabar, qui se font enterrer toutes vives ou brûler à grand feu à la mort de leur mari. La comparaison pouvait, à la rigueur, paraître un peu forcée ; mais l'air fit passer les paroles : la romance était chantante, et pendant huit jours elle fit fureur.

Fanfan grandissait. Il aimait beaucoup sa mère, et ne lui préférait que sa nourrice, qui venait le voir deux fois par an ; soit tendresse, soit habitude, la bonne femme n'avait pu re-

noncer à l'appeler *not' fieu.* Fanfan était l'idole de sa mère ; elle ne pouvait se séparer de lui un instant : aussi n'avait-elle jamais pu se résoudre à le mettre en pension. Fanfan était doux et caressant ; il avait une certaine vivacité qui lui inspirait des réparties charmantes : toutes les personnes qui le voyaient faisaient l'éloge de son caractère, de son esprit, et reregrettaient beaucoup qu'il ne sût pas encore lire.

Mme. Dulac passait le temps fort agréablement. Maîtresse de ses actions, elle résolut de ne pas se remarier, afin de se consacrer entièrement à l'éducation de Fanfan. On fit chercher des maîtres dans tout Châtellerault ; mais aucun d'eux ne convint à Madame. On se rabattit sur les Petites-Affiches ; on écrivit à droite, à gauche ; on fit venir de Poitiers, de Tours, ville célèbre pour ses pruneaux, des professeurs renommés. Ce fut une peine inutile : ces messieurs-là ne possédaient qu'une partie des talens que Mme. Dulac voulait donner à son fils. Il faut tout dire, aussi : on avait fait entendre à Mme. Dulac, qu'elle ne devait rien négliger pour être bien servie. Elle le sentait, et avait

fait offrir vingt-cinq louis, la table et le logement, à l'homme qui réunirait toutes les qualités qu'elle désirait. A ce prix-là, on peut être exigeante : six cents francs ! le cuisinier n'en avait pas davantage.

Malgré les recherches et l'offre des vingt-cinq louis, on ne trouva personne. Fanfan, réduit à n'avoir que sa mère pour institutrice, était menacé de ne rien savoir, lorsque le hasard amena chez Mme. Dulac quatre personnages d'importance : c'étaient des savans fort modestes, et des gens du monde très-instruits; ils se firent un plaisir de lui offrir leurs services; elle les accepta avec reconnaissance. L'un était un professeur de musique, qui jouissait d'une grande célébrité et qui demandait des écoliers à tout le monde; l'autre était un négociant d'une réputation suspecte, mais d'une fortune brillante; le troisième était un professeur d'histoire; le dernier, un peintre. Tous voulaient enseigner exclusivement à Fanfan ce qu'ils savaient; mais Mme. Dulac, qui désirait faire de son fils un homme universel, ne voulut point de préférence; et, après quelques discussions, on arrêta que Fanfan irait passer

alternativement trois mois chez chacun de ces messieurs. On tira au sort; il fut favorable à M. Dutemps : c'était l'historien. Fanfan lui fut confié pour trois mois. Sa mère le vit partir avec beaucoup de regrets; elle l'arrosa de ses larmes. Cependant elle oublia d'aller le voir la semaine suivante, ainsi qu'elle le lui avait promis : on n'est pas toujours maître de soi! une femme d'un certain rang est obligée, dans le monde, à des devoirs qui contrarient singulièrement la tendresse maternelle.

M. Dutemps n'eut qu'à se louer de Fanfan. Il apprenait très-vîte : en moins de deux mois, il sut que le pape Étienne II s'était fait porter sur des épaules humaines; que l'empereur Henri V avait détrôné son père; que Jean, duc de Souabe, avait assassiné son oncle Albert Ier.; que Venceslas, roi de Pologne, était mort de chagrin de la honte de son fils; que Benoit VI avait été étranglé par le consul Crescence, et une foule d'autres choses aussi essentielles à savoir que faciles à retenir.

La tête pleine d'évènemens historiques, de guerres, d'assassinats, de conquêtes, de révo-

lutions, Fanfan quitta l'histoire pour le commerce. Les trois mois écoulés, M. Mondor le réclama. Dès le lendemain, il fallut oublier le peu qu'il avait appris; Barême remplaça Quinte-Curce : il ne fut plus question des victoires d'Alexandre et des revers d'Annibal, mais bien de la hausse et de la baisse des effets publics; du change sur Hambourg, Cadix, Bordeaux, Anvers, etc.; de la tenue des livres en partie simple, en partie double, etc. Fanfan commençait à écrire passablement une lettre de commerce; il calculait assez bien, et connaissait déjà l'addition, la soustraction, la multiplication; on parlait même de le mettre à la division, lorsque l'on vit arriver chez M. Mondor un artiste qui venait faire aussi valoir ses droits et réclamer son tour. C'était notre musicien. Fanfan le suivit avec répugnance. La maison du négociant avait beaucoup de charmes pour lui : on y vivait bien, on s'y divertissait souvent, on y donnait des soirées charmantes; l'air un peu sec de M. Mandolini n'annonçait, au contraire, rien de fort gai à Fanfan, qui aurait préféré retourner à la maison paternelle.

Mais Mme. Dulac s'était accoutumée à ne plus voir son fils ; et d'ailleurs il était décidé que l'éducation de Fanfan serait complète.

Mandolini était un musicien fanatique ; ne voyant, ne connaissant rien au monde au-dessus de la musique, dédaignant tout le reste, et ne souffrant point qu'on osât assimiler l'art qu'il professait aux beaux-arts qu'il ne professait pas. Fanfan fut obligé de se taire sur tout ce qu'on avait déjà essayé de lui apprendre, et de laisser de côté l'histoire et la banque. Pendant les trois mois qu'il passa chez Mandolini, il apprit à connaître les tons, les demi-tons, les soupirs, les noires, les blanches, les croches, et tout ce qui fait partie des élémens de la musique. A peine avait-il appris à connaître ses notes, et à racler sur le violon l'éternel refrain : *Ah ! vous dirai-je maman*, que M. Dupinceau vint l'enlever aux douceurs de l'harmonie.

Ce pauvre Fanfan fut encore forcé de commencer de nouvelles études, et trois mois ne le rendirent pas très-savant en peinture. Au bout de l'année, il retourna chez M. Dutemps,

et ainsi de suite. A treize ans, Fanfan était un petit ignorant ; à dix-huit, il n'avait fait que grandir ; il savait un peu de tout, et savait tout mal.

Le monde est plein de *jeunes savans* qui ont fait leurs études de la même manière.



N°. IX. — 23 *Février* 1815.

LES PROMESSES,

OU

QUELQUES PORTRAITS.

A gens d'honneur promesse vaut serment.
(VOLTAIRE.)

Les promesses sont une espèce de monnaie courante qu'on dépense avec d'autant plus de facilité, qu'on est certain de ne jamais altérer son capital, et que la plus légère mise dehors vous rentre souvent avec de gros intérêts.

La bonne foi ne préside pas toujours aux promesses, car elles sont autant l'effet d'un premier mouvement, que le fruit de la réflexion et le résultat d'un calcul. Combien de gens promettent ce qu'ils n'ont pas! Combien d'au-

tres promettent ce qu'ils ne sont pas dans l'intention de tenir !

Un courtisan vous promet les bons effets d'un crédit qu'il ne possède pas encore ; un solliciteur vous promet une reconnaissance éternelle, dont il se débarrassera en obtenant ce qu'il désire. Ceux qui approchent le souverain lui promettent la vérité; aucun n'a le courage de la lui dire, ou l'adresse de la lui faire deviner.

Plus je contemple ce qui se passe autour de moi, plus je suis convaincu que l'on ne peut ajouter foi aux promesses : tantôt prodiguées par l'orgueil, tantôt arrachées par l'importunité, elles n'engagent point celui qui les donne, quoiqu'elles trompent souvent celui qui les reçoit. L'homme est si naturellement enclin à se bercer d'idées agréables, sa vanité est si facile à intéresser, que, dupe de vingt promesses inutiles, il se laisse encore prendre à l'appât grossier d'une promesse nouvelle : tant il est vrai que les leçons de l'expérience sont presque toujours perdues pour nous, et que lorsque les passions parlent, elles font taire la voix de la sagesse et les conseils de la raison !

Il y a des gens qui font métier de demander; il y a des gens qui font métier de promettre. Voyez Cléon; depuis vingt ans c'est l'homme de France le plus occupé : il assiége chaque jour les ministères, les administrations, les tribunaux; on le rencontre dans toutes les antichambres, quelquefois même dans les salons. Il ne s'est pas créé une seule place qu'il ne l'ait sollicitée; il dépense son revenu en placets et en visites. Parlez-lui d'une ambassade, il l'a demandée; d'une préfecture, il la demande; d'un ministère, il le demandera. Il a des services de côté pour chaque emploi : il est financier, diplomate, militaire, jurisconsulte et législateur, suivant l'occasion. Quoiqu'il soit propre à tout, il n'est encore parvenu à rien : aussi regarde-t-il comme une injustice criante la conduite des gouvernemens à son égard; bien qu'à l'entendre, il ait refusé toutes les places qu'il n'a pas obtenues.

Tant qu'il sollicite, Cléon ne se ressent point de ses infirmités; sa goutte et son âge disparaissent : l'espérance est son médecin, et ce médecin-là en a guéri bien d'autres. Il va, vient, presse, conjure, tourmente avec l'ar-

deur d'un jeune homme. Il compte au nombre de ses droits les refus qu'il a essuyés, et qu'il attribue tour à tour à l'injustice d'un ministre, aux instances d'une jolie femme, et à la jalousie de ses concurrens... Tant qu'il a de l'espoir, sa santé se soutient; dès qu'il n'a plus d'espérance, sa goutte reparaît; au premier indice de la nominatiou de son compétiteur, Cléon garde la chambre; à la certitude des succès de son rival, Cléon se met au lit, et il n'en sort qu'en apprenant de nouveau la disgrâce d'un ministre, le rappel d'un préfet, ou la mort d'un ambassadeur. Il est rare que Cléon soit long-temps alité.

Si vous écoutez Durval, il est bien vu à la cour; les princes l'accueillent et le consultent; les grands seigneurs l'admettent dans leur intimité; il ne tombe pas un petit bonheur sur sa famille ou sur ses amis, qu'il ne l'ait poussé. Se targuant d'un crédit imaginaire, il met à quêter des protégés la même ardeur qu'un autre emploierait à chercher des protecteurs. Il ne voit pas un homme deux fois de suite sans lui offrir ses services, sans le poursuivre de son indiscrète p.otection. Il a des créatures

dans toutes les administrations, et tous les hommes en place sont ses amis; il connaît leurs sociétés, leurs goûts, leurs habitudes. Mais, quoiqu'il dispose à son gré de leurs faveurs; quoiqu'il offre à tout le monde ses bons offices, il n'a encore pu obliger personne. Cela n'empêche pas qu'il ne se présente chez celles de ses connaissances que le hasard a favorisées, et qu'il ne fasse sonner bien haut la part qu'il a prise à leur élévation.

Il n'en est pas de même de Gerseuil : c'est un homme réellement puissant, son crédit est immense, sa fortune est considérable; mais il ne prodigue ni l'un ni l'autre. S'il ne va point au-devant de vos désirs, il ne se refuse point à se charger de vos intérêts; mais, tout en convenant de la jnstice de vos droits et de la bonté de votre cause, il ne s'en charge que pour vous nuire, et ne vous prête la main que pour assurer votre chute.: il calcule, assez raisonnablement, que moins il obtiendra pour les autres, plus il obtiendra pour lui-même; et il ne vous promet son appui, que pour vous priver de celui que vous pourriez obtenir ailleurs. On ne dessert pas les gens avec plus

amabilité ; on ne les perd pas avec plus
e grâces qu'il ne le fait ; on ne vous annonce
as un refus avec plus de délicatesse. Il est im-
ossible d'en vouloir à un homme qui vous ac-
ble d'éloges ; et personne n'oserait soupçon-
er la perfidie d'un ami qui crie à l'injustice
us haut que vous, et que vous êtes obligé
appaiser, dans la crainte qu'il ne se compro-
ette pour vous défendre.

Les promesses que l'on se fait à soi-même
nt souvent le sort de celles que l'on fait aux
utres. Berville avait juré que ni les dignités
i les richesses ne parviendraient à corrompre
on caractère, à faire broncher sa justice ; cette
romesse, fortement énoncée, répétée avec
accent de la franchise et de la sincérité, en
onnant une haute opinion des sentimens de
erville, lui avait ouvert le chemin de la for-
une et préparé celui des honneurs. A chaque
as qu'il faisait, il répétait son serment, mais
n éprouvant de plus en plus la difficulté de le
nir. Cette difficulté s'accrut de jour en jour ;
ientôt elle devint insurmontable : Berville
lia son caractère aux circonstances, vendit
on indépendance, afferma sa justice, et fut le

premier à proclamer ce qu'il appelait sa déférence aux mœurs du siècle.

A chaque époque de la vie, nous changeons de manière de voir, de façon de penser. Jeunes, nous avons juré de ne vivre que pour l'objet de notre premier choix, et ce serment, l'un des plus sincères qui s'échappent de notre cœur, s'efface bientôt de notre mémoire. Plus vieux, nous offrons à l'ambition l'hommage que nous avions offert à l'amour : parvenir et briller deviennent alors l'objet et le but de toutes nos actions. Ainsi chaque âge nous apporte de nouvelles illusions, nous berce de nouvelles espérances qui se détruisent successivement, mais qui, pendant leur durée, nous arrachent des vœux, des promesses... qu'on se hâte bientôt d'oublier, dans la crainte d'être obligé de les tenir.

Qui de nous est assez sûr de lui-même pour affirmer qu'il n'a jamais manqué à la parole qu'il a donnée, à la promesse qu'il a faite? qui de nous assurera qu'il n'a jamais cherché, dans une circonstance imprévue, le prétexte nécessaire pour se dégager d'une promesse inconséquente? Certes, je suis loin de m'offrir

exemple, et j'en conviens franchement; , telle est ma confiance dans la fragilité spèce humaine; telle est la certitude que : la faiblesse de mes semblables; telle est l'expérience que j'ai acquise, que je rérai à mes censeurs ces paroles qui trouleur place partout : *Que celui d'entre qui n'a pas failli, me jette la première e.*



N°. X. — 13 *Septembre* 1814.

UNE NUIT DE PARIS,

OU

MON TOUR DE GARDE.

Magnis opibus dormitur in urbe.
(JUVENAL, *Satire* 3.)

Ce n'est qu'à prix d'or qu'on peut dormir dans cette ville.

HAUT les armes! rompez les rangs! marche!... et nous entrons au corps-de-garde de la mairie du cinquième arrondissement, pour y déposer nos fusils. Notre sergent, qui est un ancien militaire, et qui fait son devoir en conscience, ferme la porte sur nous, et commence à haute voix l'appel nominal des gardes nationaux qui doivent composer le poste. Ma

ompagnie est renommée pour son exactitude ; ussi, sur seize hommes commandés l'avant-eille, il n'en manquait que trois ; savoir : un ropriétaire très-riche, qui s'est constamment ispensé de faire son service, mais qui a réguèrement assisté à tous les banquets de la arde nationale ; et qui le premier s'était déoré du *liseré bleu* ; un employé supérieur, ont on vient d'augmenter les appointemens, t qui, par économie, ne s'est point encore abillé ; un petit marchand de uouveautés... Celui-ci arriva comme on l'appelait : il s'excusa eaucoup de s'être fait attendre cinq minutes ; les avait employées à fermer son magasin, t, quoiqu'il fît encore jour, il avait préféré e désagrément de perdre deux ou trois heures e vente, au déplaisir de s'entendre accuser 'inexactitude. L'appel fini, le sergent nous endit la liberté. Quelques-uns en profitèrent our fumer en attendant leur faction ; d'autres estèrent au corps-de-garde, en essayant de s'y istraire. L'officier, jaloux de s'instruire, déorait le manuel du garde-national et l'école e peloton. Notre sergent, qui s'était fait apорter les journaux du mois passé, les lisait

attentivement, afin de se mettre au courant des nouvelles. Quatre chasseurs jouaient au *piquet-voleur* le déjeûner du lendemain, tandis que les deux caporaux se disputaient sur la validité de leurs droits à la décoration de la Légion d'honneur. Le premier faisait sonner bien haut son ancienneté dans les galons de laine, qu'il possédait en effet depuis la formation du corps. Il ne comptait point de campagnes; mais il mettait en avant cinq revues, dix gardes et seize patrouilles; ce qui ne laissait pas que d'avoir son mérite. Il insistait surtout sur ce qu'il ne dormait jamais au corps-de-garde; sacrifice qui, selon lui, ne pouvait être trop récompensé.

Le deuxième, plus modeste, ancien sergent du 145me., s'était trouvé à l'affaire du 31 mars. Il avait été blessé d'un coup de lance au bras et d'une balle morte à la jambe droite, en faisant deux Russes prisonniers. Cette action, dont notre capitaine avait été témoin, lui avait valu le grade de caporal, avec promesse d'avancement; cependant il ne paraissait pas aussi certain de son fait que son camarade, qui comptait au nombre de ses droits

l'amitié de son cousin le chef de légion. En affaires comme en amour, ce sont de terribles adversaires que les cousins ! ces gens-là font chanceler jusqu'à la justice.

La soirée se passa sans évènement remarquable. Vers minuit, on parla de faire une patrouille; et comme le temps était superbe, on voulut la pousser un peu loin. Je demandai et j'obtins de faire partie de cette promenade militaire. Nous partîmes du corps-de-garde en assez bon ordre, ayant à notre tête l'aspirant à la Légion d'honneur, qui nous commanda de marcher absolument à volonté. Nous prîmes le boulevard Saint-Martin. En passant auprès du Jardin-des-Princes, nous aperçûmes deux hommes qui sortaient de la maison de jeu qu'on allait fermer; ils se désespéraient, et se reprochaient mutuellement la perte qu'ils venaient d'éprouver. Ces deux amis, persuadés qu'il suffisait d'avoir intérieurement désiré le retour des Bourbons pour avoir droit à des récompenses, étaient partis du fond de leur province pour venir solliciter à Paris. Dans la certitude où ils étaient d'être placés sur-le-champ, ils avaient entamé leurs revenus de

l'année prochaine; le séjour qu'ils avaient fait dans la capitale les avait cruellement détrompés. Après avoir tenté la faveur, nos deux provinciaux eurent l'imprudence de tenter la fortune; aux antichambres des ministres succédèrent les maisons de jeu. La soirée qui venait de s'écouler avait détruit toutes leurs illusions, englouti toutes leurs ressources, anéanti toutes leurs espérances. Dans la crainte des fripons, crainte assez naturelle à Paris! ils portaient leur fortune en portefeuille; et cette précaution salutaire qui devait les sauver, avait au contraire doublé leur malheur. Il n'entre point dans les attributions de la patrouille de consoler les joueurs que le bonheur abandonne, nous engageâmes ceux-ci à se plaindre un peu moins haut; et chacun de nous fit en marchant de bien tristes réflexions sur cette foule d'étrangers, qui n'apporte ses prétentions à Paris que pour y laisser sa fortune, et qui ne se ressouvient de la capitale que par les chagrins qu'elle est venue y chercher.

Vers le milieu de la rue Sainte-Avoye nous rencontrâmes un ouvrier qui criait à tue-tête: et sur un air tout à fait différent de celui de

ıx : *Que je suis heureux d'être père !*
ı'il nous aperçut, il courut à nous, et
emanda l'adresse d'une sage-femme. De-
ux heures il était sorti de chez lui pour en
er une ; mais, dans l'excès de son ravis-
t, il arrêtait tous les amis qu'il rencon-
pour leur faire part de son bonheur. Par
ces coups du sort que la Providence a
si communs dans la capitale, il se trou-
re au bout de huit mois de mariage ! Ce
homme pleurait en songeant aux souf-
s qu'il causait à sa femme ; il riait en-
n pensant aux caresses dont il allait être
. A la fin de chaque récit, il entrait au
t ; et là, dans l'effusion de sa joie, et
n buvant à la santé de la mère et de l'en-
le malheureux oubliait le danger de deux
qui pouvaient payer de leur vie le plus
etard dans les secours qu'ils invoquaient.
nos chasseurs le prit gaîment sous le
et le conduisit chez une de ses cousines,
mme très-experte, qui demeurait au
e la rue Montmorency... Et qu'on dise
enant que les patrouilles ne sont bonnes
! Le Roi va devoir à celle-ci un sujet

fidèle qui, sans cette rencontre, courait les risques de mourir avant d'avoir vécu.

A peine ces messieurs nous avaient-ils quittés, que nous vîmes sortir de la rue de Braque un groupe de musiciens qui venaient de donner une sérénade à leur nouveau commandant. A travers les mots qu'ils laissaient échapper, je crus distinguer des reproches sur la manière dont on les avait accueillis : l'officier supérieur s'était contenté de les recevoir à la fenêtre, et n'avait répondu au concert dont il était l'objet, que par un remercîment *très-sec.* Je vis l'instant où nos musiciens allaient retourner sur leurs pas, et consacrer leur nuit entière à troubler celle du commandant.

Nous continuâmes notre route jusqu'à la rue Bar-du-Bec, où le hasard nous rendit témoins d'une querelle singulière. Deux filoux, qui projetaient une expédition nocturne, se disputaient la gloire de l'initiative ; chacun d'eux, en faisant l'énumération de ses actions d'éclat, cherchait à légitimer ses droits à la priorité. La chaleur avec laquelle ils plaidaient leur cause, les empêcha de nous apercevoir. Nous arrivâmes au moment où le boxage allait

décider la question. Institués pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité, nous les mîmes d'accord sur-le-champ; et en priant ces messieurs de nous suivre, nous consignâmes leur courage au corps-de-garde de l'hôtel-de-ville.

De là nous poursuivîmes notre chemin. Arrivés au milieu du quai de Gêvres, nous remarquâmes une maison dont le premier étage était illuminé en verres de toutes couleurs; des fiacres stationnés devant la porte d'entrée, annonçaient qu'il y avait dans l'intérieur une fête brillante. « Eh, parbleu ! s'écria notre caporal, c'est la « maison de mon cousin. Il a marié ce soir sa « nièce à un capitaine de cavalerie. J'étais in- « vité à la nôce; mais, le devoir avant tout. « Et puis, quand on a des prétentions à la « croix d'honneur, il faut au moins monter la « garde en personne !... Cependant il me vient « une idée : mon cousin est un homme aima- « ble ; je vais avoir l'honneur de vous présen- « ter à lui, sous prétexte de service. Notre « visite le surprendra, sans doute, mais il « m'en saura gré : c'est un Belge qui aime le « plaisir comme un Français. »

La proposition mise aux voix fut, malgré

son inconvenance, adoptée à l'unanimité, et, sous la protection du chef de la patrouille, nous fûmes introduits dans un salon où l'on ne nous attendait guère. L'assemblée était charmante, la gaîté était peinte sur tous les visages; et l'on nous accueillit avec cette hilarité que nos poëtes relèguent dans les annales du bon vieux temps. Les deux familles étaient réunies; elles jouissaient avec un plaisir délicieux de la joie naïve des deux époux. La jeune personne paraissait avoir dix-neuf ans; sa figure était pleine de douceur et d'expression. Un ami de son père m'apprit qu'elle n'avait jamais quitté la maison paternelle; élevée sous les yeux de ses parens, elle leur avait remis le soin de son bonheur, et ils n'avaient cessé d'y veiller avec la tendresse la plus éclairée. Le jeune homme était du choix de la famille; il n'avait été présenté à Mlle. D..., que lorsque le père se fut assuré qu'il pouvait rendre sa fille heureuse. Six mois d'assiduités n'avaient fait que confirmer cette bonne opinion. Estimé de ses chefs, il venait d'obtenir la croix; et M. D... avait choisi ce moment pour combler ses vœux en lui accordant la main d'Amélie : le bonheur sied si

bien à la gloire ! Au moment où nous allions passer dans la salle du banquet, qui retentissait de chants d'allégresse en l'honneur des jeunes mariés ; des cris *au secours ! au secours ! elle se noie !* se font entendre. Ces cris effrayans réveillent tout le quartier ; on se lève, on accourt, on s'attroupe, on se questionne... L'intérêt se lit sur tous les visages... Déjà les bateliers couvrent la Seine ; ils dirigent leurs bateaux en tous sens ; la gaffe à la main, ils vont, viennent, sondent, se croisent, se heurtent... Deux jeunes militaires, que la curiosité seule avait attirés, se précipitent dans la rivière : on nage, on rame, on crie, on pleure..... « C'est là !..... ici !..... de ce « côté !... » Chacun voit ou croit voir l'infortunée qu'on cherche et qu'il désire sauver... *La voilà !* s'écrie au bout de dix minutes un des jeunes gens qui venait de la saisir ; *la voilà !* Et ce cri est soudain répété par la joie, la crainte, l'espoir et la pitié !.... Hélas ! il n'était plus temps... Au moment où une jeune fille, parée des grâces de la jeunesse, venait de consentir à son bonheur, en épousant l'homme que lui destinait sa famille, une

autre jeune fille, belle aussi, comblée aussi des dons du ciel et de la fortune, venait de trouver dans les flots un refuge contre la volonté de ses parens, et de se soustraire, par la mort, à l'hymen qu'ils avaient arrêté contre elle. Fille unique d'un notaire, Aglaé C..., élevée dans un pensionnat célèbre, y puisa le goût du plaisir, le besoin du luxe, l'habitude des hommages, et l'oubli des plus douces affections. Accoutumée à ne voir sa mère qu'en visite réglée, elle était peu touchée de sa tendresse périodique, et paraissait plus flattée d'un cadeau que d'une caresse. Lorsqu'elle eut atteint sa dix-huitième année, son père l'avertit qu'il venait de la marier au fils d'un de ses amis de collége. Les Romans avaient appris à Aglaé que les droits d'un père ont un terme, et que le bonheur d'une jeune fille dépend d'elle seule. Elle hasarda une prière : sa mère refusa d'écouter ses plaintes, elle plaisanta des refus de sa fille; son père menaça de la maudire... Enfin le jour fatal arriva... On se réunit pour dresser le contrat : Aglaé, révoltée de l'insensibilité de ses parens, profita d'un moment où elle n'était pas aperçue; elle sortit

à pied de l'hôtel, dirigea ses pas vers le Pont-au-Change... Un instant après elle avait disparu.

Nous nous éloignâmes de ce lieu de douleur. Chacun de nous parla de cet évènement, et se louait d'être à l'abri d'un pareil accident. Nous revînmes par la rue Saint-Denis. Le froid se faisait sentir; le caporal regrettait de n'avoir pas fait quelque provision de liqueur pour la nuit. « Tranquillisez-vous, » dit un de nos chasseurs près de la maison duquel nous nous trouvions alors; « j'ai chez moi d'excellent « Cognac, je vais en prendre une bouteille et « vous l'apporter tout de suite; je demeure à « l'entre-sol, c'est l'affaire de cinq minutes. » Il frappe trois coups; mais, à l'instant où on lui ouvre la porte, un homme sort par la fenêtre, et tombe sur les épaules de notre caporal, qui n'était pas préparé à son arrivée. La patrouille eut peur un instant; mais on se remit bientôt, et l'on saisit au collet le hardi sauteur, qui se tuait à crier tout bas qu'il n'était pas un voleur. Peut-être aurait-il fini par nous le persuader; mais le caporal ne voulait rien entendre. Enfin notre chasseur revint chargé de deux flacons de

la liqueur promise... « Qu'est-ce donc que ce « bruit? qu'y a-t-il de nouveau? » nous dit-il en enfonçant son chapeau à cornes; puis, apercevant le prisonnier, « Eh! parbleu, c'est le « cousin de ma femme! l'ami de la maison! « Messieurs, je ne sais pas d'où il vient; mais « je vous réponds de lui sur ma tête.... C'est « un gaillard, dit-il en riant, un luron, un « ami du plaisir qui ne l'attend pas chez lui; « mais il est incapable d'une action répréhen- « sible... Je suis sa caution, si vous voulez « bien me le permettre. »

« Cela est possible, » dit le caporal, qui devenait plus prudent à mesure qu'on s'expliquait davantage; « nous n'avons d'autre re- « proche à faire à Monsieur que celui d'être « tombé... — Vous êtes tombé! » interrompt avec un comique intérêt notre chasseur...... « J'espère, au moins, que vous êtes bien « tombé, et que votre chute n'aura pas de « suites fâcheuses... Allons, donnez-moi le « bras, étourdi!... Vous allez venir avec nous; « on vous fera une petite place au corps-de- « garde, et vous passerez la nuit plus agréable- « ment que vous ne l'aviez espéré... — Oui!

ui ! » s'écrie en chœur la patrouille, que
;vènement avait mise en gaîté, et le pauvre
in est forcé de nous suivre, à son grand
et...

n arrive, on fait grand bruit, afin de ré-
er les dormeurs; on raconte les accidens
: on a été témoin; ils ont grossi en route,
feuille de rapport y ajoute quelques cir-
tances propres à en augmenter encore l'im-
ance.

'heure sonne, une nouvelle patrouille sort;
ɔpelle notre chasseur pour le placer en fac-
, il y court... Quelques momens après, je
chai le cousin,... il était parti...



N°. XI. — 1er. *Juin* 1816.

JOURNAL DE PARIS,

DU SAMEDI

1er. JUIN 1840.

Les gens qui n'aiment que les malheu
qui se complaisent dans le tableau de nos
sordres et dans le récit de nos misères,
plongent avec délices dans le passé qu'ils r
pellent sans cesse; quant à moi, qui ne dé
que la tranquillité de ma patrie, qui ne s
heureux que du bonheur de la France, et q
comme le bon abbé de Saint-Pierre, r
assez volontiers la paix universelle, je tou
avec confiance mes regards vers l'avenir.

C'est en parcourant ce vaste champ ouvert à toutes les créations de la pensée que j'aperçois la fin de nos dissensions et le terme de nos souffrances, en sautant à pieds joints sur quelques années qui ne s'écouleront jamais assez tôt au gré de mes désirs; j'arrive à l'époque fortunée où l'Europe, depuis long-temps en paix avec elle-même, n'aura plus qu'un souvenir confus de ses longs malheurs : grâce à cette heureuse illusion, je vois les souverains, tranquillement assis sur le trône, échapper aux séductions d'une fausse gloire pour se livrer aux charmes de la paix; tous les peuples; dévoués et fidèles à leurs monarques, payer avec amour la dette de la reconnaissance; les soldats, milice obéissante, entourer avec respect le Roi qu'ils ont juré de défendre, et se rappeler leur serment aux jours du danger; je vois nous voyons enfin la France libre, heureuse et florissante, reconquérir par sa sagesse, par son industrie, le rang que ses conquêtes lui avaient fait perdre, et le sol de la gloire devenir encore une fois la patrie des beaux arts.

PARIS, 1er. JUIN 1840.

MALGRÉ son grand âge, S. M. Louis XVIII continue à jouir de la meilleure santé; elle a présidé hier le conseil des ministres qui a duré près de trois heures. On assure que les impôts, qui depuis quelques années ne s'élèvent qu'à la moitié de ceux de 1816, ont cependant paru à S. M. susceptibles d'une nouvelle diminution. Elle a chargé LL. EExc. les ministres des finances et de l'intérieur de lui présenter dans le plus court délai possible les moyens de rendre ce fardeau encore plus léger pour son peuple. Cette preuve touchante de la bonté du souverain ne peut manquer d'exciter la reconnaissance des Français; et l'histoire, ce refuge de la vérité, s'empressera de recueillir avec soin toutes les actions d'un prince qui, pendant le cours d'un long règne, a constamment fait dépendre la splendeur de son trône, de la prospérité de son royaume et du bonheur de ses sujets.

—Ont été présentés hier à Sa Majesté S. A. S.

le duc de Nemours, fils de monseigneur le duc d'Orléans; M. le comte d'Albuféra (1), fils du maréchal; le chevalier Cadoudal, neveu du lieutenant-général de ce nom; le prince Berthier, le marquis de Laroche-Jacquelin, le duc de Montebello, et le comte de Charette, Pairs de France.

— MONSIEUR a reçu hier matin les colonels des douze légions de la garde nationale de Paris; ils ont exprimé à S. A. R. toute leur reconnaissance au sujet des nouvelles faveurs que le prince colonel-général a obtenues de Sa Majesté pour cette garde fidèle, qui, depuis vingt-six ans, ne cesse de donner au Roi et à la France des preuves de son dévouement et de sa fidélité.

— Cent cinquante mille hommes d'infanterie ont été passés en revue cette semaine par S. A. R. monseigneur le duc de Berry. Rien n'est comparable à la belle tenue de ces troupes, les mieux disciplinées de l'Europe.

(1) Dans le mois, M. le duc d'Albuféra eût une entrevue particulière de S. M.

On ne saurait peindre l'enthousiasme qu'elles ont fait éclater à la vue du jeune duc de Berry ; ce prince, l'espoir de la France, a traversé les rangs de l'armée, aux cris unanimes de *vive le Roi !* En passant devant le régiment de Monsieur, S. A. R. s'est approchée d'un vieux sergent, dont l'âge semblait attester de long services, et s'apercevant qu'il n'était pas décoré, elle a daigné détacher sa croix et la lui présenter elle-même. Emu jusqu'aux larmes, le vieux soldat allait se précipiter aux pieds du prince, lorsque le jeune duc lui a dit avec cette bonté qui est l'apanage de sa famille : « Que faites-vous, mon brave, ce n'est pas « une grâce que je vous accorde. » A ces mots, il s'est éloigné, et l'air a retenti des cris de *vive à jamais la famille des Bourbons !*

— L'Académie française prévient MM. les auteurs que désormais, à l'époque des nominations, les candidats seront tenus d'envoyer au secrétariat un exemplaire de chacun de leurs ouvrages, afin que le sénat littéraire puisse enfin juger avec connaissance de cause et ne soit plus exposé à des méprises fâcheuses comme

par le passé : les ouvrages seront toujours adressés à M. Suard, *secrétaire perpétuel* de l'Académie.

— La session de 1839 est terminée ; on ne saurait donner trop d'éloges à la conduite ferme et sage de MM. les députés des départemens ; chargés du triple soin de créer les lois, de défendre les intérêts du peuple, et d'affermir l'autorité royale, ils se sont acquittés de cette noble mission avec un zèle qui n'a poiut connu de bornes. Sans doute, les discussions qui ont suivi la proposition des lois ont quelquefois été longues ; mais jamais elles n'ont été orageuses. La chambre, qui a voulu s'éclairer avant que de prononcer l'adoption ou le rejet d'une mesure importante n'a pas souffert que les orateurs inscrits fussent privés de la parole. Elle a écouté avec calme et sans les interrompre, tous les discours prononcés dans son sein. Aucun membre ne s'est permis d'attaques envers un de ses collègues. Toutes les opinions ont été respectées. Jamais une personnalité injurieuse n'est venue troubler la paix de la Chambre et porter atteinte à la majesté de la représentation

nationale; réunie pour un seul but, la Chambre ne s'est point divisée dans les moyens d'y parvenir; et, pendant toute la session, l'harmonie la plus parfaite a régné entre les deux chambres et le ministère.

—L'exposition du Muséum de cette année est remarquable par le grand nombre et le rare mérite des tableaux; presque tous représentent des faits glorieux, des actions généreuses puisées dans les annales de notre histoire. La famille royale a donné l'ordre d'en acheter plusieurs pour le Louvre et le palais de Versailles. Sur la proposition de monseigneur le duc d'Angoulême, S. M. a nommé chevaliers de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur les deux auteurs des meilleurs tableaux qui ont été exposés; ce sont MM. N..... et L....., qui soutiennent avec éclat la réputation de l'école française. S. M. a en outre accordé des pensions et des gratifications aux artistes distingués qui lui ont été recommandés.

—On commence à construire des baraqu très-élégantes dans les deux carrés des Cham

Elysées pour l'exposition prochaine des produits de l'industrie française. La distribution des prix se fera au Louvre sous la présidence de S. Exc. le ministre de l'intérieur. Le désir d'assister à cette cérémonie attire déjà un grand nombre d'étrangers dans la capitale.

— Les hommes de lettres viennent de donner un bel exemple de l'union qui existe entr'eux. M. N......, littérateur distingué, était accusé d'avoir publié ces jours derniers un ouvrage contenant des attaques directes contre le gouvernement. A peine son arrestation a-t-elle été connue, qne plusieurs de ses confrères se sont empressés de lui offrir leurs services, et l'on va même jusqu'à dire que deux académiciens illustres, qui vont publier un mémoire en sa faveur, ont réclamé la liberté de l'accusé, en s'offrant au ministère pour sa caution.

— On vient de mettre en vente la trentequatrième livraison des monumens de Paris. Ce cahier renferme seize gravures, savoir : le palais de la Bourse, le pont des Invalides, la nouvelle salle du Vaudeville, les abattoirs, les

greniers d'abondance, le marché Saint-Martin, la fontaine de l'éléphant, la statue de Louis XIV, place des Victoires, le monument en l'honneur de Louis XVI, et la place immense qui réunit le louvre avec les Tuileries. C'est à présent qu'on peut justement nommer Paris la capitale du monde.

— Le tribunal de police cerrectionnelle vient de condamner à 500 fr. d'amende le sieur Armand qui, au mépris de la nouvelle ordonnance de police, a mis son cheval au galop dans les rues de Paris.

— Depuis l'époque du dernier paiement des contributions de guerre, c'est-à-dire depuis dix-sept ans, nous n'avions pas vu ici de troupes étrangères; avant-hier, à la parade, on a remarqué quelques uniformes russes et bavarois.

NOUVELLES DE L'INTÉRIEUR.

Brest, 25 *mai* 1840.

On vient de lancer ici le vaisseau de S. M. *Tarente*; c'est le vingt-unième qui, depuis ize ans, soit sorti de nos chantiers. Le *Reg-* › et le *Bayard* viennent d'entrer dans le rt.

Lyon, 26 *mai*.

Notre ville offre partout l'aspect de l'activité plus grande. Il n'est pas un ouvrier qui ne it occupé. Le commerce de soieries a repris nt son éclat. On regrette beaucoup ici que rrêté pris par MM. les gentilshommes de la hambre, interdise aux acteurs de la capitale faculté de parcourir les provinces, où jadis faisaient moisson d'argent et de lauriers.

Bordeaux, 27 *mai*.

Le nombre des bâtimens entrés dans notre ort pendant le premier trimestre de cette nnée a été de 6,113; la récolte des vins annonce d'une manière très-favorable; les remières maisons ont reçu beaucoup de com-

mandes de l'étranger, et tout présage au merce de notre ville une prospérité tou croissante.

NÉCROLOGIE.

La France vient de perdre le P... de... on n'entendait plus parler depuis long-te c'était un petit homme de beaucoup d'espri les circonstances avaient singulièrement gı Il débuta dans l'église avant la révoluti 1789; mais, se sentant peu de goût p carrière ecclésiastique, il se jeta dans l plomatie où il eut le bonheur de jouer sieurs rôles brillans d'une agilité extraordi on le vit se mêler à la fois de deux af différentes et les conduire à bien toute deux. C'était un homme très-utile dar temps de trouble, et fort adroit dans tout occasions. Il se tenait bien, avait même noblesse. Ses traits étaient fins et fort mol ses yeux vifs, son sourire aimable, donna sa physionomie un faux air de franchise gaîté qui plaisait au premier abord. A l

de loin, on l'aurait cru très-délicat, mais il était d'une santé robuste qui a long-temps résisté à tout. Il est mort dans la retraite à laquelle il s'était condamné lui-même d'après l'avis des meilleurs médecins de la cour. Le prince avait été évêque; il laisse une veuve inconsolable: il était pair de France. On ne lui connaît pas d'enfans.

NOUVELLES EXTÉRIEURES.

PRUSSE.

Berlin. — L'empereur Alexandre I[er]. vient de donner au roi de Prusse une nouvelle marque de son estime, et à l'Europe une nouvelle preuve de son amour pour la paix. Un différend assez grave ayant un instant désuni les deux cours, S. M. I. avait chargé son conseil privé d'examiner avec soin l'affaire. Le conseil ayant reconnu la justice des prétentions de la cour de Berlin, l'empereur de Russie s'est hâté d'annoncer au roi Frédéric-Guillaume qu'il renonçait à ses demandes, et qu'il saisissait avec plaisir cette occasion de l'assurer qu'il en

agirait ainsi dans toutes les circonstances où il dépendrait de lui de maintenir l'harmonie qui depuis vingt-cinq ans à régné entre les deux états.

ANGLETERRE.

Londres.—Le bill en faveur des catholiques d'Irlande n'a pas encore été adopté. De nouvelles troupes ont été envoyées à Dublin.

On nous mande de Paris que S. M. Louis XVIII vient d'accorder sur sa cassette des pensions à plusieurs familles de protestans de Nîmes et de la Rochelle, dont les parens avaient tout perdu dans les guerres de la révolution.

(*The Courier.*)

Il y a eu ces jours derniers une réunion très-brillante, à laquelle ont assisté plusieurs ambassadeurs des puissances du continent. Parmi les toasts qui ont été portés, on cite ceux-ci: Par le chancelier de l'échiquier : « *A la paix du monde !* » Par l'ambassadeur de Russie : « *A la prospérité de la France !* » Par l'ambassadeur français : « *A la paix intérieure de la Grande-Bretagne !* »

(*The Times.*)

VARIÉTÉS.

...s Éditeurs de la Petite Biographie universelle, *à MM. les Rédacteurs du* Journal de Paris.

Le 29 mai 1840.

Messieurs, au moment de livrer au public premier volume de la *Petite Biographie uni- rselle*, nous nous trouvons arrêtés par des nsidérations majeures, et l'on a fait naître ns notre esprit quelques doutes que nous us prions de vouloir bien éclaircir.

Des gens qui se prétendent bien instruits, irment qu'il a existé un auteur nommé B.....y, ii, suivant eux, aurait été célèbre, ou peu n faut; cependant ils n'ont pu nous citer s ouvrages, attendu qu'ils en ont oublié jus- l'aux titres.

Les mêmes gens nous soutiennent qu'il a isté trois Fié***, quatre De P***, plusieurs ont***, etc., etc. Ces assurances nous jettent ns une incertitude d'autant plus cruelle, ie d'autres personnes révoquent en doute

l'existence de ces messieurs, dont elles n'o jamais entendu parler. Les éditeurs de biogr phies sont doublement à plaindre; ils ont bi de la peine à tout savoir, et encore plus d'en barras pour tout dire.

Nous avons l'honneur d'être, etc.

Les Editeurs de la Petite Biograph universelle.

Réponse des Rédacteurs.

Nous avons toutes les raisons possibles po croire qu'il y a réellement eu un homme lettres nommé B.....y, qui vivait il y a dix douze ans. C'était, à ce qu'on suppose, un a teur allemand, qui cependant écrivait à Pari Il travaillait pour sa famille, et il a passé l trois quarts de sa vie à faire des contes. De so vivant, on le nommait le poëte lacrymal, p rapport à une légère infirmité qui lui arracha des larmes chaque fois qu'il prenait la plum Il a composé des vaudevilles en société ave M. Pein ou Pin, qui a dû exister à la mêm époque.

C'est avec raison qu'on a dit qu'il y a eu pl

sieurs Fié***. On en compte quatre, qui ont tous une physionomie particulière, propre à les distinguer et à les faire reconnaître.

Le premier a fait des romans, des opéra comiques. On a remarqué dans une de ses pièces ces deux vers, que le sentiment rend encore plus recommandable que la poésie :

« O liberté, déesse de la France,
« Plutôt mourir que de vivre sans toi ! »

Le second fut au nombre des esclaves dorés de Bonaparte, avec lequel il entretint une correspondance familière, pour l'instruire d'une foule de détails qui, sans cette précaution, ne seraient pas venus à sa connaissance.

Le troisième, qui n'eut rien de commun avec ses prédécesseurs, était un chaud royaliste, qui publia, en 1815, d'excellentes observations sur les évènemens de 1814, et qui montra courageusement dans ses écrits toute sa haine pour la liberté, tout son mépris pour les agens de la tyrannie de Bonaparte.

Le quatrième enfin était un modeste rédacteur du *Journal des Débats*, qui s'y cachait sous les initiales *T. L.* Il se chargeait volon-

tiers d'analyser et de faire l'éloge des belles productions des autres Fié***.

Il n'y a eu que trois De P***., tous trois de la même famille, écrivant beaucoup et se vendant bien. On les distinguait dans le monde par leurs prénoms : Aaron, Pierre et Tacite. Aaron et Pierre ont vécu peu de temps; quant à Tacite, on ignore ce qu'il est devenu.

On ne connait en France que deux Font***. Le poëte est mort très-jeune; il promettait beaucoup, et fut vivement regretté. Le courtisan a long-temps vécu sur la réputation de son frère. C'était un homme fort doux, qui se plaisait avec tout le monde, et qui n'a jamais dit du mal de personne.

Bourse de Paris, 31 *mai* 1840.

Cinq pour cent consolidés, jouissance du 22 mars 1840: 91 fr. 92 fr. 25 c., 92 fr. 50 c. 75 c. 50 c., 91 fr. 95 c.; 92 fr. 92 fr. 50 c.

Jouissance du 22 septembre 1839 : 91 fr. 75 c.

Actions de la Banque de France : 1482 fr.; 1485 fr.; 1482 fr. 50 c.; 1485 fr.; 1490 fr.

N°. XII. — 12 Février 1816.

LE BAL DE L'OPÉRA.

« Cette confusion d'objets, que vous
« regardez avec tant de plaisir, est à la
« vérité très-agréable à contempler, mais
« ce n'est qu'un amusement frivole. »
(LE SAGE, *Diable Boiteux*.)

Il était minuit ; je venais de passer la soirée chez un riche amateur des lettres, qui avait réuni chez lui un grand nombre de personnes, sous le prétexte d'une partie de plaisir, et qui leur avait lu une tragédie en cinq actes de sa façon, dont il menace, depuis sept ans, le répertoire de la Comédie française. Le tour avait paru assez piquant. La lecture de l'ouvrage, et les éloges pompeux qu'on s'était empressé de lui prodiguer en buvant un punch délicieux versé à grands flots par la jeune compagne de notre auteur tragique, n'avaient fait

qu'entretenir ma joyeuse humeur ; craignant de la perdre, j'étais sorti au moment où l'amour-propre de l'auteur feignait de repousser des éloges qu'au fond du cœur il trouvait sincères, et sollicitait avec modestie des éloges inutiles et des avis superflus.

Quelques lampions placés au coin de la rue *Neuve-des-Petits-Champs*, et une longue file de voitures qui embarrassaient la rue *de Richelieu*, m'avertirent qu'il y avait bal à l'Opéra. C'est une chose singulière que ces bals de l'Opéra ! Cet impôt levé sur le sommeil ne vaut pas souvent le repos dont il nous prive. Peu de personnes s'y amusent, beaucoup s'y ennuient ; et pourtant tout le monde y va. Comme un autre, j'ai voulu payer mon tribut à l'usage ; et, poussé par le désir de connaître et d'observer avec fruit les différens plaisirs qu'on y trouve, j'ai franchi le seuil de ce temple des arts, où l'on danse aujourd'hui comme on y chantait autrefois.

En entrant sous le vestibule, je vis un jeune homme que je reconnus aussitôt pour une des personnes avec lesquelles je m'étais trouvé quelques heures auparavant : il avait fait peu

d'attention à moi ; de mon côté, je ne l'avais remarqué que parce qu'il avait causé long-temps avec une des plus jolies femmes de notre réunion, et s'était adroitement échappé après la lecture du premier acte de la tragédie de notre Crésus littéraire. Il allait et venait avec beaucoup de précipitation, tirait sa montre à tout moment, et de temps à autre frappait légèrement du pied, comme un homme qui se lasse d'attendre. A l'arrivée de chaque voiture, il se rapprochait doucement de la porte, guettait avec impatience les personnes qui descendaient, suivait de l'œil chaque domino blanc qui se présentait, et, après deux ou trois pas inutiles, revenait plus tristement à son poste. Ce petit manége durait depuis un quart d'heure environ, lorsque je vis entrer deux dominos, dont l'un, après m'avoir regardé un instant, s'enfuit avec l'effroi d'une personne qui craint d'être reconnue; tandis que l'autre, posant un doigt sur sa bouche et se penchant à l'oreille de notre jeune homme, l'entraîna du côté opposé, en l'invitant au silence et à la discrétion. Le petit masque qui s'était enfui si rapidement, m'avait paru d'une tournure charmante;

à sa taille, à sa légèreté, à un petit mouvement de tête qui lui était familier, je crus reconnaître la jolie causeuse de la soirée... Une seule chose détruisait cette idée : on avait beaucoup parlé de bal dans la maison que je quittais, et Mme. G...t s'était élevée avec force contre les dangers du bal de l'Opéra : à l'entendre, un rendez-vous seul pouvait y conduire une femme d'un certain rang, et elle avait cessé de voir une de ses amies qui se vantait de n'en manquer aucun.

Après une déclaration aussi formelle, une opinion aussi sévère, comment penser que Mme. G...t aurait osé tenter les hasards d'un bal de l'Opéra, surtout pendant l'absence d'un mari qu'elle adorait, et dont elle ne cessait de hâter le retour par une tendre correspondance dont elle nous avait lu quelques fragmens.

Je montai doucement, en réfléchissant à cette aventure. Le bal ne venait que d'ouvrir; le foyer n'était pas encore rempli. Plusieurs masques, tranquillement assis devant les deux cheminées, se parlaient à l'oreille, et montraient avec mystère quelques hommes qui se promettaient, en bâillant, de passer une nuit

charmante. La salle était presque déserte. L'orchestre, placé dans le fond du théâtre, était occupé par une troupe de vieux musiciens déguisés en galans Espagnols : cette mascarade m'a paru l'une des plus divertissantes du bal.

Peu à peu les masques sont arrivés ; la salle et le foyer se sont garnis. Un babil insupportable a remplacé un silence ennuyeux ; hommes, femmes, masqués, non masqués, parlaient tous à la fois : cette conversation générale m'a rappelé naturellement l'époque de la construction de la tour de Babel.

Chaque masque était occupé, celui-ci à nouer une intrigue, celui-là à terminer une aventure : ici, un riche banquier était agréablement tourmenté par deux danseuses de l'Opéra qui l'étonnaient par leur esprit ; là un mousquetaire poursuivait sérieusement un masque qui fuyait en riant, et semblait plus content d'être pris que pressé d'échapper. Plus loin, un jeune provincial, nouvellement arrivé à Paris, était confondu des choses surprenantes que lui racontait un domino *puce*, que plus tard il reconnut pour une tante qui l'avait élevé. J'écoutais depuis quelques momens la

conversation un peu animée de deux époux qui s'étaient reconnus sans le vouloir, lorsqu'une petite femme, me saisissant par le bras en m'appelant par mon nom, me proposa gaîment de m'ennuyer en compagnie. La proposition était modeste, et semblait me garantir le contraire. Je l'acceptai presque avec reconnaissance. Un coup d'œil jeté sur sa chaussure élégante et sur l'ensemble de sa personne, le son de sa voix, la vivacité de ses yeux, qu'elle avait fort beaux, et qu'elle laissait voir tout entiers à l'aide d'une ouverture qu'elle avait eu soin d'agrandir, tout concourut à me persuader que je n'aurais qu'à me louer de cette rencontre inattendue.

Au bout de quelques minutes, je m'aperçus que ma compagne était très-répandue, et connaissait, au moins de nom, une quantité prodigieuse de personnages de distinction : elle les peignait d'un mot, avec une originalité d'expression qui ajoutait à la force de la pensée, et qui faisait à la fois la critique de leur conduite et l'éloge de son esprit ; elle avait surtout une grande adresse à reconnaître certains masques. La bizarrerie du déguisement, en exci-

tant sa curiosité, ne la trouvait jamais en défaut. Après avoir été témoin de ses succès, vraiment étonnans en ce genre, je lui témoignai le désir d'apprendre le nom de quelques individus que je lui désignai, et qui depuis une heure se promenaient dans le bal avec l'*audace* de l'incognito. Elle céda à ma prière, en passant en revue ces masques d'une nouvelle espèce.

« Ce gros homme, me dit-elle, qui porte si agréablement la livrée, et qui fredonne entre ses dents :

> Des simples jeux de son enfance,
> Heureux qui se souvient long-temps.

est un grand seigneur qui a beaucoup servi dans sa jeunesse, et qui, à force de changer de maîtres, a fini par s'en passer. C'est la fleur des gentilshommes modernes : son père était un homme sans qualités, qui ne soupçonnait guères qu'un jour il aurait des châteaux dans sa famille et des métairies à son service ; maintenant il est tout étonné de n'en pas avoir davantage. Le fils aurait vendu son père pour parvenir ; je ne sais pas ce que le père aurait

acheté pour s'enrichir. Je dois cependant rendre justice au premier : il s'est refusé à quelques bassesses sans profit, et ne s'est jamais déshonoré *gratis*. On le dit très-riche, et l'on ne saurait croire combien cette réputation lui a fait de bien parmi ses amis : aucun ne l'a encore abandonné.

« Ce *Gilles* qui se promène tristement, et dont la pâleur contraste si plaisamment avec ce groupe de dominos noirs qui l'agacent en pure perte, est un bon-homme qui a dormi pendant six ans dans un fauteuil de sénateur, et qui un beau jour s'est éveillé *pair de France*, sans s'en douter. Il a joui dix mois de cette dignité en homme qui cherchait à s'en rendre digne ; mais le maladroit l'a exercée pendant trois mois en prouvant qu'il n'y parviendrait jamais. Depuis, il a été obligé de renoncer à ses habitudes, et de céder son fauteuil à une personne qui, malheureusement, n'y dort pas.

« Cet *homme à trois visages*, que les uns prennent pour un magistrat, les autres pour un courtisan ; quelques-uns pour un grand seigneur d'autrefois, plusieurs pour un grand

seigneur d'aujourd'hui, n'est autre chose qu'un personnage qui traîne un nom que tout le monde serait fier de porter. Il est entouré de gens plus adroits que lui, puisqu'ils ont changé plus souvent et plus vite ; et cependant ils le blâment avec une injustice qui révolte. On devrait être indulgent pour autrui, quand on n'a pas été sévère pour soi-même.

« Ce *Cassandre* que vous voyez passer si vite et qui paraît si content de lui-même, est un nouveau marié que sa femme a forcé de venir avec elle au bal pour le guérir de sa jalousie ; à peine arrivée, Madame, qui veut connaître à fond ce que c'est qu'un bal masqué, l'a quitté pour aller changer de costume avec une de ses amies que le mari a déjà pris deux fois pour sa femme......, et qu'en cette qualité il ne perd pas de vue un seul instant. Cet heureux époux rentrera demain chez lui, rue de Seine, enchanté de sa nuit, plus épris que jamais d'une emme qu'il offrira pour modèle à celles de s amis !... ; et, à la moindre occasion, il sera premier à rire des maris trompés.... J'ai ujours remarqué que la critique portait malur.

« Ce *gros paysan*, aux petits soins avec ce domino bleu est un ancien notaire qui court les aventures ; sa femme, instruite du motif de son déguisement, au lieu de s'emporter contre lui, a trouvé plus sage de se déguiser aussi, et de venir incognito recevoir les déclarations de son mari ; elle s'est emparée de lui à son entrée, et elle ne le quittera qu'à l'instant où il partira. Monsieur ne peut se séparer au bal d'une femme qu'il délaisse si souvent chez lui ; il est ravi de son esprit, de sa grâce, de sa gaîté, et divorcerait au besoin pour l'épouser. Ce que c'est qu'un masque !... aux qualités qu'il lui trouve, vous ne persuaderiez jamais à cet homme que c'est sa femme qu'il tient sous le bras.

« Cet *arlequin* qui passe est un homme d'état qui, en se faisant une éloquence de pièces de rapport, s'est créé une réputation d'autant plus formidable qu'elle jette dans l'étonnement ceux qui le connaissent, et dans l'admiration ceux qui ne le connaissent pas. Ce n'est pas qu'il ait une manière de parler à lui ; tous ses discours ont un air emprunté ; mais l'art avec lequel il a débité toutes ses opinions, la chaleur

avec laquelle il a soutenu des sentimens qui ne se ressemblaient en aucune façon, et la variété qu'on a successivement remarquée dans ses opinions, ont fini par persuader à ses amis même que cet homme avait acquis tous les moyens de se faire un beau nom. Jusqu'à présent il s'est borné à faire un grand bruit. »

Comme mon guide achevait de parler, une légère rumeur s'éleva dans la salle; nous en demandâmes la cause, et nous apprîmes qu'un mystificateur venait de faire partir l'un après l'autre tous les *polichinelles* du bal, en persuadant successivement à chacun d'eux qu'il courait le danger d'être arrêté, attendu qu'un polichinelle s'était rendu coupable d'un vol considérable à l'instant même, et que la police était à sa recherche..... La police fait trembler les plus hardis; la justice fait peur aux plus honnêtes..... Aussi messieurs les polichinelles, peu jaloux d'avoir affaire à ces deux graves autorités, et ne désirant pas d'ailleurs être connus, s'étaient-ils empressés de disparaître au gré du mystificateur qui, par ce moyen plaisant, s'était débarrassé d'un rival qui assiégeait la dame de ses pensées.

« Je ne vous parlerai pas, me dit ma compagne, de cet original qui se croit parfaitement déguisé, parce qu'il a fait retourner un habit vert tout neuf, dont la doublure était bleue, ni de cet autre qui a changé vingt fois de nom pour couvrir des sottises anciennes par des bévues nouvelles; je ne vous nommerai pas cette *femme à deux maris* qui a pris ce costume par modestie; je ne vous révélerai pas le secret de cette *Scudéri*, que l'amour des lettres a jetée dans les affaires, qui a commencé par faire des romans, et fini par composer des proclamations. Je ne souleverai pas le masque qui cache la figure de ce *facteur de la grande poste* qui, après avoir porté pendant dix ans des lettres au Grand-Turc, en distribue maintenant à tout le monde. C'est un homme d'esprit qui a peu de mémoire; vous le reconnaîtrez facilement à l'habitude qu'il a prise de s'incliner avec fierté devant tous ceux qui passent. Mais si vous désirez des renseignemens plus étendus sur quelques masques assez difficiles à reconnaître, et qu'on rencontre ordinairement ailleurs qu'au bal de l'opéra; venez me voir, je me ferai un plaisir de vous mettre dans la confidence de

mes secrets; je demeure.... Mes lecteurs me dispenseront de leur donner l'adresse de mon domino.

Il était près de cinq heures lorsque ma conductrice me quitta; la majeure partie des masques était disparue; la salle avait repris son air de tristesse et d'ennui accoutumé. Quelques hommes, dormant sur des banquettes, semblaient avoir cédé à l'influence du lieu, plus encore qu'à la fatigue. Les musiciens eux-mêmes ne jouaient plus que des moitiés de contredanse. Le foyer ne renfermait enfin qu'une douzaine de dominos dont la figure faisait regretter le masque...... Après avoir contemplé tous ces personnages, et m'être assuré que le bal de l'opéra ne contenait plus rien qui fût digne de remarque; je me retirai, en me promettant bien de ne pas manquer au rendez-vous que m'avait donné mon joli masque.

A l'instant où je traversai le corridor des premières, je vis passer auprès de moi le couple que j'avais tant cherché inutilement. Dès qu'on m'aperçut, on se sépara brusquement; le jeune homme rentra dans la salle, le domino s'enfuit de nouveau; mais, comme il fut forcé d'at-

tendre à la porte sa voiture, il me fut facile de l'examiner avec plus de soin, et de reconnaître en effet, sous ce léger déguisement, la jolie madame G....t, l'ennemie déclarée des bals masqués, qui nous avait effrayés trois heures auparavant sur tous les dangers que courait une femme au bal de l'opéra.... Je tremblais pour elle; sa gaîté me rassura. A l'air de satisfaction répandu sur toute sa personne, je vis bien qu'elle en avait été quitte pour la peur.

C'est ainsi que l'amour du plaisir triomphe des craintes les plus salutaires, que l'envie de paraître plus sage que ceux qui nous entourent nous fait quelquefois blâmer hautement un plaisir que nous brûlons en secret de partager, et qu'une femme critique la danse au moment même où elle va danser; c'est ainsi que, dans la vie, chacun prend un masque selon ses intérêts ou son caprice, en change selon ses désirs ou ses vues ambitieuses; c'est ainsi qu'au bal comme dans le monde, les plus adroits se cachent avec soin sous un déguisement heureux, et qu'il n'y a partout de gens véritablement exposés que ceux qui se montrent à visage découvert.

N°. XIII. — 18 *Août* 1815.

LE BOULEVARD DE GAND.

Les hommes, la plupart, sont étrangement faits.
(MOLIERE.)

Il est rare que le Palais-Royal n'ait pas la première visite de l'étranger qui arrive dans la capitale; plus rare encore qu'il s'en tienne à celle-là. Tout concourt à rendre ce séjour dangereux, l'une des plus agréables promenades de Paris. Là on trouve tout ce qu'on désire, et quelquefois plus qu'on ne souhaite. On y vend de l'esprit, de la morale, du plaisir, et des regrets : on y trouve réunis le financier qui spécule, l'auteur qui compose, la beauté qui passe, le rentier qui se promène, le politique qui radote, et le désœuvré qui les re-

L'œil de l'observateur trouve à s'y exercer à chaque instant; on n'y peut faire un pas sans être flatté, surpris ou indigné des objets qu'on y rencontre. Auprès d'une riche boutique étincelante d'or, de bijoux et de pierreries, le hasard a placé le sombre atelier d'un marchand de bottes; le restaurateur célèbre qui nourrit le corps, fait face au libraire qui cherche à nourrir l'esprit; le magasin du tailleur qui vous habille touche à la maison de jeu qui vous dépouille; et, en sortant du boudoir des grâces, vous n'avez souvent qu'un pas à faire pour entrer dans le temple d'Hyppocrate.

Les Tuileries n'offrent point cette bigarrure d'objets, mais la promenade y présente un coup d'œil charmant; c'est là que la mode étale avec orgueil ses nouvelles découvertes, ses ingénieuses inventions, fruits précieux du goût et de l'étude; c'est là qu'un jeune homme vient essayer le pantalon russe, l'habit américain; c'est là que, pour la première fois, on se montre parée du chapeau anglais ou de l'écharpe écossaise. Le tailleur vient y méditer la coupe d'un nouvel habit; la modeste couturière vient y recueillir les éloges prodigués à

ses robes à la vierge. Nonchalamment étendu sur deux chaises qu'il oubliera de payer, le commis-marchand y passe en revue la coquette qui agace le désir, et la prude qui le repousse; la jeune fille qui se donne des airs de femme, et la femme qui se donne des airs de jeune fille; le vieillard qui veut reculer les bornes de la galanterie, et le jeune homme qui a passé celles de l'impolitesse. Mais, tandis qu'il poursuit le cours de ses piquantes observations, il est lui-même en butte à la malignité de deux femmes qui l'ont reconnu, et qui lui rendent avec usure les épigrammes dont il gratifie son prochain.

Le jardin du Luxembourg est ordinairement le lieu d'études des élèves en droit et des étudians en médecine. Quelques habitans du faubourg Saint-Germain viennent y régler leur montre au cadran de l'horloge de la Chambre des Pairs, et parcourir lentement ces longues et tristes allées, où l'on rencontre par hasard un comédien de l'odéon apprenant le rôle d'une pièce nouvelle; une jolie bonne d'enfant que poursuit avec gaîté un jeune docteur en herbe; une vieille femme qui se réchauffe

au soleil, à côté de son mari qui s'est endormi sur une brochure de M. Bergasse.

Le Jardin-des-Plantes, situé à l'extrémité de Paris, est d'une grande ressource pour ceux qui aiment la solitude ; on y rencontre souvent des personnes du même âge, mais d'un sexe différent qui mettent à vous éviter autant d'empressement que vous en apportez à chercher à les reconnaître. La plupart des femmes qui s'y promènent y font usage d'un voile qui cache leurs traits et les rend méconnaissables même aux yeux de leurs amis. C'est une précaution sage contre la chaleur du soleil qui a soustrait plusieurs de ces dames à l'influence de cet astre brûlant.

Un rayon de soleil, quoique douteux, m'avait fait sortir de chez moi l'autre jour ; je voulais essayer de perdre encore une journée à la promenade. Indécis sur le lieu que je devais choisir pour y faire ma station, je longeais lentement les boulevards, jetant de temps à autre un coup d'œil furtif sur les nombreuses caricatures qui forment aujourd'hui la devanture des boutiques de nos marchands d'estampes, et toujours étonné de n'y voir que des

méchancetés sans sel ou des grossièretés sans esprit. J'aime assez ces épigrammes du dessin, mais je ne serais pas du tout fâché que leurs auteurs s'essayassent à les rendre plus plaisantes ou plus spirituelles. La gaîté et l'esprit sont l'escorte obligée de la malignité. Ils plaident ordinairement sa cause au tribunal du goût, où ils obtiennent toujours pardon de ses écarts.

Je me disposais à entrer dans le passage du Panorama, que les pâtisseries légères de *Félix* ont rendu célèbre dans les fastes de la gourmandise, lorsque je fus arrêté par un jeune cheveau-léger de mes amis, qui me détourna de l'envie de continuer mon chemin, et me décida à l'accompagner sur le *boulevard de Gand*, où deux de ses camarades lui avaient donné rendez-vous pour aller dejeûner chez *Leriche*.

Je remarquai, en arrivant, que le boulevard avait été nouvellement sablé, et je m'aperçus que notre promenade était déjà remplie d'une foule de personnes que Charles (c'est le nom de mon jeune compagnon de voyage) saluait avec une familiarité qui me persuada que cha-

cune d'elle était une de ses anciennes connaissances.

« Vous êtes étonné, me dit-il en souriant, de voir que je connais tant de monde.—J'en conviens. — Ces personnages-là m'étaient totalement inconnus il y a quinze jours. Quelques conversations d'un quart d'heure, un voisinage d'une soirée, deux ou trois saluts reçus avec plaisir, rendus avec politesse, telles sont les bases et l'origine de nos liaisons qui, comme vous voyez, ont déjà un air d'ancienneté qui vous a frappé; je vous avouerai même que, dans l'intention d'apprendre, quels étaient mes amis, il m'est souvent arrivé de les interroger tour à tour, en arrière les uns des autres. Vous ne sauriez vous faire une idée des détails que chacun d'eux s'est empressé de me donner sur les principes, la fortune et la conduite de son voisin ou de sa voisine. Pour peu que vous soyez curieux de faire connaissance avec nos promeneurs, je consens volontiers à vous révéler, sous le secret, une partie de ce qu'on m'a appris sous la même condition. »

J'acceptai la proposition avec plaisir. La médisance est une si douce chose! C'est le péché

nignon des désœuvrés, et, pour le moment, ious n'avions rien à faire. On cause plus à son ise quand on est assis; nous fûmes long-temps ans pouvoir trouver de place. A la fin, Charles, ui aperçut à l'une des extrémités un jeune omme nonchalamment étendu sur deux chai- es, s'approcha de lui, et, d'un air assez indiffé- ent, mais d'un ton assez haut pour être entendu e son voisin, se mit à dire : « J'aperçois la ›ueuse. » Je ne sais ce que ces mots avaient 'effrayant pour notre jeune homme; mais aus- itôt il quitta son poste, et se retira en nous aluant avec un petit air de fatuité qui m'amusa eaucoup.

« Voilà, me dit Charles, un des plus fidèles ıbitués de ce boulevard. Dix-huit cent livres rente sont l'unique fortune de ce jeune inu- e, qui manque d'esprit pour cultiver la lit- ature, d'instruction pour s'appliquer au nmerce, d'énergie pour suivre la carrière itaire, et qui cependant vient d'être placé s une grande administration par le crédit ıe jeune dame qui reçoit chez elle de grands ıeurs et de petits commis. Deux heures nent de sonner, il vole à son bureau faire

acte de présence ; ensuite il ira faire un to
de promenade aux Tuileries : là, il se pose
sur deux ou trois chaises, qu'il s'empresse
d'abandonner, comme ici, à l'approche de
vieille femme qui vient en réclamer le pai
ment, à moins qu'il ne lui soutienne avec u
effronterie qui a un faux air de vérité, qu'i
déjà satisfait à sa demande. »

Nous venions enfin de nous asseoir. « R
marquez, me dit Charles, ces deux dame
dont la plus jeune cache, sous un énor
chapeau anglais, la plus jolie petite figure fra
çaise qu'il soit possible d'admirer, et qui
garotté d'un spencer de satin rose une tai
dont la souplesse et la légèreté le disputeraie
presque à l'ainée des Gosselin. Depuis de
mois ces dames, par un goût étranger que ri
n'excuse, ne se sont occupées qu'à varier le
toilette, et n'ont réussi qu'à enlaidir leu
charmes. Tante et sœur d'un militaire franç
qui est mort sur le champ de bataille à Jen
elles ont, dans le temps, donné de justes re
grets à sa perte ; mais, depuis, elles ont tro
souvent oublié qu'une Française ne doit pa
être cosmopolite, même dans sa parure. »

« Eh ! c'est M. Charles !... » dit en s'approchant de nous un grand homme sec et maigre, qui manqua de tomber par terre en voulant sauter au cou de mon ami ; « depuis quand à Paris ? — J'y suis revenu avec Sa Majesté, répondit Charles : depuis le jour où je lui ai prêté serment, je l'ai constamment suivie, et ne l'ai jamais abandonnée. — C'est absolument comme moi, répliqua notre interlocuteur. — Comme vous ! vous avez donc quitté la capitale ? — Non. — Et vous avez suivi le Roi ? — En pensée. — C'est différent. — Vous aurez peut-être entendu parler de moi ? — Du tout. — C'est étonnant ! Je me suis compromis de façon à faire trembler toute ma famille. — Est-ce que vous avez été proscrit ? — Non. — Arrêté ? — Du tout. — Dénoncé ? — Encore moins ; mais ce n'est pas ma faute : je me suis comporté pendant les trois mois de manière à prouver plus que jamais ma haine à l'usurpateur. — En vérité ?

« — J'ai monté ma garde, j'ai payé mes impositions ; j'ai même fait un petit don volontaire, pour ne pas paraître ridicule, et j'ai été sur le point d'accepter l'acte additionnel. Mais

tous les soirs, à la brune, je sortais de chez moi, et je venais publiquement, à la nuit, me promener sur le boulevard de Gand : je n'y parlais jamais qu'à des royalistes bien connus, à moins que des relations d'intérêts ou des affaires de service ne m'obligeassent à répondre à des personnes dont je ne connaissais pas au juste la façon de penser; je ne lisais que des journaux qui, ne pouvant parler du Roi, ne disaient rien en faveur de l'usurpateur; quelquefois même je n'en lisais pas du tout. Vous conviendrez, mon cher ami, qu'il est impossible de s'afficher davantage. — Je suis certain de vos sentimens; mais je ne vois guère les dangers que vous avez courus... — Voilà comme sont les jeunes gens : ils veulent que l'on s'expose sans motif, que l'on soit toujours sur la brèche. Eh, Messieurs! il faut tenir compte aux gens de leurs sentimens secrets, de leurs opinions intérieures!... » Et sur-le-champ il se relève avec orgueil, et nous quitte en jetant sur nous un regard dédaigneux, où se peignait tout l'orgueil d'un homme qui a eu le courage de se dévouer incognito à une cause qu'il servait en cachette.

Je ris beaucoup de cet original, dont les prétentions étaient aussi solidement établies que celles d'une foule de mendians de places, qui se croient maintenant propres à tout, attendu que jusqu'à présent ils n'ont été bons à rien.

Il venait de nous quitter. Charles avait aussi pris congé de moi, et je me préparais à revenir sur mes pas, lorsque j'aperçus à mes pieds un petit portefeuille de maroquin rouge, rempli de lettres dont la plupart étaient décachetées. Je fis part de ma découverte à quelques personnes qui étaient restées sur le boulevard; mais aucune ne réclama l'objet perdu, je fus obligé de l'emporter.

En rentrant chez moi, je n'eus rien de plus pressé que de procéder à l'inventaire du portefeuille que j'avais trouvé. Il contenait, outre un petit paquet de lettres enveloppées dans un projet de constitution, une contre-marque d'opéra ; la dernière moitié d'une prise-de-corps sur le dos de laquelle on avait écrit une déclaration d'amour; l'adresse d'un Juif; une boucle de cheveux blonds liés avec une soie verte; un mémoire de tailleur, non acquitté;

deux cartes du manége Sourdis, et les trois premiers vers d'une ode sur la convocation des Chambres.

Aucun de ces objets n'indiquait d'une manière précise le propriétaire du portefeuille : la contrainte était au nom d'un jeune auteur de vaudevilles, dont on avait oublié d'indiquer le domicile ; le projet de constitution était de la main d'une femme ; la déclaration ne portait que des lettres initiales ; les cartes du manége n'en portaient aucune, et l'on trouvait dans le commencement de l'ode trois fautes d'orthographe qui ne permettaient pas de l'attribuer à l'homme de lettres qui était en pourparlers avec la justice.

Ne voulant point m'approprier le portefeuille, et désirant savoir d'une manière positive quel en était le propriétaire, j'eus recours au paquet de lettres, que je n'avais pas encore osé ouvrir. On en avait enlevé toutes les adresses ; la plupart des signatures étaient illisibles, d'autres n'étaient pas entières ; quelques lettres même étaient anonymes. Dans cette conjoncture, qui redoublait mon incertitude, je crus que le parti le plus sûr et le plus sage

était d'avoir recours aux journaux, et d'insérer dans une feuille périodique quelques-unes de ces lettres, que la personne à laquelle elles sont adressées ne manquera pas de reconnaître et se hâtera de réclamer.

Voici celles qui m'ont paru susceptibles de cette publication.

Paris, le 8 avril 1815.

A M. LE COMTE DE...., A GAND.

Mon cher Comte, je reçois à l'instant votre lettre, qui me comble de joie. Vous êtes auprès d'un Roi que vous chérissez ; moi, je me trouve auprès d'un usurpateur que je déteste : vous servez l'un avec un désintéressement qui vous honore ; et moi je touche de l'autre des sommes énormes pour exécuter des ordres que je suis loin d'approuver, mais auxquels je me soumets avec une apparence de dévouement qui m'a fait un tort considérable dans le monde.

Ma nomination a dû faire une sensation désagréable là-bas ; elle aura surpris ceux qui savent bien que j'aime le Roi, et que je suis sincèrement attaché à mon pays. On m'aura accusé de fausseté ou d'ambition ; Dieu sait si j'en suis capable ! J'ai été au désespoir de me voir inscrit sur la liste des Pairs. Mais comme ici-bas on ne sait véritablement sur quoi compter, et que nous avons vu, depuis vingt ans, que la meilleure des causes n'était pas toujours celle qui avait le bonheur de triompher, je me suis résigné à recevoir du monstre tout ce qu'il lui plairait de me donner. Dans le fond, c'est autant de pris sur l'ennemi : gratifications, émolumens, honneurs, dignités, j'ai tout supporté avec une résignation qui a surpris beaucoup de gens qui ne sont pas encore au fait de ce genre de courage. J'en aurais supporté bien d'autres pour cacher mon jeu. Je ne vous fais pas, mon cher Comte, l'injure de croire que vous avez pu me soupçonner un instant capable de déserter franchement la cause du meilleur des princes, de celui qui, dans le court espace de son règne, a daigné m'honorer de tant de marques de sa touchante bienveillance.

En vous écrivant, j'ai moins le désir de vous instruire de ce qui a pu m'arriver d'heureux...... ou de désagréable, que celui de détruire la mauvaise impression qu'ont pu faire les bruits qui courent sur mon compte ; je ne sers le tyran que pour la forme, et dans la crainte qu'il n'ait recours à des gens qui vaillent moins que moi ; certes, il ne manquerait pas d'en trouver. Mais vous pouvez être assuré que dès que vous serez en mesure, je ne serai pas le dernier à l'abandonner. En attendant, je vous offre mes services, et vous prie de me justifier dans l'esprit de ceux qui m'accusent de légèreté. J'emploirai le peu de crédit que j'ai auprès de l'usurpateur à garantir leurs biens et leurs réputations des atteintes qu'on voudrait leur porter. Comptez sur moi ; il fait bon avoir des amis partout. Un homme franc et honnête comme moi peut servir le roi jusqu'à la cour du tyran, surtout lorsque, par sa conduite et ses discours, il trompe l'espion aussi habilement que je le fais. Adieu mon cher Comte ; tout à vous. Ne m'oubliez pas auprès de nos princes ; personne ne leur est plus dévoué que votre serviteur, etc.

E..., chevalier de St.-Louis.

Gand, 17 mai 1815.

A M. LE CHEVALIER...., A PARIS.

Je suis arrivé hier au soir incognito dans cette ville, où je ne me montrerai qu'avec une extrême circonspection. Toute ma famille me croit au fond de mon château; ne la désabusez pas. Je viens de donner ordre à mon valet-de-chambre de continuer d'envoyer les journaux à ma terre de la Beauce. J'ai un intérêt direct à ce que personne ne soupçonne mon voyage. J'ai poussé à cet égard la discrétion si loin que j'ai caché mes projets à mon cousin le baron, dans lequel j'ai une confiance absolue, mais qui, sous prétexte de vanter mon attachement à la bonne cause, ne manquerait pas d'éveiller la haine de mes ennemis et de faire séquestrer mes biens; ce que je désire éviter. Il ne faut pas faire la guerre à ses dépens; cependant sitôt que vous verrez que l'ennemi commun sera délaissé, sitôt que

son règne menacera de tirer à sa fin, faites adroitement circuler mon nom dans les salons, parlez peu à peu de mon départ; dites même, si vous le croyez nécessaire, que depuis long-temps nous sommes en correspondance. Exagérez les dangers que j'aurai courus; inventez des persécutions que je ne démentirai pas; préparez en ma faveur l'opinion de nos connaissances, afin que je puisse, à mon retour, profiter de ces bruits-là pour solliciter, demander, obtenir quelques nouvelles faveurs. Ma femme ne sera heureuse que lorsque j'aurai un commandement, et je suis trop bon mari pour ne pas chercher à lui procurer ce plaisir-là. Adieu; discrétion et prudence. Vous ne recevrez plus de mes nouvelles. ***

Paris, le 2 mai, dix heures du matin.

Je viens de passer à ton hôtel pour t'embrasser : je pars cette nuit pour Angers, où je vais rejoindre nos braves royalistes, qui se disposent à sceller encore de leur sang le serment

qu'ils ont fait de défendre jusqu'à la mort le Roi de nos pères. Si l'on te demande de mes nouvelles, dis hardiment où je suis. Je n'aime point à faire parade de mon dévouement; mais on ne doit jamais taire une opinion qui nous honore. Si l'on tourmente mon Eugénie, conduis-là chez ses parens; si l'on s'empare de mes biens, prends-là sous ta protection; si je meurs....., deviens le père de mon fils.

J. de N.

Paris, ce 13 mai.

Ce coquin de Lazarre a obtenu une contrainte par corps, qu'il menace de faire exécuter. Je me sauve à Gand. Mes amis diront que je me suis fait royaliste par jugement du tribunal de commerce; que m'importe? Je n'ai laissé dans mon secrétaire que des billets de spectacles, et deux petites pièces qu'un de mes amis a commencées; tu me feras le plaisir de les finir si tu en as le temps. Je les ferais jouer à mon retour. Ne souffre pas

que ma femme s'ennuie; procure-lui tous les plaisirs qui seront en ton pouvoir; je t'en aurai une reconnaissance éternelle. Egaie-là, et surtout aie grand soin de la rassurer sur les bruits alarmans que mes ennemis pourraient faire courir sur moi; dis-lui que, pour l'amour d'elle, je tâcherai de ne pas m'exposer. Tout à toi. T. O.

Mars....

Champagne, au reçu de ma lettre, vous irez prendre, au grenier, mon Napoléon en plâtre, vous le blanchirez de votre mieux, et vous le poserez sur le piédestal qui est au milieu de la cour de l'hôtel : prenez garde de le laisser tomber comme l'an dernier, car je suis sûr que cette fois, il n'en reviendrait pas. Dès qu'il sera en place, vous irez chez mon tailleur pour lui faire retourner mon habit brodé; vous lui direz de le garnir de mes anciens boutons à l'aigle, que je lui avais bien recommandé de garder; vous le prierez d'en faire autant de mes boutons à fleur de lis.

Vous prendrez, dans le bonheur-du-jour de Madame, mes anciennes cartes de visites; vous les porterez chez mes anciennes connaissances. Vous ôterez du salon les nouveaux portraits que j'avais achetés il y a trois mois; mais vous aurez soin de les serrer avec précaution, de façon à ce qu'ils puissent être remis en place, si cela est nécessaire. J'arriverai presqu'aussitôt que ma lettre, à moins qu'un nouvel évènement ne m'arrête en route, ou ne me fasse rebrousser chemin; ne parlez à personne de mon opinion. Je suis encore indécis sur celle que je prendrai.

Nota. Cette lettre était signée d'abord le marq...; mais on avait rayé ce titre, pour mettre le comte de .....

17 avril 1815.

Mon fils,

Une personne, digne de foi, m'assure que vous avez quitté la ville de.... avec l'intention de venir offrir vos services à l'homme qu'une puissance malfaisante a jeté sur nos côtes. J'ai refusé de le croire.

Votre père est mort au service de l'empereur Napoléon; vous-même avez servi avec distinction un souverain qui était alors reconnu de la Nation et de l'Europe; mais son abdication vous a rendu à vous-même; vous avez prêté à S. M. Louis XVIII, un serment solennel dont aucun évènement ne peut vous relever. On ne transige point avec l'honneur, et j'aimerais mieux être réduite à pleurer votre mort que d'avoir à rougir de votre vie.

Ta mère,

Ad.... Be....

N°. XIV. — 15 *Février* 1816.

DIALOGUE DES MORTS,

A L'OCCASION D'UN ROMAN MODERNE.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Je venais d'achever de lire le dernier ouvrage de madame de Genlis, et mes yeux s'étaient fermés malgré moi. Transporté en songe au milieu des Champs-Elyséens, séjour des ombres illustres, j'aperçus, assis sous un berceau de roses et de lauriers, deux personnages célèbres, qu'à leur langage je reconnus facilement. L'un était ce prince français qui, sujet rebelle et monarque généreux, fit oublier, par la sagesse de son règne, les erreurs de sa jeunesse, et mérita, par ses hautes vertus, le surnom glorieux de Père-du-Peuple. La bonté de son ame

peignait dans ses traits, un sourire indulgent ıbellissait sa physionomie, et ses lèvres semaient encore murmurer ces belles paroles : « Ce n'est pas au Roi de France à venger les injures du duc d'Orléans. Si La Trimouille a bien servi son maître contre moi, il me servira de même contre ceux qui seraient tentés de troubler l'État. » A ses côtés était plaée cette jeune princesse, l'objet de son amour : l'épouse de son choix, qui, deux fois Reine France, apporta deux fois en dot à ses maris duché de Bretagne qui, trois siècles après, vint le boulevard de la monarchie française, le réfuge des défenseurs du trône et de ıutel.

Anne tenait à la main le roman que je venais quitter ; il paraissait n'avoir que médiocreent captivé son attention. Pour m'en assurer, me glissai près du berceau, et là je crus entndre le dialogue suivant :

LOUIS XII.

Eh bien ! Madame, vous venez de lire un ces ouvrages destinés à retracer les passions

et les faiblesses des princes, un de ces romans qui semblent, par leur titre, appartenir à l'histoire, et devoir en être regardés comme le supplément.

ANNE DE BRETAGNE.

Prince, je l'avouerai, j'ai ouvert ce livre avec curiosité; je l'ai parcouru sans intérêt; je l'ai refermé avec dépit. Sa lecture vient de détruire une illusion qui m'était bien chère jusqu'à présent. Je m'étais flattée d'avoir été la seule personne qui vous eût inspiré un amour véritable. Vous-même aviez eu l'art de me le persuader, et j'avais trop de plaisir à vous écouter pour refuser de vous croire. Eh ! comment aurais-je pu vous soupçonner d'inconstance ? Entourée de prétendans à ma main, vos rivaux même ont gardé le silence sur votre passion pour la belle Athénaïs....

LOUIS XII.

Athénaïs n'a jamais existé que dans l'imagination de l'auteur : les écrivains du dix-neuvième siècle abusent étrangement de cette facilité que leur donne l'éloignement des temps

pour travestir à leur manière et rabaisser à leur niveau les personnages dont l'histoire a consacré le caractère et les actions.

ANNE DE BRETAGNE.

Votre amour-propre doit être flatté de ces révélations indiscrètes. L'auteur de *Jeanne de France* n'a trahi que le secret de vos amours heureux; et à cet égard, il a poussé le zèle jusqu'à nous rendre confidens du tendre sentiment que votre altesse avait inspiré à Mme. de Beaujeu.

LOUIS XII.

L'anecdote est fausse, et les sentimens qu'on suppose à Mme. de Beaujeu n'ont rien de véritable. La calomnie, qui fait sentinelle auprès des grands, n'osa jamais approcher de cette princesse, qui jouissait, même à la cour du soupçonneux Louis XI, d'une réputation de sagesse et de vertu que respectait l'incrédule monarque. En rapportant cette conversation singulière, dans laquelle une froideur presque insultante me met à l'abri des dangers d'une séduction charmante, l'auteur m'a fait présent

d'un scrupule, dont alors je n'avais pas encore éprouvé la puissance. Jeune, livré à moi-même, embrassant avec ardeur tout ce qui m'offrait l'image du plaisir, j'étais assez léger dans le choix de mes liaisons. La comtesse de Beaujeu était à cette époque l'une des plus belles personnes de la cour; son esprit délicat, son caractère aimable, son rang, sa fortune, son crédit attiraient chez elle les hommes les plus illustres et les seigneurs les plus galans: comment aurais-je conservé ma raison auprès d'une femme avec laquelle il eût été si doux de la perdre!

ANNE DE BRETAGNE.

L'argument serait sans réplique, si l'auteur n'avait eu la sage précaution de nous expliquer d'avance la cause de cette inexplicable froideur; il l'attribue à Jeanne de France, à laquelle, dit-il, vous ne vouliez plus donner aucun sujet de plainte.

LOUIS XII.

Mme. de Genlis n'est pas heureuse en inventions historiques. Marié malgré moi à une

femme dont la difformité était telle qu'on ne pouvait se défendre d'un sentiment pénible en la voyant, j'eus toujours pour la duchesse d'Orléans les égards que réclamait la fille de Louis XI. Mais, n'osant rompre ma chaîne sous les yeux de celui qui l'avait formée, je la rendis légère en accordant à celle que l'on nommait mon épouse une liberté dont j'usais moi-même avec une grande latitude. L'amour ne s'était point montré avant le mariage, l'amitié ne se présenta point après; étrangers l'un à l'autre, nous habitions le même palais sans nous voir, et nous nous rencontrions dans le monde sans le désirer : heureux encore lorsqu'aucun nuage ne venait troubler cette paisible indifférence!

ANNE DE BRETAGNE.

Cependant, si l'on doit en croire votre historienne, il s'en est peu fallu que votre altesse ne sacrifiât à la tranquillité de son épouse le sentiment que je lui avais inspiré. La vertueuse patience de Jeanne avait triomphé du pouvoir de mes faibles attraits : encore quelques jours, et l'amante était détrônée par l'épouse.

LOUIS XII.

Ce fait n'est pas plus historique que le récit de nos fiançailles.

ANNE DE BRETAGNE.

Je conviens que j'avais pris ce récit pour une faute de typographie, car je ne me souviens pas d'avoir jamais été fiancée à d'autres qu'à Maximilien, roi des Romains.

LOUIS XII.

Par cette erreur, jugez de toutes les autres. Dans ce roman, le plus faible de tous ceux où l'auteur a entrepris de défigurer l'histoire, chaque évènement est une fable, chaque récit un outrage à la vérité. Il n'est pas jusqu'au dénouement de l'ouvrage qui ne soit un fruit de l'imagination de l'auteur : fière de ses droits, appuyant ses prétentions sur l'illustration de sa naissance, Jeanne s'opposa constamment au divorce que je sollicitais, et ne renonça au titre de Reine de France que lorsqu'il ne lui fut plus permis de le porter. Certes, je suis loin d'at-

enter à la mémoire de cette femme vertueuse qui, née près du trône, comblée des dons de sa naissance et de la fortune, fut condamnée par la nature à n'inspirer aucun des sentimens qu'elle éprouvait. Mais, en rendant justice à ses qualités, je déclare que le roman de Mme. de Genlis n'est point propre à faire connaître Jeanne de France. Je lui pardonnerais peut-être ses nombreuses infidélités historiques, s'il en était résulté un avantage pour le lecteur, et si l'on retrouvait dans ce roman l'intérêt qui brille à un si haut degré dans *Mademoiselle de Clermont*, le style aimable et piquant qui distingue *Madame de la Vallière*, la raison éclairée, les principes...

ANNE DE BRETAGNE.

Ah ! prince, un peu d'indulgence, et ne traitez pas avec une rigueur excessive l'auteur qui a tant de respect pour votre nom. Si les aventures de madame la comtesse fournissent à quelqu'auteur le sujet d'un roman historique, souhaitons-lui plutôt d'être à l'abri de la médisance de ses contemporains et des calomnies de la postérité....

A ces mots, les ombres s'évanouirent; je me réveillai, et j'écrivis, appuyé sur le dos d'un volume de l'Histoire de France, ce dialogue qui, aux regards de l'auteur du roman de Jeanne de France, passera pour un mauvais rêve.



N°. XV. — 20 *Février* 1815.

LES PAROLES ET LES ACTIONS.

Il parle probité, vertu....
C'est un coquin.
(PICARD, *Entrée dans le monde.*)

Ce sont des choses assez difficiles à accorder ıtre elles, que les discours et la conduite de ːrtains personnages : on dirait, à la façon ɔnt ils s'expriment et la manière dont ils agisːnt, que chez eux les paroles et les actions ont ːsolu de se donner un démenti perpétuel.

J'aime assez, je l'avoue, à juger une femme la première vue, et un homme au premier ıot : cette impression favorable ou nuisible ne ː détruit qu'avec effort. L'amour-propre qui ː glisse partout et qui ne perd jamais ses roits, revient avec peine du premier jugeıent qu'il a porté.

Il y a dans toute la personne d'une femme, dans ses traits, dans son maintien, dans ses regards, un je ne sais quoi qui vous révèle à son insu ses désirs ; chacun de ses mouvemens, interrogé avec adresse, trahit en quelque sorte sa pensée, et conduit naturellement à la connaissance de son caractère.

L'opinion d'un homme, la profession qu'il exerce et les sentimens qui l'animent, se devinent, pour ainsi dire, à la nature des discours qu'il débite, et à l'intérêt avec lequel il écoute ceux qu'on lui adresse. Un avare entendra-t-il décrier l'avarice sans prendre avec chaleur la défense de l'économie ? Un poëte laissera-t-il impunément louer ou Racine, ou Voltaire, ou Delille, sans annoncer modestement que son génie marche à la suite de celui de ces grands hommes, et qu'il se flatte de l'espoir de les atteindre avant peu ? Un fat doit se reconnaître à son babil, un artiste à son enthousiasme, un savant à ses prétentions, un sot à son ignorance, un financier à quelque chose de moins.

Malheureusement, il règne dans la société une confusion de langage qui trompe et déroute

calculs de l'observateur; depuis que tout le ınde se croit appelé à gouverner à son tour pays qui l'a vu naitre, chacun a dirigé ses ıdes et ses connaissances vers la politique, armes et la législation : Justinien, César, ıchiavel, Montesquieu sont devenus les pré-)teurs d'une grande partie de la nation lé-:e, et l'on a transformé nos salons en autant petits tribunaux devant lesquels on traduit ;ulièrement chaque soir tous les souverains l'Europe, qui n'osent pas s'y trouver; où n plaide à son gré les intérêts du peuple, qui s'en doute guère; et où l'on juge en dernier sort la conduite des généraux, des ministres, ; administrateurs, sur lesquels on verse le ıme ou l'éloge, en prenant, avec justice, ur base de ses arrêts, les faveurs qu'on a tenues, les refus qu'on a essuyés et les espé-ıces dont on se berce.

La Charte a long-temps servi de texte aux tretiens de l'après-diné; nos petites-maî-ısses elles-mêmes n'ont pu se refuser au plai- de parler constitution; j'en connais une qui apprise par cœur, tant bien que mal, et qui : manque jamais d'en jeter deux ou trois ar-

ticles dans sa conversation, où ils deviennent le prétexte des discussions les plus comiques. Celui-ci déclare qu'il est à cheval sur sa Charte; mais, au train dont il la mène, il y a tout à craindre qu'il ne crève sa monture; celui-là, don Quichotte de la Constitution, ne veut point souffrir qu'on y porte atteinte; et il ne s'aperçoit pas qu'il s'est fait une Charte particulière qui ne convient pas même à ses connaissances.

J'entends un magistrat distingué s'élever avec force contre les dangers du luxe et les inconvéniens de la mode; il déclame contre les vices du siècle, contre l'insuffisance des lois répressives.... Je pense avec raison que ce personnage sévère vit sans luxe, que sa femme sacrifie à la simplicité, qu'il a toujours blâmé les lois qu'il décrie..... Eh bien! je me suis trompé sur tous les points. L'homme en question vit très-splendidement, sa femme est à la mode, lui-même aussi, et, depuis je ne sais combien de temps, il aide à fabriquer la législation qu'il dénonce.

Combien de gens dont la conduite privée se trouve en opposition continuelle avec leurs

principes publics ! combien crient sans cesse après l'autorité dont ils supportent impatiemment le frein, qui, placés eux-mêmes à la tête des affaires, deviendraient plus intraitables que ceux dont ils accusent aujourd'hui la sévérité ? N'avons-nous pas vu de ces hommes inquiets, turbulens, pour qui le gouvernement qu'ils viennent d'obtenir avait cessé d'être celui qu'ils préféraient par la seule raison qu'ils ne pouvaient plus le désirer ?

De quel poids sont les discours d'un homme qui les contredit à chaque instant par ses actions ? Pour bien prêcher, il faut prêcher d'exemple. Que m'importe que vous vous écriez sans cesse : J'aime le Roi, j'aime la France, j'aime la paix, si je vous vois sans cesse marcher sous les bannières de ces royalistes singuliers qui n'aiment ni le Roi, ni la France, ni la paix. L'hypocrisie est, dit-on, un hommage forcé que le vice rend à la vertu. Je tiens le vice quitte de tout hommage ; qu'il se montre à découvert, qu'il se présente avec assurance, il cessera d'être dangereux ; le vice n'est fort que dans le silence ; il n'est redoutable que

dans l'ombre; mais alors il est difficile à saisir, à reconnaître, à démasquer.

Vous chercheriez en vain le caractère de M. N.... Dans ses écrits, il y a de la vertu à chaque page, de la sensibilité à chaque ligne, et de la morale partout. Son style est trempé de larmes; il s'attendrit sur les malheurs de Cléon, de Damis, de Dorante, de Cidalise; il pleurerait au besoin, comme Chapelle, la mort de ce pauvre Pindare, et cependant M. N..... est dur, cruel même; il a contemplé sans en être ému tous les malheurs de sa famille; il a vu mourir sa femme avec sang froid, son fils avec indifférence, quoiqu'un tombeau magnifique qu'il a marchandé pendant trois mois atteste à l'univers sa douleur et ses regrets. Il est exigeant avec ses amis, ingrat avec ses bienfaiteurs, colère avec ses gens, et justifie pleinement ces deux vers de la comédie des *Deux Gendres*:

« Il pleure sur les maux des Nègres de l'Afrique
« Et ne peut pas chez lui garder un domestique.

A ses romances, à ses romans, à ses livres de toute espèce, de toutes grandeurs, hérissés

des principes les plus sévères, empreints de la morale la plus pure, qui ne croirait madame D.... le modèle des épouses et l'exemple des bonnes mères? Interrogez les trois maris qu'elle a perdus et qui vivent encore. Interrogez les deux enfans qu'elle a légués à sa famille depuis l'âge de quatre ans, et qu'elle n'a jamais revus depuis cette époque : ils vous diront qu'elle a mis toute sa félicité dans ses romances, toute sa tendresse dans ses romans; j'avoue qu'on en trouve beaucoup. Je n'aime que la vérité, s'écrie effrontément un journaliste qui vient de porter aux nues le talent d'une actrice médiocre, ou un avocat qui s'est chargé de plaider une mauvaise cause, dont le prix a été payé d'avance.

Je me défie avec raison de la femme qui prône sa vertu, du militaire qui exalte sa bravoure, de l'auteur qui cite sa modestie; je n'aime point à entendre un banquier parler d'honneur, un financier d'esprit, un avocat de désintéressement. J'ai toujours peur que la plupart de ces gens-là ne pensent pas à ce qu'ils disent, et que ces personnages ne res-

semblent à ce monarque timide, qui, fuyant avec prudence les murs de Paris, écrivait par distraction aux Parisiens : *Mes amis, je reste avec vous.*



N°. XVI. — 10 *Décembre* 1814.

LES DEUX FRÈRES.

Un frère est un ami donné par la nature.
(LÉGOUVÉ. *Mort d'Abel.*)

MM. Nerville étaient de riches habitans de Châtellerault; ils devaient leur opulence au commerce de leur père qui, en mourant, leur avait laissé une fortune immense. L'aîné, tourmenté d'un petit grain d'ambition, avait, dès 1787, alongé son nom d'une syllabe, et l'avait fait suivre, l'année d'après, du nom d'un petit village dont il était devenu le seignenr : on l'appelait, à un quart de lieue à la ronde, M. de Nerville de Saint-Maurice. Député du tiers aux Etats généraux, il y protesta de toute sa force contre tout ce qui avait le moindre caractère de résistance à l'autorité, et d'innovation;

tandis que son frère, qui avait obtenu le même honneur, accueillait avec transport toutes les propositions de changement, de renversement, de bouleversement qui circulaient dans l'assemblée, et concourait, sans le savoir, peut-être, à la chute d'un trône qu'entouraient des siècles d'amour, de gloire et de grandeur! Enthousiaste des talens et des principes du courageux Cazalès, M. de Saint-Maurice cherchait à marcher sur ses traces; et Nerville, séduit par l'éloquente audace du comte de Mirabeau, augmentait avec orgueil le nombre de ses prosélytes.

Effrayés de la marche rapide des événemens, menacés par les fureurs populaires, les princes quittèrent le royaume; et la noblesse française, dont l'honneur est la première loi, courut d'elle-même se ranger sous leurs drapeaux. M. de Saint-Maurice fut l'un des premiers à suivre un si bel exemple; tandis qu'il faisait à son Roi le sacrifice de ses biens et de ses jours, son frère secondait les efforts de Verguiaud, Gaudet, Brissot, Gensonné, etc., qui demandaient une loi de rigueur contre les émigrés. Je dois cependant rendre justice à

ces deux frères; tout en suivant des sentiers si opposés, ils n'oubliaient point les devoirs que leur imposait le lien qui les unissait : Nerville, après avoir adroitement soustrait au Gouvernement une faible partie des biens de son frère, lui en fit passer la valeur avec une scrupuleuse exactitude ; et lorsqu'à Coblentz on lançait quelques mots piquans sur la conduite du membre de l'assemblée législative, M. de Saint-Maurice prenait sa défense avec une chaleur qui prouvait à quel point les droits de la nature étaient sacrés pour lui.

La campagne de 1792 s'ouvrit. Nerville, qui n'avait point été réélu à la convention, prit le parti des armes, et servit sous le général Kellermann, dont le nom se rattache au premier succès que les Français ont obtenu dans les guerres de la révolution. La bataille de Valmy, donnée le 20 septembre 1792, est un de nos premiers titres de gloire ; le roi de Prusse y commandait en personne. Nerville fit des prodiges de valeur, et mérita les éloges du général ; bientôt après il passa dans l'armée de Dumourier, et fut témoin de la fameuse retraite du duc de Brunswick. Entraînés par

cette valeur bouillante qui a toujours é l'apanage des Français, plusieurs émigrés trouvèrent enveloppés par une compagnie hussards commandée par Nerville... Quelque uns se font jour à travers l'armée; les autre et c'est heureusement le plus petit nombre ne peuvent parvenir à s'échapper. On les con duit au capitaine, qui dans l'un d'eux recon naît son frère... Entouré de soldats, il n'o se livrer aux mouvemens de son cœur... Il im pose silence à ses regards; il compose so visage, donne à sa voix un ton d'assuranc qu'elle est bien loin d'avoir, et fait subir M. de Saint-Maurice un interrogatoire don chaque mot est un coup de poignard pour lui Mais, dès que l'obscurité de la nuit l'a délivr de la crainte d'être reconnu, il court à la pri son de son frère, brise ses chaînes, le revê d'un uniforme français, le conduit lui-mêm jusqu'aux avant-postes ennemis, et le sauve a péril de ses jours... C'est en vain que son frèr lui représente les dangers qu'il court s'il es rencontré, il ne veut le quitter qu'avec la cer titude qu'il est sauvé... M. de Saint-Mauric le presse d'abandonner un pays en proie au

horreurs de l'anarchie, aux malheurs des guerres civiles; mais, trop attaché aux lieux qui l'ont vu naître, Nerville ne peut quitter la France : l'espoir d'y faire un peu de bien, d'adoucir quelques chagrins, d'essuyer quelques larmes, et d'arracher aux hommes qui la gouvernent quelques-unes des victimes qu'ils envoient chaque jour à l'échafaud, suffit à son ambition... Les deux frères s'arrêtent, s'embrassent et se séparent avec le regret de ne pouvoir assigner une époque à leur prochaine réunion.

Six ans s'étaient écoulés. Nerville, parvenu au grade de colonel, n'avait reçu aucune nouvelle de son frère; seulement il savait que son courage et son attachement à la famille royale l'avaient fait distinguer par les princes, et lui avaient procuré l'honneur d'un commandement. Les troubles de la Vendée n'étaient pas encore appaisés; le Haut-Poitou signalait encore sa fidélité aux Bourbons, et combattait pour le petit-fils de Saint Louis..... Le Gouvernement français envoya des troupes pour soumettre ceux qu'à cette époque, il appelait des rebelles. Le régiment de Nerville fut du

nombre de ceux désignés pour cette expédition; il partit pour Mortagne. Après quelques jours d'observation, les deux armées qui brûlaient d'en venir aux mains, se livrèrent combat. Tout ce que peut inspirer la ruse et l'audace, tout ce que peut tenter la prudence et le courage, tout ce que peut entreprendre le sang froid et la valeur fut mis en usage des deux côtés. Le colonel Nerville, blessé, fut fait prisonnier, et présenté au général vendéen qui, en l'apercevant, jeta un cri, et courut se précipiter dans ses bras.... Revenu de son étonnement, Nerville voulait interroger M. de Saint-Maurice, qui lui imposa silence; fit panser ses blessures, et certain du peu de danger qu'elles offraient, se livra sans réserve à la joie de revoir un frère dont il avait été si long-temps séparé. . . . .

La pacification de 1800 rendit enfin la tranquillité à ces malheureuses contrées. Nerville fut rappelé par le ministre, et M. de Saint-Maurice, fidèle à la cause de son souverain, demanda et obtint des passe-ports pour retourner en Angleterre.

Nerville, pendant son séjour à Mortagne

n'avait point questionné son frère sur l'état de ses affaires; il pensait, avec quelqu'apparence de raison, que les chances de la guerre avaient pu lui créer une nouvelle fortune, et que l'espèce de simplicité avec laquelle il se montrait à ses yeux, était moins le résultat de la modicité de ses revenus que l'effet de son choix.

Sa surprise fut extrême, lorsqu'au bout de quelques temps il apprit d'un de ses amis qui revenait de Londres l'exiguité de sa fortune; il connaissait trop le noble caractère et l'opinion invariable de M. de Saint-Maurice pour lui proposer de vivre en France; lui-même était peu riche alors; mais, ayant reçu de Buonaparte une dotation de 4,000 fr. en pays étranger, il s'empressa de la partager avec son frère, qui versa des larmes d'attendrissement en recevant l'épargne de l'amitié.

Quoique l'Angleterre et la France fussent continuellement en guerre, nos deux frères s'écrivaient très-souvent. Leur correspondance avait cela de remarquable, qu'ils se faisaient une confidence réciproque de leurs projets, dont le but était loin d'être le même, et que

cette confidence n'altérait point leur amitié, M. de Saint-Maurice ne pouvait s'empêcher de montrer à son frère le désir et l'espoir qu'il avait de voir l'héritier de Henri IV rentrer dans la succession de ses pères, et le colonel ne cessait d'instruire son frère des progrès de nos armes, de la rapidité de nos succès, de l'immensité de nos conquêtes qui, en portant au plus haut période la gloire des armées françaises, semblait détruire l'espérance de M. de Saint-Maurice.

La campagne de Moscou arriva; ses débuts remplirent l'Europe d'admiration et d'épouvante; mais quelques nuits suffirent pour briser une puissance contre laquelle toutes les autres puissances étaient venues jusqu'alors se briser. Nerville, privé d'un bras, fait prisonnier dans les affreux marais de la Bérésina, apprit à la fois, au fond de la Russie, l'abdication de l'empereur, le retour du Roi, les honneurs conservés à l'armée française, et la perte de sa dotation.... Il ne fut sensible qu'au bonheur de sa patrie, qui, après vingt ans de guerre, voyait enfin luire l'aurore de la paix, et à la

le son frère qui allait recevoir la récom-
de son dévouement.

nsi, tandis que des milliers de familles
it divisées par l'esprit de parti, ces deux
, quoique d'une opinion différente, n'en
ent pas moins toujours unis; quelle que fût
nière de voir de chacun sur les grands
mens dont il avait été témoin, il respec-
opinion de son frère, ou, s'il cherchait à
nener à la sienne, il employait, pour le
incre, les armes de la raison qui font
le prosélytes que les puissances de la per-
on.



N°. XVII. — 2 Mai 1816.

LA JOURNÉE D'UN MUSARD.

Comme le temps passe !
(PICARD.)
Intus et in cute novi.
(PERS. Sat. III, v. 30.)

Je le connais à fond.

C'est une manie assez générale que celle de se plaindre continuellement de la situation dans laquelle le sort nous place. Mme. Deshoulières l'a dit :

« Nul n'est content de sa fortune,
« Ni mécontent de son esprit. »

Ces deux vers ont mérité de devenir proverbe par la vérité qu'ils renferment ; ils sont aujourd'hui d'une application universelle. La société fourmille de gens dont les plaintes sont

l'unique conversation. Ils accusent de ce qu'ils appellent leur malheur les évènemens, les hommes, les circonstances; quelquefois ils s'accusent eux-mêmes, non d'avoir manqué de talens ou d'esprit, l'amour-propre ne consent point à faire de pareils aveux, mais de les avoir constamment dirigés vers un but qui a trompé tous leurs désirs. L'avenir, qui se joue de notre pénétration, a dérangé bien des calculs et trahi bien des espérances! En changeant le nom d'un seul des grands personnages qui ouent un grand rôle sur la scène du monde, l a mis fin à une foule d'intrigues fraîchement ébauchées, de caractères nouvellement conçus, dont les auteurs s'étaient permis un grand succès!... Le chagrin qu'ils ont ressenti de ce désappointement s'est exprimé de plus d'une manière, et le regret de n'avoir pas deviné un dénoûment qui eût donné une tout autre direction à leur conduite, s'est quelquefois manifesté avec une vivacité qui ne permet pas de douter de sa franchise.

Heureux sont les gens qui ne briguent aucun emploi dans les grandes comédies politiques! Tranquillement assis au parterre, ils ne

prennent de part à l'action que ce qu'il en faut pour juger bien ou mal les acteurs qui traversent la scène, soumis, là comme ailleurs, à la critique de ceux qui regardent. Spectateurs impassibles, ils se gardent bien de prôner d'avance une intrigue dont ils ne sauraient prévoir le succès, et attendent patiemment la chute du rideau pour se former une opinion, presque toujours favorable à la pièce qu'on vient de jouer, plus encore aux acteurs qui l'ont fait réussir. D'autres personnages plus indifférens, ne donnent aux affaires publiques aucune espèce d'attention; rien ne saurait altérer la tranquillité dont ils jouissent, ni interrompre la manière de vivre qu'ils ont adoptée.

Tel est M. Bonnardin, dont le nom n'est point un mystère, et la personne une supposition : étranger aux grands évènemens qui se passent autour de lui, inaccessible à l'ambition qui tourmente l'esprit de ses voisins, également éloigné de l'activité qui conduit à tout, et de la paresse qui ne mène à rien; trop pauvre pour avoir des fantaisies, assez riche pour n'avoir pas de besoins; insouciant par réflexion, bon par caractère, gai dans l'occasion, spiri-

uel même au besoin, il laisse doucement ouler sa vie au hasard, heureux d'en remplir espace par une foule de petites occupations u'il s'est imposées lui-même, et dont la tâche ui est devenue douce et facile, par l'habitude u'il a prise de ne pas chercher à s'y soustraire.

M. Bonnardin, qui se plaint d'avoir été trop iche autrefois, a conservé de sa fortune une ente de dix-neuf cents francs sur le trésor pulic, et un petit jardin dans un des faubourgs e Paris. Il parle souvent de ses receveurs et e sa campagne, ce qui ne laisse pas de lui onner quelque importance dans son quartier. a maison se compose d'un seul domestigue, ui, depuis dix ans, attend le testament de on maître, et qui le sert avec cette fidélité ue donne l'espoir d'une grande récompense. I. Bonnardin voit peu de monde, et n'en eçoit presque jamais : puisqu'il supporte, dit-l gaîment, les inconvéniens de la vie de garon, il ne veut pas renoncer à ses bénéfices.

Il occupe une des premières et des plus aniennes maisons de la rue Bétizy, à gauche en ntrant par la rue de la Monnaie; c'est celle ù est mort l'*amiral Coligny*. M. Bonnardin

ne se doute guère qu'un grand homme a jadis été assassiné dans la chambre où il couche, et que son corps fut outrageusement jeté par cette même fenêtre qu'il ouvre chaque matin pour consulter le temps, afin de savoir quel est l'habit dont il se fera honneur pendant la journée. Assez souvent il porte un frac de drap marron, une culotte de soie noire, des bas de coton blanc, une cravatte brodée, et un chapeau à trois cornes sur lequel est légèrement fixée une petite cocarde de la couleur à la mode. En été, il a presque toujours à la main un bouquet de roses ou de violettes. Il est aisé à reconnaître à sa marche lente et mesurée, à la facilité avec laquelle il s'arrête devant le moindre objet qui frappe ses regards, et surtout à la promptitude avec laquelle il l'abandonne pour s'occuper d'un autre. Comme la seule chose qui lui importe est de varier ses moyens de passer le temps, il n'y a point d'endroits de Paris qu'il n'ait parcourus plusieurs fois, et qu'il ne connaisse parfaitement. Les boulevards sont sa promenade favorite. Il y trouve sans cesse de nouveaux motifs d'éveiller et de satisfaire sa curiosité. Là, tantôt il se glisse à travers la

foule oisive qui vient assister périodiquement aux parades de *Bobèche* et de *Galimafrée*. Appuyé sur sa canne, il écoute avec complaisance les grossières plaisanteries, les joyeuses équivoques qui font pâmer de rire des spectateurs moins délicats que ceux d'Athènes, et il ne quitte son poste que lorsque l'invitation d'entrer a donné le signal du départ, ou que les sons déchirans d'une trompette marine avertissent les habitués qu'un nouvel acteur s'offre modestement à leur admiration, et s'apprête à captiver leurs honorables suffrages. Tantôt il augmente le nombre des curieux qui, rangés autour d'un charlatan de place, attendent avec impatience le nouveau tour qu'il leur promet depuis long-temps, et qu'il remet sans cesse à exécuter, attendu que son désintéressement ne lui permet pas de le montrer au public pour la modique somme qu'il en a recueillie. Plus tard, vous l'apercevrez dans une des salles de billard du *Café Turc*, assis sur une banquette, se délassant de ses fatigues de l'après-midi, en jugeant des coups, en s'extasiant sur le talent des joueurs, en racontant l'emploi de sa journée qui cependant n'est pas encore terminée :

car, avant de rentrer chez lui, il s'est bien promis d'assister à la sortie de l'Ambigu-Comique, et de s'informer du succès qu'aura obtenu le mélodrame nouveau qu'on vient d'y représenter.

Il me prit ces jours derniers l'envie de suivre M. Bonnardin, afin de pouvoir connaître le nombre des courses d'un désœuvré, et de savoir ce que fait un homme qui n'a rien à faire. Je le trouvai sur le *Pont-Neuf*, qui depuis long-temps aurait dû quitter ce nom, et auquel on aurait dû donner celui de *Henri III* qui en posa la première pierre, ou celui de *Henri IV* qui le fit achever. Penché sur le parapet, M. Bonnardin était occupé à voir couler l'eau, et à compter le nombre de personnes qui entraient aux bains Vigier. Ce calcul absorbait toute son attention; l'horloge qui sonna neuf heures l'arracha à ses profondes méditations; il prit le chemin du quai des Lunettes, et s'arrêta dans un café où étaient rassemblés vingt siècles en vingt-cinq personnes : « Le voilà!... » fut le mot qui leur échappa en apercevant M. Bonnardin, qui s'assit au milieu d'elles et leur raconta ses aventures de la

reille ; elles se bornaient à une dispute dont il avait été témoin au marché des Innocens, et qui s'était promptement apaisée par la mort subite d'un des deux champions ; à la perte d'un chardonneret qui s'était échappé d'une volière de la rue des Bons-Enfans, près le Palais-Royal, et qu'il avait suivi jusqu'aux boulevards de la Madeleine où il l'avait enfin perdu de vue ; à la chute d'une pièce tombée la veille, qu'on devait rejouer le lendemain ; et au mariage d'un danseur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui, à en croire les renseignemens qu'on lui avait donnés, devait avoir lieu à la mairie du 5e. arrondissement, de midi à une heure précise. Pour le récompenser, on lui annonça qu'on l'avait attendu pour lire le *Moniteur* du jour ; et aussitôt un des assistans, qui ne comptait guère que soixante-dix ans, se mit à siffler les douze colonnes de l'ex-journal officiel : il n'était que onze heures trois quarts lorsqu'il eut fini. M. Bonnardin quitta ses amis en leur promettant de les revoir le lendemain. Il s'achemina vers le Palais-de-Justice, et monta au tribunal de police correctionnelle, où l'on appelait une cause peu intéressante, mais qui

servit à lui faire passer une heure et demie. Je m'aperçus, aux égards que chacun lui témoignait, qu'il était en pays de connaissance. « M. Bonnardin, me dit une personne que j'interrogeai, est un de nos habitués les plus assidus ; il n'y a pas de cause importante dont nous ne nous fassions un plaisir de le prévenir à l'avance. Il n'a pas manqué une seule des vingt-neuf séances de l'affaire de Michel et Regnier. Il a assisté à toutes celles du fameux procès de l'empoisonnement de Choisi ; à celles du divorce de Mme. Jouenne et de tant d'autres plus ou moins intéressantes ; qu'il y a ici dans chaque chambre une place uniquement destinée pour lui, dont personne ne risquerait de s'emparer.

« Il est à regretter, ajouta mon interlocuteur, que cet homme-là n'ait aucune mémoire ; deux jours après il ne se souvient plus de ce qu'il entendu, et ne comprend rien à la cause qu l'on plaide ; malgré cela, il n'en est pas moi un de ceux qui, parmi les spectateurs, plaisent le plus à deviner les jugemens e prononcer avant les jurés l'acquittement o condamnation des accusés : mais il n'est

heureux dans ses préventions, et il a souvent condamné des gens que nos messieurs ont cru devoir absoudre. M. Bonnardin porte à tel point cette manie de prévenir les décisions du tribunal, qu'il lui arrive souvent de sortir avant les conclusions du ministère public, et d'aller répandre parmi ses connaissances le prononcé d'un jugement tout à fait contraire à celui qui intervient.... Il s'en console en assurant que c'est ainsi qu'il aurait jugé.

Je suivis M. Bonnardin *à la Morgue*, où il fut contrarié de ne trouver personne; je restai avec lui sur le *pont Saint-Michel*, où, pendant une heure, il s'amusa à regarder un chat qui avait toutes les peines du monde à se noyer, ce qu'il parvint cependant à faire à la grande satisfaction d'une foule de badauds que cet accident avait cloués sur le pont. Je l'accompagnai au *jardin du Luxembourg*, où il alla régler sa montre, chez le *restaurateur* Edon, où il s'amusa à lire trois fois la carte avant de choisir les mets qui devaient composer son dîner; au café de la *place du Chatelet*, où il passa deux heures trois-quarts à regarder deux officiers qui jouaient aux dames; ce qui, disait-

il, lui procurait un grand plaisir, quoiqu'il ne connût pas la marche du jeu; il était neuf heures du soir lorsque je le quittai *place des Trois-Maries*, où il s'était arrêté devant un groupe nombreux, attiré par un orgue de Barbarie qui accompagnait la jolie romance d'*Agnès Sorel*, chantée par une *busse-taille* de 54 *ans*. Forcé de revenir sur mes pas au bout d'une demi-heure, je l'y retrouvai encore, et je suis presque convaincu que cette station n'aura pas été la dernière de la journée.

Combien de gens à Paris perdent aussi facilement que M. Bonnardin un temps qu'ils pourraient employer plus utilement! On peut reparer l'échec arrivé à sa gloire, à sa fortune; on peut retrouver l'ami qui nous est enlevé, la femme qui nous est ravie; mais le *temps perdu* ne se retrouve jamais.



N°. XVIII. — 14 *Juin* 1816.

LES RÉPUTATIONS.

La bonne réputation est le plus magnifique tombeau que l'on puisse avoir.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Nous n'avons véritablement rien à nous ; la ort peut, à l'instant où nous la redoutons le oins, nous enlever les objets de nos plus ères affections; un revers inattendu peut nous iver d'une partie de notre fortune : un in-ndie peut dévorer nos maisons; il n'y a pas squ'à notre réputation qui ne soit moins tre propriété que celle des gens qui nous en-urent, et qui ne puisse être attaquée avec ccès par la méchanceté des uns et par la ja-usie des autres.

Plus nous nous donnons de soins et de peines our établir notre réputation, plus nous trouvons

de gens intéressés à la détruire. Dans la carrière des arts et des lettres, nos rivaux sont les premiers à mêler une épine à notre couronne; dans la carrière des armes, c'est à qui rabaissera nos succès; dans la vie domestique, le moindre évènement étranger donne à nos actions une physionomie particulière dont chacun s'empare avec avidité, et profite ensuite avec adresse pour nous juger au gré de ses passions, ou de son intérêt.

C'est une chose singulière et digne de remarque, que ces divers jugemens portés sur le même homme, que ces différentes manières d'apprécier la même action :

« L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre, »

a dit Gresset, et c'est surtout en parlant de Paris qu'il a eu raison; là tout est cotterie, intrigue, partialité. Le même homme se voit, à la fois, en butte aux éloges outrés, aux critiques exagérées; et à travers ces flots d'encens, ou cette nuée d'injures, il est bien difficile à l'homme sage d'asseoir un jugement solide et de prononcer un arrêt sans appel.

Un de mes amis, que des affaires importantes ont appelé dans la capitale, me pria, l'autre jour, de l'accompagner dans diverses maisons où sa présence était nécessaire, et de l'aider de mes conseils dans le choix qu'il était obligé de faire d'un homme de loi pour diriger son procès; d'un intendant pour régi rses biens, et d'un médecin pour refaire sa santé.

La première visite que nous fîmes eut lieu chez un banquier de la Chaussée-d'Antin, où tout respirait un luxe, une élégance dont l'éclat révélait la nouveauté.

M. N..... nous reçut avec une extrême politesse, et s'informa, avec une espèce d'intérêt, de l'objet de notre visite. Mon ami était porteur d'une lettre de recommandation, que son protecteur lut avec une rapidité extrême, et qu'après l'avoir lue, il chiffonna sans y faire attention, et abandonna ensuite à un jeune angora superbe, avec lequel il jouait déjà avant que nous ne lui fussions présentés.

Il fit à mon parent mille offres de services, en les terminant par l'assurance qu'il ne pouvait rien pour le moment, que son crédit était très-borné, et que les ministres, forcés à l'écono-

mie, ne pouvaient être favorables à de nouveaux solliciteurs ; mais il engagea mon ami à dîner pour le lendemain, jour de réunion chez lui, et il le prévint qu'il y verrait de grands personnages auxquels cependant il l'engageait de ne pas dire un mot de ses projets, attendu qu'il ne faut pas troubler les hommes d'affaire dans leurs plaisirs.

Un petit signe de tête en avant nous fit comprendre qu'il était temps de finir notre visite, et nous prenions congé de M. N....., lorsque mon ami se hasarda à lui demander l'adresse d'un homme de loi, dont le mérite et la bonne foi ne fussent pas révoqués en doute par ses cliens. Cette déférence flatta beaucoup M. N...; il se hâta de nous indiquer un jeune homme qui, disait-il, avait eu l'art de se tirer, avec une adresse merveilleuse, des plus mauvaises affaires qui lui avaient été confiées, et dont il avait été fort satisfait toutes les fois qu'il l'avait employé. Il s'étendit avec complaisance sur toutes les qualités de son protégé, dont il nous vanta les mœurs, l'esprit et les talens ; il nous ajouta que son étude était sur un excellent ton ; que sa femme était d'une très-bonne et

ıcienne famille, et se félicita beaucoup que cette occasion lui fournissait les s d'être utile à un homme estimable qui it été si vivement recommandé par un meilleurs amis. Il fit écrire l'adresse de ..., et la remit à mon ami, en l'assuıe, de son côté, il dirait un mot en sa à son homme de loi.

s sortions de chez M. N...., disposés à endre de suite chez l'avocat, lorsqu'au de la rue du Mont-Blanc nous fûmes par un personnage auquel je présentai ni. Après quelques complimens d'usage, es questions faites avec une légèreté qui se souvent d'y répondre, M. Dauvin e nom de mon ami) me pressa de donpas, afin de rencontrer chez lui l'homme nous avions été adressés.

ıt à peine prononcé son nom que notre cuteur fit une exclamation singulière qui it tenir encore plus du mépris que de la e. Vous allez chez M. O....? nous dit-il, que ce n'est pas dans le dessein de le de vos intérêts? C'est le plus maladroit

fripon que je connaisse ; c'est un homme qui n'a ni mœurs, ni esprit, ni talent, dont l'étude est abandonnée à une foule de clercs qui essaient de le perdre, tandis que Madame achève de le ruiner.

Ce portrait, qui n'était pas une copie du premier, fit réfléchir mon ami. Je remarquai, sans en rien dire, que sa marche était plus lente. Notre interlocuteur nous quitta. Dauvin lui serra la main avec une expression de reconnaissance qui me fit sourire malgré moi.

Parbleu! me dit-il, dès que nous fûmes seuls, votre ami vient de me donner de singuliers éclaircissemens sur l'honnête homme de loi qu'on nous avait si complaisamment désigné. Gardez-vous, lui répondis-je, d'ajouter foi à ce que ce portrait peut avoir de désavantageux; songez bien que les hommes ne doivent leur réputation qu'à la situation dans laquelle ils se trouvent placés par rapport à nous. L'ignorant qui nous a été utile; le fripon qui nous a servi, sont, à nos yeux, des hommes intelligens et adroits, que l'on ne se fait aucun scrupule d'indiquer comme tels à ceux qui peuvent avoir besoin de leur ministère; tandis que l'homme

instruit qui nous a montré nos torts, ou l'homme honnête qui n'a pas voulu se charger de défendre une mauvaise cause, n'est, selon nous, qu'un sot ou un maladroit, que notre ressentiment poursuit sans cesse, et que nos épigrammes punissent tôt ou tard de sa science ou de sa probité.

Peu m'importe, me dit mon ami, je suis bien décidé à ne pas me remettre entre les mains de M. O....; je n'aime pas les gens qui ont deux réputations.

Le soir nous fûmes présentés à madame Dev... Un cercle nombreux était réuni chez elle ; des tables de jeu étaient dressées dans le salon; le boston querelleur, l'éternel piquet à écrire, le rapide écarté occupaient une partie des invités; le reste de la société, livrée à elle-même, goûtait les plaisirs d'une conversation agréable et piquante, dans laquelle on passait en revue tous les hommes à talens de la capitale. Mon ami s'aperçut que chacun de ces messieurs était apprécié comme l'avocat. Un savant était jugé sur ses opinions politiques; un littérateur, sur ses qualités aimables; un acteur, sur sa probité; un jurisconsulte, sur ses

habitudes; un militaire, sur ses relations; un médecin, sur sa gaîté. Ce mot de médecin rappela à mon ami la nécessité d'en avoir un; il se pencha à l'oreille d'un de ses voisins, et le pria de lui donner le nom et l'adresse d'un docteur qui n'eût pas tué tous ses malades. — Vous vous adressez mal, lui dit avec humeur le voisin, je n'en connais qu'un, et c'est bien le plus ignorant de tous les docteurs; en moins d'un an il m'a ruiné en services. C'est M. P.....
—Hem! dit à son tour une autre personne. M. P.....! ce malheureux Esculape est le phénix des médecins! Sur la parole d'honneur de dix de ses confrères, j'avais commandé le convoi d'un vieil oncle célibataire, qui me remettait de jour en jour pour me laisser une douzaine de mille livres de rente qu'il ne peut pas décemment emporter avec lui...... On l'appelle; il arrive; et, grâce à lui, mon vieil oncle est en bonne santé et mes finances sont malades... Eh bien! dis-je à mon ami, voilà le thermomètre des jugemens humains; on n'estime pas les gens ce qu'ils valent, mais ce qu'ils nous rapportent; aussi doit-on également se défier des louanges et de la censure d'autrui. Je con-

mais des gens dont je ne penserais pas de bien quand tout le monde s'accorderait à en dire; il y a des personnes dont je ne dirais pas de mal quand tout le monde en penserait.



N°. XIX. — 27 *Octobre* 1815.

LES PETITES AFFICHES.

Tout est à vendre dans ce pays.
(T. H.)

J'ai reçu depuis un mois plusieurs lettres auxquelles je serais bien embarrassé de répondre, attendu qu'elles sont pour la plupart sans signature; toutes aussi ne sont pas du même style : deux ou trois, écrites du ton le plus aimable, contiennent des choses trop obligeantes pour que je les répète, et trop flatteuses pour que j'y croie : d'autres dictées par un esprit tout à fait contraire, renferment une critique amère de quelques-uns de mes discours, et une collection complète d'épigrammes sur tous mes ouvrages. Je suis persuadé que ce travail-là aura coûté beaucoup de temps; c'est un chef d'œuvre de patience; il n'y manque qu'une seule chose, la signature de l'auteur, qui a eu la modestie

de garder l'anonyme. Parmi les autres lettres qui m'ont été adressées, quelques-unes ont pour but de me désigner le sujet de plusieurs chapitres de mœurs, qui, suivant mes aimables correspondans n'auraient encore été traités par personne. Un grand nombre a pour objet de me prier d'instruire le public de nouvelles découvertes, de plans originaux, de projets d'établissemens entrepris pour sa gloire et son bonheur; quelques autres enfin réclament de mes soins, l'annonce d'un bien à vendre, d'un mobilier à placer, d'un domaine à acquérir. Au lieu de désoler ces bonnes gens par un refus, j'ai fait copier les notes qu'ils m'ont envoyées; je les ai réunies et distribuées en forme de petites affiches: en les lisant, chacun d'eux reconnaîtra, sans doute, la part qu'il a dans ce travail, et me saura quelque gré de l'empressement que j'ai mis à le satisfaire.

MONUMENS PUBLICS. — RÉCLAMATION.

Paris, ce 1815.

Monsieur, c'est à vous que je m'adresse pour donner quelque publicité à une petite folie qui m'a passé par la tête, et que je suis curieux de mettre à exécution, rien que pour voir. Il s'agit d'un petit monument qui n'a pas encore son pareil dans toute l'Europe : je me propose d'élever sur le Mont-Valérien, une petite colonne d'environ 3 à 400 pieds de hauteur, dans l'intérieur du piédestal de laquelle il y aura une petite salle qui pourra au besoin contenir de quatorze à quinze mille hommes qui y seront fort à leur aise. On sent tout l'avantage de cette petite pièce pour les grandes réunions ; on pourra y entrer à pied et à cheval, ce qui sera extrêmement commode pour y passer la revue des troupes en cas de pluie, et y donner de petits bals les jours de fêtes publiques. On arrivera au chapiteau de ma colonne par un petit escalier composé d'un

millier de petites marches très-peu élevées ; on trouvera à se reposer et à se rafraîchir en route. Sur le dessus du chapiteau sera construite une petite promenade publique, plantée d'arbres à fruits, avec une petite fontaine aux quatre coins. Le tout, bien et dûment conditionné, ira dans les prix de vingt millions, tout au juste ; ce qui n'est pas trop cher dans les circonstances actuelles, vu surtout l'utilité de ma petite colonne. Afin que personne ne puisse y trouver à mordre, je la ferai construire en marbre, et elle sera érigée aux frais de tout le monde. Je prendrai pour cela tout ce qu'on voudra me donner. Le prix de la souscription n'est pas fixé ; il varie de 1 fr. à 100,000 fr., suivant la bonne volonté de MM. les souscripteurs. Cependant je vous le dis en confidence, il faut qu'on se presse si l'on ne veut pas arriver les derniers ; la souscription avance, j'en ai déjà pour 10 fr. depuis avant hier ; il ne m'en reste plus que pour 19,999,990 f., et cela va vite. Dès qu'il n'y aura plus qu'un millier d'écus à remplir, je me mettrai à l'ouvrage, et ce sera l'affaire d'une vingtaine d'années, pas davantage.

Si vous êtes content de ma petite idée, je vous prie, Monsieur, d'en faire part à vos parens, amis et connaissances; vous obligerez infiniment votre petit serviteur.

EXTRAVAGANTAS, *membre de plusieurs Sociétés savantes, et auteur de projets très-élevés.*

P. S. Je fais faire dans ce moment-ci des modèles de mon petit monument qu'on pourra mettre sur la cheminée de son cabinet; ils seront, comme de raison, bien moins chers que l'autre. Je me ferai un plaisir de vous en porter un moi-même.

BIENS A VENDRE OU A LOUER.

Un grand seigneur, très-jeune, déjà las des vanités de ce monde, et qui, sans en revenir précisement à son premier métier, est cependant résolu à vivre d'une manière plus modeste qu'il n'avait eu l'occasion de le faire depuis dix ans, voudrait se défaire, à l'amiable, d'un magnifique hôtel situé dans un des plus beaux

quartiers de Paris. Le bâtiment est neuf; c'est le grand seigneur qui l'a fait construire; les appartemens sont vastes et décorés de glaces, de candelabres, de tableaux, de statues, etc., dans le goût le plus moderne. On céderait ensemble l'hôtel et le mobilier. Ne voulant tromper personne, le grand seigneur donnera connaissance des mémoires d'architecture, sculpture, peinture, etc.... qui, par parenthèse, ne sont pas encore payés.

— Un homme qui a été long-temps en place, et qui désire se retirer à la campagne, voudrait trouver une petite habitation d'une apparence modeste et d'un intérieur agréable, qui fût située dans un lieu où l'on eut perdu l'habitude de parler politique et révolution. Ce domaine doublerait de prix pour lui, s'il avait le don de mettre les gens honnêtes à l'abri de la calomnie des méchans, et les gens d'esprit à l'abri de la persécution des sots.

— La comtesse L.... désire louer une petite maison aux environs de Paris; elle tient surtout à ce que la maison soit isolée, à ce que

le jardin soit touffu, à ce que la salle à manger soit très-petite, et la chambre à coucher très-grande. La comtesse aime ses aises.

DEMANDES.

— On demande un artiste expéditif qui puisse, en vingt-quatre heures, faire cinq copies miniatures d'un portrait de femme qui pose assez facilement ; on ne regardera pas au prix ; c'est un sacrifice qu'on est obligé de faire ; mais on tient à la promptitude. Les cinq étrangers qui ont fait la demande particulière de ses souvenirs, devant partir incessamment.

— Un ex-sénateur désirerait trouver un directeur de spectacle de province, qui voulût traiter avec lui de quelques vieux habits de caractères qui n'ont presque pas été portés : à l'aide de quelques changemens, ils pourraient servir aux pères nobles de la troupe.

— La baronne de... demande un laquais. Elle ne tient pas à ce qu'il soit de la première

eunesse; mais elle ne veut pas qu'il soit de a dernière. Elle ne tient pas à la naissance; nais elle désire qu'il soit d'une famille honnête. Elle ne tient ni à la taille ni à la figure; nais elle ne serait pas fâchée qu'il fût grand, bien découplé, et d'un extérieur agréable. Elle ne veut ni d'un homme qui ait déjà beaucoup servi, ni d'un garçon qui ne soit pas au ait du service : le sien est très-doux, on se epose les trois quarts de la journée.

AVIS DIVERS.

M. Frivolet, marchand de nouveautés, prévient les amateurs, qu'il continue toujours de vendre, à moitié perte, comme par le passé, toutes les marchandises de son magasin, afin de gagner la confiance du public : c'est le seul bénéfice sur lequel il fonde ses espérances de fortune.

— M. Desrues, maître paveur, qui vient de se retirer du commerce, prévient les compagnons, qu'il loue des demoiselles à très-bon compte.

— Un homme de lettres qui se trouve sans maître pour le moment, désirerait se mettre aux gages d'un grand : peu lui importe la couleur de la livrée,

A vendre. Un très-beau cachemire blanc : on ne sait pas ce qu'il vaut, attendu qu'on l'a reçu en échange ; mais on le donnera à bas prix, vu le besoin d'argent. S'adresser chez Mme. P***, rue Vivienne.

— Un domestique, qui est las de changer d'opinions, voudrait trouver une maison où le valet ne fût pas obligé d'être le singe du maître.



N°. XX. — 10 *Décembre* 1816.

LE RÉVEILLON.

Je ne voudrais pas que l'on confondît les préjugés du peuple avec ses habitudes.
(DEJ.)

J'AI conservé, même au sein de Paris, un goût particulier pour les réunions de famille. La part que je prends à ces petites fêtes domestiques me rajeûnit. Elles me rappellent un temps qui, chaque jour, s'éloigne de moi. Dans plusieurs des nouveaux quartiers de la capitale, on a perdu l'usage de ces vieilles habitudes; on laisse passer la *Saint-Martin*, *Noël*, *les Rois*, sans manger l'*oie*, faire *le réveillon* ou *tirer le gâteau*. Il n'en est pas de même au Marais; ces époques y sont religieusement observées, et chacune d'elles devient le motif d'une soirée charmante, dont la franchise et la gaîté font presque tous les frais.

Je trouvai dans le monde, il y a quelques jours, le vieux président d'Herbain ; c'est un de ces hommes que le ciel semble avoir prêté à la terre. Il possède trente mille livres de rente, dont la moitié appartient aux malheureux qu'il rencontre. Son caractère est franc, aimable et gai ; jamais il n'a remis au lendemain ou une bonne action, ou une partie de plaisir. Bon époux, ami sûr, excellent père, il est adoré de tout ce qui l'entoure. Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi, me gronda doucement d'être resté long-temps sans avoir été lui rendre visite, et m'invita à souper pour le mardi suivant, veille de Noël ; j'acceptai. Il me serra affectueusement la main, en m'annonçant que, vu la circonstance, on souperait fort tard chez lui ce jour-là. Nous ne nous mettrons pas à table avant neuf heures, me dit-il en souriant... ; c'était effectivement un peu tard pour le Marais.

Je fus très-exact. A huit heures et demie j'étais dans la rue Culture-Sainte-Catherine. La maison du président touchait à l'ancien hôtel de Carnavalet. Je frappai, la porte s'ouvrit, et deux coups de sifflet retentirent aussi

tôt à mes oreilles. Cette manière d'annoncer les gens qui n'est plus en usage qu'au Marais, aurait suffi pour effrayer un poëte superstitieux.

Je rencontrai sur l'escalier un vieux domestique en habit de gala. Il était sourd et marchait avec peine. J'eus beau lui répéter trois fois mon nom, il ne put le retenir; je pris les devans et m'annonçai moi-même.

Une partie de la société était déjà réunie au salon. Mon arrivée suspendit un instant la conversation. M. d'Herbain me présenta à tous les invités, en leur répétant mon nom et en m'apprenant le leur. Je n'ai vu que chez lui cette précaution fort sage, selon moi, d'instruire les convives de ce qu'ils se doivent de soins et d'égards. Lorsqu'on sait à qui l'on a affaire, on devient circonspect, et l'on ne court pas les risques, en calomniant une profession toute entière, de blesser son voisin ou d'offenser son vis-à-vis.

J'avais assisté la veille à un dîner où cet inconvénient s'était renouvelé plusieurs fois. On avait chanté un couplet contre les charlatans, qui avait beaucoup scandalisé un homme de lettres qui travaille à sa réputation, et une épi-

gramme sur les succès de l'intrigue, avait piqué jusqu'au vif un chef de bureau qui avait gardé sa place, et un sergent de la garde nationale qu'on venait de nommer capitaine.

Grâces à la sage prévoyance du président, je sus que nous aurions, 1°. M. Franval, ancien notaire royal, qui, après trente-huit ans de travaux, avait laissé son étude à son gendre, et se retirait en province avec dix mille francs de rente dont il se proposait de ne dépenser que les trois quarts;

2°. M. Dewertus, maire d'une commune aux environs de la capitale, homme honnête et riche, accusé de royalisme sous la république, de républicanisme sous l'empire, et d'impérialisme sous la monarchie, qui, sage au milieu de nos folies, modéré au milieu de nos exagérations, s'était attiré la haine de tous les partis pour n'avoir voulu appartenir à aucun;

3°. M. Flatteau, chef de division dans un ministère important, qui, par un hasard extraordinaire, s'était trouvé l'ami de tous les ministres nouveaux, et qui devait à cette heureuse circonstance une bonne place que ses

talens n'avaient jamais pu parvenir à lui procurer ;

4°. M. et Mme. Bonnin qui, dans quelques jours, se disposaient à célébrer leur cinquantaine. Ces deux vieux époux, unis depuis un demi-siècle avaient conservé l'un pour l'autre ces tendres égards, ces attentions délicates dont se dispensent un peu trop vîte les époux de nos jours. M. Bonnin avait, pendant quarante-deux ans, exercé la profession de marchand de toile, rue Saint-Denis. Ayant, dans son commerce, compté la probité pour quelque chose, il avait été long-temps à faire fortune ; le Ciel avait enfin béni ses travaux. Cet honnête homme était devenu aussi riche que ses confrères ; mais personne ne trouvait à redire à son opulence. Père d'une nombreuse famille, son exemple avait été suivi par tous ses enfans. L'excellente réputation de leur père les avait d'abord protégés dans le monde, où leur bonne conduite avait fini par les faire estimer pour eux-mêmes. M. Bonnin s'excusa auprès du président de n'avoir pas amené sa jeune fille, Mme. Béraud, qui, depuis plusieurs jours, consacrait les nuits à veiller au-

près de son fils malade, et n'osait le quitter un instant.

A côté de ce couple vénérable que je n'envisageais qu'avec respect, était assis un monsieur Dubuisson, espèce d'avantageux ayant le verbe haut; la vue basse, la parole brève. Il n'ouvrait jamais la bouche sans se servir de ce *moi* assommant qui révèle à la fois la sottise et la vanité de l'orateur. A tout propos, il citait au nombre de ses amis le prince, le duc, le comte *un tel*.... Il est vrai qu'il ajoutait, avec un soupir comique, que tous ces grands seigneurs étaient morts, ce qui lui fournissait l'occasion de nous faire le récit des services qu'il leur avait rendus, et de l'ingratitude dont son amitié avait été payée. En me conduisant dans une embrasure de fenêtre, le président acheva de me faire connaître tous les invités. Celui qui rit à chaque instant de si bon cœur, me dit-il, est un avocat qui a plaidé aujourd'hui. Son client a été condamné à mort. Je craignais qu'il ne pût venir; mais il m'a fait dire tantôt qu'il serait libre à neuf heures, et il est arrivé l'un des premiers. C'est un garçon fort gai, qui fait son état en conscience, et qui ne se

refuse jamais à une partie de plaisir. Ce jeune homme qui lui tourne le dos, et dont la physionomie sévère et triste contraste parfaitement avec le visage riant de notre avocat, est un auteur de comédies qui, dans ce moment, traite un sujet fort plaisant. Auprès du feu est mon cousin Desjardins : c'est un pauvre diable doué d'une telle crédulité que ses amis mêmes l'appellent d'un autre nom. Il prend ses rêves pour des présages, et les contes de son quartier pour des nouvelles étrangères; il s'est fait une habitude de trembler comme on se fait une coutume de la promenade; bien différent en cela de son voisin qui, heureusement né, voit tout en beau. Saint-Firmin ne connaît point de malheurs sans remède, de douleurs sans espérance, de chagrins sans consolation. Rien ne l'étonne, ne l'inquiète, et surtout ne le déroute. Ce gros homme, ajouta le président, qui regarde si souvent à la pendule, vient ici pour ma cave dont on lui a fait l'éloge; et ce jeune officier, qui a les yeux fixés vers la porte du salon, y vient pour ma nièce qu'il trouve fort à son gré.... Le président achevait à peine ces mots que la porte s'ouvrit, et que nous

vîmes paraître madame Miller et sa fille.... Le jeune officier fit un pas en avant, rougit, s'arrêta, et fut tout honteux cacher sa précipitation imprudente et son embarras indiscret dans un coin de l'appartement.

Après les complimens d'usage, la conversation devint générale; on épuisa d'abord le froid, la pluie, la comparaison de ce jour-ci avec celui de l'année précédente; et l'on arrivait, par des chemins détournés, à l'éternelle politique, lorsque M. d'Herbain annonça qu'elle était bannie de chez lui. Il y a de la sagesse dans tout ce que fait ce bon président.

Quelques minutes de silence succédèrent à cette défense. Madame Miller fit observer qu'il serait convenable d'aller à la messe de minuit avant de se mettre à table. Le gros homme combattit assez vivement cette proposition; cependant elle fut adoptée à la presqu'unanimité des voix.

Nous partîmes à l'exception de M. Desjardins, qui avait eu la précaution de tousser dès le commencement de la conversation, et qu'on ne voulut pas exposer aux dangers d'un rhume plus considérable. Le gros homme refusa aussi

d'être des nôtres, et demanda un jeu de piquet pour tenir plus gaîment compagnie à M. Desjardins.

Les rues de la capitale étaient moins désertes que nous ne l'avions craint. Les bourgeois de Paris, éveillés par la curiosité ou l'habitude, marchaient en troupe vers les églises. La dévotion était aussi sans doute pour quelque chose dans ce pélerinage nocturne : cependant, il faut l'avouer, je crus m'apercevoir au peu de recueillement des personnes que nous rencontrâmes, qu'elles ne la plaçaient point en première ligne dans leur pensée.

Nous arrivâmes à l'église ; il y avait déjà beaucoup de monde. J'aperçus çà et là quelques assistans qui avaient cédé au besoin du sommeil ; ils reposaient tranquillement sur les chaises qui remplaçaient momentanément leur lit ; je vis rôder autour de ces dormeurs quelques enfans qui riaient entr'eux des tours que, peut-être, ils s'apprêtaient à leur jouer. Je me montrai ; ma présence les contint : ces enfans-là n'étaient point à leur place.

Je promenai mes regards sur les assistans, et je me convainquis facilement que plusieurs

d'entr'eux avaient fait d'une cérémonie religieuse un motif d'amusement; mais j'éprouvai une satisfaction bien douce en voyant la ferveur de Mlle. Miller. Cette jeune personne à genoux à côté de sa mère, pénétrée de respect pour la sainteté du lieu, offrait à Dieu ses vœux innocens et sa prière timide; aucun objet ne put l'arracher à ce devoir sacré.

L'office achevé, tout le monde voulut sortir on se précipita en foule à la porte. Une fois dans la rue, madame Bonnin s'aperçut que sa tabatière n'était plus dans sa poche, et madame Miller fut toute étonnée de voir qu'elle ne tenait plus que les cordons de son sac à ouvrage.

En retournant à la maison, nous rencontrâmes quelques ouvriers qui sortaient du cabaret, et nous entendîmes au coin de la rue Saint-Antoine des violons râcler la ritournelle d'une contredanse. Chacun fait le réveillon à sa manière.

M. Desjardins et son adversaire dormaient appuyés sur la table lorsque nous rentrâmes; on ne les reveilla que pour leur annoncer que nous étions servis.

Nous venions de nous mettre à table, lorsque Jules d'Harcourt, neveu et pupille de M. d'Herbain se précipita gaîment dans la salle en réclamant une place, et en demandant un couvert. Le président fut très-étonné de voir à pareille heure chez lui un jeune homme qu'il avait quelques raisons de croire à son collége; il lui en témoigna doucement sa surprise. —Mon oncle, dit le jeune *barbiste*, j'ai été forcé d'accepter mon congé.—Ton congé, reprit avec un peu plus de sévérité M. d'Herbain. —De grâce, ne vous fâchez pas, répliqua le neveu, et daignez m'entendre avant que de me condamner.

« Les anciens élèves du collége de Sainte-Barbe célèbrent tous les ans, dans une réunion particulière, la fête de leur patronne; cette année, ils ont cru pouvoir ajouter à leur plaisir celui d'assister à la représentation d'un des chefs-d'œuvre qui honorent la scène française; et voilà que deux d'entr'eux, qui peut-être avaient lu quelque part que *Cicéron* était l'ami de *Roscius*, se sont présentés chez notre moderne *Esopus*, et l'ont prié de se rendre à leurs désirs en jouant un de ces

rôles où son talent brille d'un éclat sans tache. M. Talma, qui pense sans doute, comme Voltaire (1), que la véritable tragédie est l'école de la vertu, et que la seule différence qui soit entre le théâtre épuré et les livres de morale, c'est que l'instruction se trouve dans la tragédie toute en action; c'est qu'elle y est intéressante, et qu'elle se montre relevée des charmes d'un art qui ne fut autrefois inventé que pour instruire la terre, pour bénir le ciel, et qui, par cette raison, fut appelé *le langage des dieux*; M. Talma, dis-je, par ces raisons, ou par d'autres qui n'y ont peut-être aucun rapport, voulut bien accueillir favorablement leur invitation, et consentit à jouer *Manlius*. Il eût volontiers joué *Polieucte* ou *Abner*; mais il lui manquait une Pauline ou une Athalie.

« Nos deux anciens camarades nous ayant appris le succès de leur ambassade, nous partageâmes leur joie en cherchant aussi les moyens de partager leurs plaisirs; moi-même je m'employai de toutes les façons pour augmenter le nombre des spectateurs, et je fis des recrues avec un zèle d'autant plus actif, que lorsque je

(1) Dissertation sur la tragédie ancienne et moderne.

parlai de cette représentation à mon père, il m'apprit qu'à la naissance d'un des princes fils de S. M. Louis XVI, on l'avait envoyé à une représentation des *Français;* que son grand-père avait eu l'honneur de jouer, *au collége de Sainte-Barbe*, le premier garçon tailleur du *Bourgeois gentilhomme*, et qu'une des cousines de son aïeule avait créé, à Saint-Cyr, le rôle de la femme d'Aman, dans la tragédie d'Esther; qu'elle l'avait joué ensuite avec beaucoup de succès à Versailles, dans l'hiver de 1689, en présence de Sa Majesté et de plusieurs prélats et jésuites qui avaient sollicité la permission de voir ce singulier spectacle. »

« Fort de l'assentiment de mon père, je racontai à mes jeunes camarades tout notre entretien; chacun d'eux y puisa un motif de justification pour la conduite qu'il projetait de tenir : aussi le nombre de ceux qui voulurent voir *Manlius* fut-il très-considérable.

« La représentation eut lieu quelques jours après. Il ne s'y passa rien que de très-décent; M. Talma fut admirable, nous l'applaudîmes de bon cœur. Une personne, que j'ai su depuis être un des anciens collègues de notre maître, trouva

mauvais que nous fissions tant de bruit; il se fâcha, et, dans sa colère, nous ayant reconnus, il nous accusa de fréquenter la comédie: comme si nous ne pouvions pas, une fois par an, prendre une récréation qui compte parmi ses apologistes des princes de l'église, des philosophes chrétiens, saint Thomas d'Acquin, saint François de Sales, saint Charles, l'évêque d'Avranches, Sénèque, etc.

« Notre jaloux n'eut rien de plus pressé que d'aller porter ses plaintes; il les présenta d'une manière si perfide, qu'il réussit à les faire écouter.

« Notre maître fut grondé; il n'en pouvait pas davantage. On lui enjoignit de chasser ceux de ses élèves qui avaient mis les autres en train. J'étais un de ceux-là. Ce bon maître vint les larmes aux yeux m'annoncer qu'en vertu de ce qu'ils appellent un *arrêté*, je ne comptais plus parmi ses élèves. Je lui sautai au cou, en l'assurant que tous les arrêtés du monde ne pourraient me faire oublier ce que je devais à ses soins, et en lui annonçant que, sous peu, tout cela s'arrangerait avec l'aide de la raison et du bon sens. Il eut l'air d'en

donter...... — Et c'est à tort, interrompit le jeune officier, qui avait écouté avec beaucoup d'attention le récit de Jules; « l'arrêté n'existe plus. — En vérité! » dit le neveu de M. d'Herbain, avec une joie si franche qu'elle fit expirer le reproche sur les lèvres de son oncle ; « je pourrai donc continuer mes études sous un si bon maître!... »

Cette exclamation, qui faisait à la fois l'éloge du professeur et de l'élève, rendit à la société la gaîté que le commencement du récit de Jules lui avait enlevée. Le souper s'en ressentit; le réveillon se prolongea jusqu'au jour, et Jules d'Harcourt ne nous quitta que pour retourner au collége, où il fut reçu par son maître et par ses camarades avec une joie qui tenait du délire. En nous séparant, le président nous ajourna à la fête des Rois, et chacun de nous lui promit d'être exact au rendez-vous. Quant à moi, j'aime trop mon plaisir pour y manquer.



N°. XXI. — 17 *Juillet* 1815.

LE DERRIÈRE DE LA TOILE.

Degeneres animas timor arguit.
(VIRG.)

La crainte trahit les cœurs timides.

On a souvent essayé, et presque toujours sans succès, de transporter sur la scène l'intérieur des coulisses. Je ne sais pourquoi ce tableau si comique derrière la toile, cesse de l'être lorsque le rideau est levé; je ne sais pourquoi ce qui nous a fait rire aux éclats une heure auparavant, nous paraît alors insipide. Quelques personnes attribuent ce changement à la maladresse des metteurs en œuvres : d'autres, et c'est le plus grand nombre, pensent que, peuple aimable et bon, recherchant avec avidité les sensations agréables, le Français re-

pousse avec humeur la main imprudemment officieuse qui cherche à écarter le voile qui couvre ses illusions.

Je ne suis pas de l'avis de ce grand nombre. J'avoue que j'aime assez à voir les fils qui font mouvoir les marionnettes. Le spectacle du meilleur opéra ne vaut pas pour moi le tableau que présente le quart d'heure qui précède sa représentation. Là, un vieil *invalide*, tout glorieux d'être devenu un *prêtre égyptien*, se promène gravement au pas ordinaire, en comptant avec orgueil, sur le bout de ses doigts, le petit nombre de répétitions qui lui a suffi pour saisir l'esprit de son rôle; ici, une *jeune danseuse* essaie une nouvelle pirouette, et distribue, chemin faisant, quelques légers coups de pied, par-ci par-là, à ses voisins, charmés de profiter de l'occasion pour entamer avec elle une conversation d'un quart d'heure. Plus loin, l'enchanteresse *Armide* offre une prise de tabac à son vainqueur *Renaud*, qui ne peut se consoler d'avoir été forcé d'abandonner un pique-nique au rocher de Cancale, pour venir lui chanter : *Armide, vous m'allez quitter!* D'un côté un général *thébain* invite son armée

à cirer *ses gibernes*, attendu qu'elle est de garde le lendemain à la *barrière de Vaugirard*; de l'autre, une troupe de *vestales romaines* cause familièrement avec une foule d'amateurs parisiens adossés à une des colonnes du temple de *Vesta*. J'aperçois à droite un groupe d'eunuques entourés de leurs enfans; à gauche les *chameaux de la Caravane* qui se croisent les bras, en attendant leur réplique; certes, ce grotesque tableau, dont je n'esquisse qu'une faible partie, a des couleurs plus riantes, un côté plus agréable, que le spectacle pompeusement ennuyeux d'un grave opéra, où l'on n'évite pas aussi facilement la musique que les paroles.

C'est donc presque toujours ce qui précède et ce qui suit une affaire qui en forme, selon moi, la partie la plus essentielle, celle qui en dévoile à nos yeux les ressorts cachés, et qui nous livre souvent le secret de la comédie.

Quelque chose importante qu'ils traitent, quelque carrière qu'ils aient embrassée, les hommes ont une arrière pensée qu'il est bon de connaître, pour expliquer leurs démarches, et pour échapper à un enthousiasme ridicule,

ou à une pitié de dupes dont ils savent adroitement tirer parti.

Lorsque le désœuvrement et la curiosité me conduisent au Palais, il m'arrive souvent d'interroger la figure du défenseur de l'accusé, et de chercher à apprécier, à la seule inspection de ses traits, la bonté de la cause dont il s'est chargé. Sa figure est-elle calme, son maintien austère, sa voix pure et nette ? Il est facile de deviner qu'il plaide de conscience. Cherche-t-il à multiplier les phrases, à prodiguer les gestes, les citations, à jeter au public le fatras indigeste d'une éloquence verbeuse, je doute alors de sa conviction ; mais la longueur de son plaidoyer me sert encore de thermomètre pour deviner la valeur de la reconnaissance de son client.

Les journalistes s'injurient avec une facilité qu'on retrouve souvent chez les avocats. Il n'est pas rare de les entendre se traiter publiquement avec une irrévérence, une grossièreté qui amuse quelquefois leurs auditeurs, dupes de ces sortes de scènes. La séance se lève. Suivez ces deux avocats qui viennent de se diffamer si plaisamment l'un et l'autre : en passant la

porte, ils ont oublié leur colère. Au lieu de se reprocher leur mutuelle indiscrétion, ils s'avancent la figure riante, ils se tendent affectueusement la main. « Vous avez plaidé comme un ange, dit l'un. — Vous avez eu des momens superbes! dit l'autre. — Quelle noblesse dans le style! — Quelle élévation de pensées! — Quelle énergie! — Quelle éloquence! — Quelle force de logique! — Quelle solidité de raisonnemens! — C'est du Patru! — C'est du Cochin! — J'ai du monde aujourd'hui à dîner, il faut que vous soyez des nôtres. — Volontiers; mais à une condition. — Laquelle? — Je réunis demain quelques bons amis, vous en augmenterez le nombre. — Avec plaisir. » Et tandis que nos deux avocats, réunis autour d'une table élégamment surchargée de mets exquis, de vins généreux, boivent à leur prospérité réciproque, les deux cliens, désolés d'une querelle qu'ils ont la bonhomie de croire sérieuse, s'accusent en secret des injures qu'on a débitées pour leur compte, et chacun d'eux se reproche, par anticipation, la mort d'un avocat célèbre... Pauvres dupes! que ne sont-ils derrière la toile!

Dorval vient de réussir. Le succès le plus brillant a couronné ses espérances ; sa pièce, représentée au milieu des bravos étourdissans, a fait épanouir toute la salle : chacun envie sa gloire, et surtout sa fortune..... Qu'on se transporte un instant dans le cabinet de Dorval... Seul avec lui-même, il récapitule ce qu'un pareil succès lui coûte ; il additionne le prix des éloges de chaque journal ; il joint à ce total, déjà considérable, celui des billets obligés, des loges offertes, des cadeaux promis... Il frémit en pensant à la cherté de la gloire ! et surtout à la nécessité de se rappeler sans cesse, d'une manière obligeante, à la mémoire de tant de gens intéressés à l'oublier bien vîte... Son succès lui enlève une année de ses revenus ! Sa gloire l'a empêché de dormir pendant six mois !

L'homme, infatigable dans ses projets, désire tout ce qu'il voit, et porte envie à tout ce qui a l'apparence de la plus légère distinction : dès qu'il entend rouler une voiture, il s'indigne d'être à pied ; dès qu'il aperçoit une décoration, il soupire de ne l'avoir pas mérité : il ignore que ces enseignes d'opulence sont trom-

peuses comme toutes les autres; que ces signes honorables couvrent souvent un corps criblé de blessures!...

Comme il se consolerait bien vîte de la médiocrité dans laquelle il languit, ce pauvre Germain, s'il était pendant quelques jours témoin des tourmens qu'endure ce riche mal-aisé, que sa fortune oblige à des dépenses qui le ruineront tôt ou tard! Un grand seigneur vous éblouit par sa magnificence; ses dehors vous séduisent; son crédit vous étonne.... Eh! si vous le voyiez, implorant à son tour les faveurs d'un plus puissant que lui, vous rougiriez des humiliations auxquelles il se soumet avec une résignation édifiante. Si vous le voyiez, abusé par tout ce qui l'entoure, délaissé par ses enfans, auxquels le père ne montre jamais que l'homme en place; indifférent à ses amis, qu'il accable de sa supériorité; à son épouse, qui, à travers ses nombreuses occupations, ne trouve plus un moment pour l'aimer, vous cesseriez d'envier son sort brillant, et vous vous hâteriez de vous renfermer dans votre heureuse obscurité!

Je m'aperçois un peu tard que je deviens

e, austère, et que le langage sérieux de ison prend, sous ma plume, la place d'une que enjouée.... C'est un des désagrémens a position, que d'être obligé d'avoir de rit à jour fixe. Heureusement, cet engaent est un de ceux qu'on prend souvent réflexion, et auxquels on manque quelois sans tirer à conséquence.



N°. XXII. — 13 *Août* 1815.

UNE VISITE AU PALAIS-ROYAL.

. . . . *Quid non mortalis pectora cogis*
Auri sacra fames ?...
(VIRG.)

Exécrable soif de l'or ! quels crimes n'inspire-tu pas aux mortels ?

Il y a des jours où l'on ne peut pas tenir en place. Je ne sais quel démon me poussait hors de chez moi jeudi dernier : j'en sortis au moment où le soleil venait de paraître sur l'horison ; je parcourus machinalement une partie des boulevards et des rues de Paris ; je regardais sans voir, j'écoutais sans entendre : ce ne fut qu'un peu plus tard et aux approches du Palais-Royal, qu'il me prit envie de jouer mon petit rôle accoutumé d'observateur.

Neuf heures sonnaient à l'horloge de la cour comme j'y entrais. Ce vaste palais, élevé sur les ruines des hôtels de Mercœur et de Ram-

ouillet, fut d'abord la propriété du cardinal e Richelieu, dont il porta le nom. A sa mort, : cardinal en fit présent à Louis XIII. Le caeau prouve, à la fois, la galanterie et l'opuence du premier ministre. Dans ce temps-là, es messieurs faisaient bien leurs affaires. L'éifice ne prit le nom de *Palais-Royal* qu'à époque où Louis XIV et le duc d'Anjou inrent l'habiter. Plus tard le monarque en éda l'usufruit à son frère, et la propriété à on petits-fils le duc de Chartres. Depuis ce emps, le Palais-Royal qui a toujours porté le om de ses propriétaires, eût dû se nommer *Palais du duc d'Orléans.*

J'entrai, comme je le disais tout à l'heure, ans la cour du Palais-Royal. A peine eus-je ait quelques pas que j'aperçus à ma droite un roupe de curieux collés devant la boutique 'un marchand d'estampes; ils regardaient en iant la caricature d'un personnage fameux, ue, de son vivant, on ne regardait pas comme ela. Tandis que ces Messieurs, qui avaient oujours admirablement jugé le tyran de la rance, répétaient assez haut ce qu'ils en vaient pensé bien bas, je jetai les yeux sur un

petit dessin qui remplit à la fois mon ame de plaisir et de douleur. C'est le premier tribut offert à la mémoire de nos braves. C'est l'ouvrage d'un crayon français : sur le devant est un mausolée où sont inscrits ces mots : LA GARDE MEURT ET NE SE REND PAS. A droite, de nombreux trophées s'élèvent à l'ombre d'une colonne qui rappelle les titres de gloire de l'armée. A gauche un champ de cyprès couvre une pyramide chargée du nom de différentes batailles.... J'entrai de suite chez le marchand; j'achetai ce petit hommage du talent à la valeur. J'appris, sans étonnement, que beaucoup de Français se l'étaient déjà procuré. En contemplant ce touchant dessin, je sentis une larme mouiller ma paupière : je me hâtai de l'essuyer, dans la crainte d'apprêter à rire à mes voisins qui, certes, n'auraient pas deviné le sentiment qui m'affectait ainsi, et je m'éloignai en serrant précieusement mon petit trésor.

Presque en face du lieu que je quittais, une demi-douzaine de lecteurs gisaient gravement, assis sur leur chaise, et savouraient avec réflexion les colonnes variées de nos journaux

u matin. Un d'entre eux, plus prudent ou lus curieux que les autres, s'était emparé 'un exemplaire de chacune de ces feuilles léères. Sa provision comprenait jusqu'aux *Petites-Affiches*. Tout occupé de sa lecture, notre omme n'apercevait pas un petit bossu qui, lacé derrière lui, et monté sur le dernier bâon de sa chaise, le cou tendu, le menton raant l'épaule de son chef de file, lisait *gratis* outes les nouvelles du jour.

J'abandonnai cette société *lisante*, qui se ecrutait à chaque instant, et je m'arrêtai deant la boutique d'un fameux marchand de comestibles. Ma vue se réjouissait à l'aspect de es mets délicats, de ces vins succulens, dont es flacons tapissent les murs de son magasin ; non odorat passait en revue, et les truffes de érigueux, et les pâtés de Chartres, et les terines de Nérac, et les gâteaux de Pithiviers, uand un gourmand, en entrant avec précitation, manqua de me jeter par terre. Il se etourne, et me reconnaît : c'était un chasseur le ma compagnie. « Parbleu ! me dit-il, je uis enchanté de la rencontre, lieutenant; il aut que vous soyez des nôtres. Je rassemble

de vous admettre dans leur société... l
doux d'avoir des enfans qui vous chér
— qui n'ont point à rougir de la cond
leurs parens ; — qui s'établissent à leu
—et vous rendent avec joie tous les soin
ont reçus de vous... Ah ! ma chère ami
n'est beau comme la vertu !... — Oui,
l'autre, rien n'est beau comme la vertu
mon dieu ! on m'appelle !... c'est un
qui doit me mener voir la revue. Adie
soir... Nous nous reverrons... Tu me p
Clarisse. — Oui. — J'aime tout ce qui
ral... On y va ! on y va !... » Et la jo
leuse court, en fredonnant un refrain d'
Comique, rejoindre l'étranger qui se
à satisfaire sa curiosité.

Elle était rentrée, et je réfléchissais sur ce que je venais d'entendre, lorsqu'u grêle et tremblante salua affectueuseme *bonjour, cher docteur*, un jeune homn l'air enjoué contrastait singulièremen l'idée qu'on se fait ordinairement de la des médecins. *J'ai l'honneur de présen devoirs à monsieur le baron*, fut la répor pectueuse du disciple d'Esculape, qui

tait très-affairé. « Où courez-vous donc? — Un malade en danger réclame mes soins. — Tant pis, j'avais à vous parler. — Ce pauvre comte R.... souffre le martyre. — Le comte R....? Quoi! vous traitez ces gens-là, vous qui pensez si bien! — Mais.... — C'est un.... — En vérité? — Parole d'honneur! — En ce cas, monsieur le baron, je suis à vos ordres; il attendra. Faisons un tour de jardin... » Voilà un chapitre de plus à ajouter à l'histoire de l'esprit de parti.

J'avais suivi ces messieurs, allongeant le cou, prêtant l'oreille, cherchant à attraper, par-ci par-là, quelques mots d'une conversation qui ne pouvait manquer d'être fort intéressante, vu le sacrifice que venait de faire le jeune docteur. Je ne pus surprendre que quelques phrases au hasard; je compris cependant qu'il était question d'une partie de chasse où le docteur se promettait de jouer un grand rôle. Je remarquai qu'en se séparant du baron, notre Esculape tournait le dos à l'hôtel du comte.

J'étais près du Perron; je devais aller déjeûner en ville; mes souliers étaient couverts

d'une poussière blanchâtre qui amortissait tout l'éclat de la cire anglaise dont ils avaient été empreints le matin. Je montai chez un de ces artistes dont on a dit si plaisamment que personne au monde n'avait essuyé autant de revers qu'eux. A l'instant où j'entrai, ces messieurs venaient d'entamer une grande discussion politique, dans laquelle il ne s'agissait de rien moins que de déterminer le rang des puissances de l'Europe, et les qualités nécessaires pour faire un bon représentant. Je leur représentai que j'étais pressé ; ils ne tinrent pas compte de mon observation, et continuèrent en s'écriant : *Ah! si j'avait été le roi Joseph!..... Ah! si j'avait été le prince Jérôme!... Ah! si j'avait été le roi de Naples!....* Eh bien ! mes bons amis, si vous aviez été ces messieurs-là, vous auriez fait de bonne grâce ce qu'ils ont été contraints de faire par force ; vous auriez cédé la place à vos maîtres.—Monsieur, dit l'orateur de la bande, on ne m'a rien jamais fait faire que je ne l'aie voulu : apprenez que je suis libre ; que je dis tout haut mon opinion ; que je n'ai jamais été aux pieds de personne...... Il venait de quitter les miens.

ns l'instant passa mon chasseur ; je l'ap-
De cette façon, nous fûmes sûrs l'un de
. Je le suivis chez lui ; et là, pendant
mettait le couvert, je pris la plume, et
sai, sur le coin de la table, la relation de
premier voyage au Palais-Royal.



N°. XXIII. — 25 *Août* 1815.

LA FÊTE DU ROI.

L'allégresse du peuple est l'éloge des rois.
M. DE CH.

On se trompe lorsqu'on s'imagine que les personnages les moins occupés sont les plus heureux. On ne saurait calculer tous les désagrémens, tous les dangers qui entourent les pauvres gens qui n'ont rien à faire. Dès leur réveil, embarrassés d'eux-mêmes, inquiets sur l'emploi de leur journée, exposés à périr d'ennui, s'il n'ont pas l'art de tuer le temps, ou à mourir de plaisir s'ils n'ont pas la sagesse d'en user avec économie; ils redoutent également l'oisiveté et l'agitation.

Que faire aujourd'hui?..... est une question que je m'adresse souvent, et à laquelle je ne

réponds presque jamais tout de suite, non que cela m'engage à rien, mais parce que je me suis aperçu que, de temps à autre, je faisais précisément tout le contraire de ce que je m'étais promis. Ces choses-là arrivent à tout le monde. On commence par se manquer de parole sans le savoir; on finit par en manquer aux autres sans le vouloir: cela devient ensuite une habitude dont on ne peut plus se défaire. Aussi, je ne conseillerais à personne de se fier entièrement aux promesses; c'est trop chanceux: cela ressemble aux sermens; sur dix, il y en a un de bon.

Pour n'avoir pas de reproches à me faire, je ne forme plus aucun projet d'avance; je laisse doucement au temps le soin de le faire naître, au hasard celui de me guider; je vais, je viens, je me conduis enfin selon ce qu'il plaît à ces deux grands maîtres, contre la puissance desquels j'essaierais en vain de lutter.

Cependant il y a des circonstances, des événemens, des époques qui sont de véritables bonnes fortunes pour la *flânerie* (1). L'annonce

(1) Le mot n'est pas dans le Dictionnaire, mais....

pandus sur un prince dont la vie défend assez la mort.

Comme le Roi tardait à paraître, il nous prit envie de contempler de plus près chacun de ces portraits, et de deviner, pour ainsi dire, quel sentiment animait le héros à l'instant où le peintre avait fixé ses traits sur la toile. Il nous semblait entendre le maréchal Augereau répondre à quelques chefs de parti qui tentaient sa fidélité.... « Croyez-vous que « je consente à perdre le nom que j'ai acquis « dans les armées, en me faisant chef de mi- « sérables comme vous ? » ... Que le duc de Tarente s'écriait : « Je n'ai jamais trahi ni le « prince, ni l'état ! » Que le maréchal Oudinot disait : « Je suis sans peur et sans reproche. » Que le prince d'Essling criait au général Mélas : « L'armée évacuera Gênes avec armes et « bagages, ou bien elle se fera jour demain « par la force des baïonnettes. » Que le duc de Montebello..... A l'instant un murmure flatteur circule dans la salle, la porte s'ouvre, le monarque paraît; chacun se précipite au-devant du souverain, dont les regards se promènent avec la plus touchante bonté sur

tous ses sujets. Les spectateurs attendris sont prêts à embrasser ses genoux; les cris redoublent, les acclamations se multiplient, se prolongent; et telle est l'illusion produite par cet enthousiasme français, que j'ai cru voir chacun des tableaux s'agiter et entendre sortir de la bouche des guerriers qu'ils représentent, ce cri de *vive l'héritier de notre gloire..., et le père de nos enfans!* . . . .

Cette scène avait ému mes parentes; nous sortîmes du château pour faire un tour dans le jardin des Tuileries. Un temps magnique favorisait notre promenade : ce jour-là, le ciel était de moitié dans les fêtes de la terre. . . . .

Je m'amusai à compter le nombre des ifs qui devaient servir à l'illumination de la soirée : sans doute il était moins considérable que celui des années précédentes; mais, en revanche, le nombre des visages joyeux était doublé! Les femmes, surtout, étaient dans un ravissement qui approchait du délire; elles caressaient, elles embrassaient leurs enfans avec une tendresse inexprimable; elles jetaient ensuite un coup d'œil vers le château, et ce coup d'œil disait : « C'est maintenant que je puis me

« livrer à la douceur d'être mère !... Je les ver-
« rai vivre ceux-là... et du moins ce seront eux
« qui fermeront ma paupière. »

Après avoir fait quelques tours dans ce jardin, qui retentissait des cris d'amour et de joie, je proposai à mes parentes de les conduire aux *Français*. Les portes du temple étaient assaillies par la foule la plus singulière que j'aie jamais vue. Des ouvriers encore affublés des vêtemens de leur travail, des poissardes endimanchées, des charbonniers noircissant leurs voisines, des perruquiers blanchissant leurs voisins, des enfans se faufilant en cachette, des forts de la Halle se faisant jour par la menace, de bons rentiers, de jeunes filles, des hommes de tous les états, je dirai presque de toutes les couleurs, garnissaient les avenues du théâtre, et se poussaient dans la salle, en chantant l'air *vive Henri IV!* avec une force de poumons et un accord de sentiment qui les dispensaient de mesure et d'harmonie.

Mes cousines n'osèrent jamais essayer de se faire jour à travers la foule; le désir ne put l'emporter sur la frayeur d'être coudoyées,

froissées, moulues, dans le court trajet qu'elles avaient encore à faire pour entrer. Elles ajournèrent au lendemain un plaisir qui devait nécessairement perdre de sa vivacité. Je regrettai de n'avoir pas été témoin de cette représentation, où Talma a, dit-on, dignement représenté le monarque que Louis XVIII nous a rendu.

De là nous allâmes chez un restaurateur, de mes amis, où j'ai l'habitude de dîner les jours de fêtes. J'avais exalté à mes parentes la prodigieuse mémoire et l'étonnante activité de ses garçons; j'en fus pour mes éloges. Ce jour-là ils avaient perdu la tête; on ne pouvait rien obtenir d'eux, ils vous servaient tout de travers, et quand vous vous hasardiez à leur faire quelques observations, ils vous répondaient en chantant gaîment à tue-tête :

« Nous avons notre père
« De Gand,
« Nous avons notre père! »

On les entendait, dans l'office, rire, s'embrasser, et crier des *vive le Roi!* qui, dans un autre moment, m'auraient fait encore plus

de plaisir. Le maître nous pria de les excuser. Le motif était trop louable pour ne pas le faire. Deux de ces garçons étaient de l'ancienne conscription de 1815 ; leur joie était bien naturelle ! Le retour des Bourbons était pour eux un certificat de vie.

Ce fut bien autre chose lorsque nous fûmes dans la rue : les illuminations, les drapeaux blancs, les inscriptions ingénieuses formaient un spectacle enchanteur. Des bandes de jeunes gens, des troupes de musiciens parcouraient les quartiers de la capitale en remplissant les airs de ce chant favori dont nous avons été sevrés pendant long-temps. Un grand nombre de dames de la Halle formaient des danses sur la place des Innocens. A l'instant où nous traversions, elles aperçurent un grenadier de la vieille garde qui passait dans la rue aux Fers ; et de suite elles députèrent vers lui deux des plus jeunes dames pour le prier de leur faire l'honneur de danser avec elles. « Volontiers, dit le soldat ; » et sur-le-champ il est au milieu du cercle féminin, qui le salue d'un cri général de *vivent les braves !* auquel il répond par un cri de *vive la France !*

en faisant sauter en l'air son bonnet... Je vis le moment où ces dames allaient en faire autant.... Elles se contentèrent de l'embrasser avec une effusion de cœur qui faisait sourire quelques spectateurs, et faire la moue à deux deux ou trois danseurs fâchés de rester dans l'inaction.

Je me retirais chez moi par la rue Saint-Denis, lorsque, vers le milieu de la rue, je fus surpris par un cortége de jeunes filles vêtues de blanc, qui portaient le buste de S. M.; elles l'arrosaient avec des fleurs que quatre d'entre elles puisaient dans de vastes corbeilles. On avait écrit sur le buste ces mots : *En lui seul est notre espoir; il nous rendra la paix, qui nous rendra tout le reste.*

Je réfléchissais à la gaîté de cette fête de famille, à l'union désirée des Français; je l'appelais par mes vœux, et je me flattais intérieurement de toucher à ce moment si nécessaire pour notre repos et notre indépendance. Tout en réfléchissant ainsi, je venais de frapper à ma porte, et de déployer mon mouchoir de poche; j'étais prêt à en faire usage, lorsqu'un pétard, lancé d'une fenêtre voisine, est venu

tomber entre mes mains, et a éclaté sous mon nez en se faisant jour à travers mon mouchoir... C'est, dit-on, le seul accident majeur de la journée.

Heureux les rois qu'on fête si franchement et à si peu de frais!..... Heureux les peuples qui ne songent plus à leurs malheurs lorsqu'il s'agit de fêter leur monarque, et qui, pleins de confiance en sa prudente sagesse, et s'en rapportant à lui du soin de leur bonheur, oublient le présent en faveur de l'avenir!



N°. XXIV — 21 *Octobre* 1814.

LES ÉGOÏSTES.

Primo mihi!
Secundo mihi!
Tertio mihi!

Songer à soi est, sans doute, une chose fort
ste, mais il ne faut pas pousser trop loin
tte attention. La famille de Sénanges avait
ndu de grands services au vicomte d'Herbain,
i ne laissait échapper aucune occasion de
nter sa reconnaissance, et qui soupirait, di-
it-il, après le moment de la prouver. Il ne
nnait pas une fête sans que la famille y assis-
t, sans qu'elle occupât les places d'honneur.
ne causait jamais avec M. de Sénanges, sans
i témoigner le plus tendre intérêt pour son fils
mile, et sans le prier instamment de disposer
lui pour son avancement, trop heureux

d'être utile à une famille respectable, à laquelle il avait les plus grandes obligations. Ces offres de service furent tant de fois réitérées, elles le furent avec un air de franchise et de bonne foi si naturel, que le comte se promit de les réclamer lorsque l'occasion s'en présenterait. A quelques jours de là, Emile de Sénanges, que son père destinait à suivre la carrière diplomatique, apprit qu'une place de secrétaire d'ambassade, qui faisait l'objet de tous ses vœux, allait devenir vacante par la mort du titulaire qui était à l'agonie. Sachant combien M. d'Herbain était lié avec le ministre, et quel poids aurait sa recommandation auprès de son excellence, Emile fut trouver le vicomte. Il l'instruisit d'une vacance dont il ne se doutait pas, et à laquelle il refusait d'abord de croire. Etes-vous bien sûr de ce que vous avancez? dit-il au jeune de Sénanges. — Très-sûr, répondit celui-ci. — Le danger? — Est réel. —La mort? — Est certaine; son médecin m'en a répondu. — Et personne n'est-il instruit de cet évènement? — Personne encore, excepté quelques parens que le docteur a cru devoir en prévenir, mais que leur gaîté ne trahira point,

attendu qu'ils n'héritent pas. — Ne perdons pas un instant, s'écria le vicomte, à qui Emile offrit sa voiture pour les conduire chez le ministre où il paraissait désirer de se rendre. Pendant le chemin, le jeune Sénanges, enchanté d'avoir été deviné par M. d'Herbain, dont la délicate prévenance lui avait épargné la peine de s'expliquer tout à fait, s'étendait avec complaisance sur les devoirs et les avantages d'un secrétaire d'ambassade. Il parlait politique, commerce, législation, et semblait vouloir donner un échantillon de ses vastes connaissances à son protecteur qui, de son côté, souriait de temps à autre, et se contentait de dire à demi-voix : Il faut avouer que cela est bien heureux. Arrivés à l'hôtel du ministre, le vicomte descendit; et Sénanges, impatient de connaître le résultat d'une démarche entreprise pour lui, proposa à M. d'Herbain de l'attendre. Celui-ci revint au bout de cinq heures; sa figure était rayonnante. A peine fut-il dans la voiture, qu'il embrassa Emile avec transport. « Ah! mon jeune ami, lui dit-il, ma reconnaissance sera éternelle. — Comme la mienne, répliqua Sénanges. — Vous ne m'en devez pas.

—Que dites-vous ? La gaîté qui brille dai
traits ne m'annonce-t-elle pas que vous
réussi ? — Je l'avoue, et cela n'a pas été
peine ; car malgré l'assurance que vous m
donnée, le secret de la maladie de notre
diplomate a transpiré, et ce matin le mi
a reçu trois cent cinquante demandes pot
place qui, depuis hier seulement, menace
vacante.—Trois cent cinquante demand
Sans compter celles qu'il recevra encore
temps après que la place aura été donn
Mais ne l'est-elle pas?—Je suis parvenu à
porter sur une foule de solliciteurs, doi
placets étaient surchargés d'apostilles
notre homme meure à présent, et nous
tranquilles ! » Tout en discourant ainsi
arriva à l'hôtel du vicomte qui ne voul
souffrir qu'Emile le quittât avant d'avoir ét
senté à sa famille : elle était rassemblée d
salon. A peine y fut-on entré, que M. d
bain dit à l'un de ses neveux : Adolphe
mercie M. de Sénanges, c'est à lui que
devons encore le bonheur qui nous arriv
jourd'hui : tu viens d'être nommé secr
d'ambassade. Immobile de surprise, éte

confondu, et ne sachant s'il doit rire de la méprise ou se fâcher de l'insulte, Sénanges se laisse entourer, et reçoit de toute part des félicitations qu'il est désolé de mériter.... Ah ! mon cher ami, répète avec attendrissement M. d'Herbain, en le serrant dans ses bras, combien vous êtes heureux ! que ne donnerai-je pas pour être à votre place! Depuis cinquante-deux ans que j'habite ce monde-ci, je n'ai jamais joui d'un instant pareil; mais j'espère qu'enfin mon tour viendra, il n'est pas juste que vous vous empariez toujours du beau rôle.... Avec quel plaisir n'emploierai-je pas pour vous servir un crédit qui commence à s'user, il est vrai, mais que je ferai revivre pour vous; car, enfin, vous n'êtes pas riche, et une place comme celle d'Adolphe vous conviendrait beaucoup; mais vous êtes si modeste ! Je gage que vous ne demanderez jamais rien. Emile, que cette scène commençait à fatiguer un peu, prit congé de la famille d'Herbain; et, confus du rôle qu'il venait de jouer malgré lui, il se promit bien, à l'avenir, de s'expliquer nettement sur ses désirs, et de ne laisser aucun doute sur l'objet de ses sollicitations.

Un mois plus tard, Emile reçut d'un de ses amis la nouvelle que le sous-préfet d'une petite ville du Poitou allait demander sa retraite. Aussitôt il se présente chez le chevalier Dorbe, parent d'un chef de division du ministère d'où dépendait cette nomination : le chevalier l'accueille avec intérêt, promet d'appuyer sa demande, et déjà lui donne des espérances ; mais à peine Sénanges est-il sorti, que M. Dorbe se rappelle qu'il a un cousin à qui l'habit de sous-préfet irait à merveille. Oubliant la promesse qu'il a faite, il rédige à la hâte, sur le modèle même du placet qu'on vient de lui remettre, une nouvelle demande, qu'il porte sur-le-champ au baron de Gorseuil, beau-frère d'un lieutenant-général que le ministre considérait beaucoup ; il recommande son cousin aux bontés du baron, qui n'hésiste point à l'assurer qu'il s'occupera avec intérêt de cette affaire, et qui lui engarantit en quelque sorte le succès. Cependant, à l'instant où le baron se dispose à commencer ses démarches, il s'avise, à son tour, de se ressouvenir aussi de sa famille, et de penser à un pauvre neveu qui, n'ayant que 12,000 liv. de rentes, désire les manger en province. Il le

fait appeler, et lui ordonne de le suivre chez M. le comte d'Orcy, ami du ministre, à qui il court le présenter, et dont il sollicite la puissante protection. Le comte, qui sourit au mot de sous-préfecture, promet sérieusement ses bons offices; conseille en riant au jeune homme, de faire préparer son costume, et part sur-le-champ pour aller demander au ministre la place.... pour son fils, qu'il est bien aise de punir un peu, et d'éloigner quelques instans de Paris, où il se livrait à la plus étrange dissipation.

Sénanges, en parcourant les bureaux du ministère, et en prenant des informations sur sa pétition, qui ne se trouvait nulle part, fut bientôt au courant de cette petite intrigue de ricochet, qui, j'en suis sûr, s'est renouvelée plus d'une fois.

La diplomatie et l'administration avaient perdu une grande partie de leurs attraits aux yeux d'Emile, qui n'avait pu réussir à être placé. La littérature, qu'il avait cultivée avec succès, ne lui offrait que de la gloire; cependant un grand seigneur, qui paraissait l'affectionner sincèrement, le berçait de l'espoir d'une pen-

sion; aussi Sénanges lisait attentivement tous les matins les journaux de la capitale, et s'informait avec bonté de la santé de tous les hommes de lettres du royaume. Malgré tous ses soins, il n'était encore parvenu qu'à donner l'éveil aux héritiers naturels, et à faire continuer aux enfans la pension de leur père.

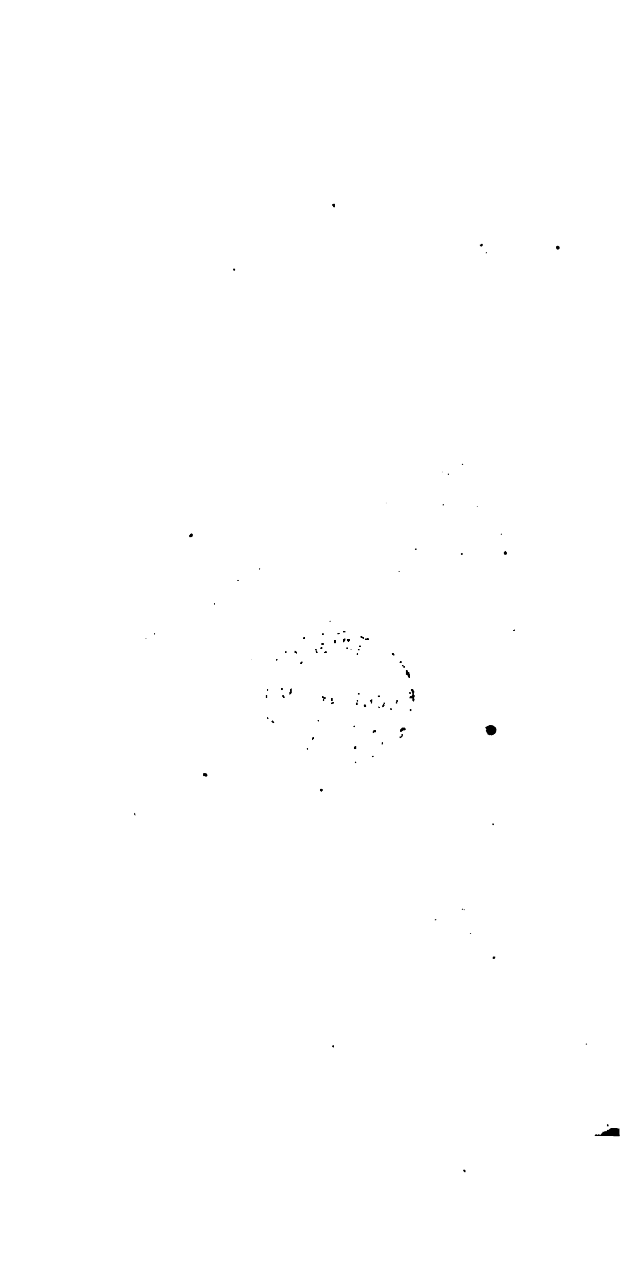
Ces jours derniers, la postérité commença pour un poëte célibataire; dès qu'Emile fut instruit de cet évènement, il courut chez son Mécène, qui le reçut à bras ouvert. Soyez le bienvenu, mon cher Sénanges, lui dit-il; quel heureux hasard me procure le plaisir un peu rare de vous revoir chez moi?—Monseigneur, je viens heureusement d'apprendre la mort d'un poëte qui, dieu merci pour moi, jouissait d'une pension de deux mille écus.—Vraiment? — Oui, monseigneur. — Etes-vous certain qu'elle ne soit pas donnée?—Oui, monseigneur. — Ah! mon cher ami, vous venez, sans vous en douter, de me rendre un grand service. — Comment, monseigneur? — On a réformé un de mes oncles; le pauvre diable a fait quelques vers dans sa jeunesse, et, à ce titre-là, je vais prier le ministre de lui faire continuer

la pension du défunt. — Mais, monseigneur, s'il n'est pas homme de lettres. — Qu'est-ce que vous dites? il a manqué de traduire l'*Illiade*, — C'est différent! — Et d'ailleurs c'est une justice; sa place valait 20,000 fr., le gouvernement reste encore son débiteur. — Monseigneur, il me semble que vous aviez daigné me promettre.... — Je ne cesse pas de vous promettre, mon ami; vous avez attendu jusqu'à présent, vous ne vous refuserez pas à attendre encore quelque temps. Il se commence beaucoup d'immortalités cette année, ou, pour mieux dire, on enterre beaucoup de gens de lettres, et vous ne tarderez pas à avoir encore une pension à demander. Celle-ci était trop forte pour un homme d'esprit, et, sans les droits de mon oncle, je n'oserais pas espérer de la lui faire accorder.

Le lendemain, Emile fut instruit d'une nouvelle vacance. Un vétéran de la haute littérature laissait en mourant à disposer d'une faible pension de 1800 fr. Il crut ne pouvoir essuyer de refus, et se présente de nouveau chez son Mécène de la veille. Mon cher ami, lui dit celui-ci, aussitôt qu'il l'aperçut, je sais ce qui

vous amène ; mais il m'est impossible de
à vos désirs : je viens de promettre *à m*
de lui faire donner cette petite pensio
lui sera fort utile pour ses menus-pl
C'est d'ailleurs si peu de chose ! Vous n
mieux ; vous obtiendrez davantage...... I
est d'attendre.

Voilà, me disait Emile de Sénanges, j'ai recueilli de mes sollicitations, de mes p de mes visites ; ce que j'ai obtenu des pro qu'on m'a faites, des espérances qu'on m nées... Combien de gens vieillissent dans tichambres des ministres et se tourm dans l'espoir d'une faveur qu'ils n'obtie jamais, qui seraient plus heureux et mie cés au sein d'une famille qui les chéri tourés d'amis qui les aiment, vivant en cultivant un art qui les honore, au lieu d un métier qui les humilie..... Mais il y peu de personnes au monde qui ne justifi mot de Voltaire : *L'opulent a le superf riche l'abondance, le pauvre le nécessa pas un ne dit : C'est assez.*





N°. XXV. — 17 *Septembre* 1815.

LES MONTAGNES RUSSES.

La mode est un tyran, dont rien ne nous délivre;
A son bizarre goût il faut *s'accommoder*;
Et sous ses folles lois étant forcé de vivre,
Le sage n'est jamais le premier à la suivre,
Ni le dernier à la *quitter*.

C'est ainsi que s'exprime, dans les conseils qu'il donne à une jeune demoiselle, un vieux poëte (1) dont les vers semblent avoir été faits de nos jours.

L'année qui vient de s'écouler n'a point été heureuse en inventions nouvelles : peu d'ouvrages dramatiques ont eu le privilége de fixer l'inconstance du public; la foule ne s'est arrêtée qu'un instant au Café des mille Colonnes; il y a long-temps que la maîtresse de ce café

(1) Pavillon.

est à la mode. Hamlet n'a fait frémir qu'une quinzaine ; les brochures du vicomte, les soirées de Corinne n'ont eu que la vogue d'un moment. Les distractions morales du président ont fait peu de sensation ; mais les cachemires ont tué son discours : les cachemires ont une puissance morale à laquelle on ne résiste pas.

De tous les enfans de la mode et du caprice que cette année a vus naître, les *Montagnes russes* seules menacent de vivre long-temps ; elles ont déjà tous les symptômes de la célébrité : on les chante, on les joue, on les mange ; elles ont inspiré des couplets fort gais à l'un de nos plus spirituels chansonniers (1), un tableau piquant à trois vaudevillistes estimés (2), et des bonbons d'un goût exquis à deux confiseurs dont *la renommée vole de bouche en bouche.*

Paris est la capitale du monde où l'on accueille avec le plus d'empressement les modes étrangères. Les montagnes artificielles étaient imitées de celles des îles de *Christowsky* et

(1) M. Oury.

(2) Les Montagnes Russes, au Vaudeville.

Jelaquinn en Russie : aussi, dès qu'elles furent élevées, le jardin qui les renfermait devint la promenade à la mode.

La position topographique de ce jardin, les divers plaisirs qui s'y trouvent réunis contribuèrent aussi à sa vogue rapide. Il est placé vis-à-vis le bois de Boulogne, qui ne présente plus à nos regards que le triste aspect d'une plaine immense, à quelques pas de la barrière, et dans le même endroit où le Panstéréonama montre aux curieux, Naples, Rome, Londres, Amsterdam et Paris sur une table de douze pieds carrés. Dès l'entrée, quelques massifs d'arbres, quelques touffes de fleurs reposent agréablement la vue ; à gauche un petit bois invite à la rêverie ; à droite, une salle de danse, un tir d'armes à feu, des jeux de bagues, etc., offrent une récréation variée à ceux qui ne peuvent ou qui n'osent *dégringoler*.

En ma qualité d'observateur, je devais une visite à ce nouveau jardin. Je la remettais de jour en jour ; peut-être même n'y serais-je allé que l'année prochaine, si le pouvoir de la mode ne m'y avait conduit d'une façon assez singulière. Il y a quelques jours, je reçus d'un

de mes anciens camarades une petite lettre pleine de protestations d'amitié et de demandes de service; il me priait de voir de sa part trois personnes qu'il m'indiquait, et il m'assurait de sa reconnaissance. Dès que j'eus un moment de libre, j'en profitai pour faire mes visites. Je me présentai chez M. de Seymours, riche banquier de la Chaussée-d'Antin; j'étais porteur d'une lettre que j'avois ordre de ne remettre qu'à lui seul. Le concierge m'annonça que Monsieur était sorti; et comme il s'aperçut de ma surprise, il ajouta que, depuis quelques jours, son maître avait pris l'habitude d'aller passer une partie de sa journée aux *Montagnes russes*. D'après sa réponse, je dirigeai mes pas vers la maison de M. Préval, jeune avocat, que j'étais chargé de consulter de la part de mon ami; ma seconde course ne fut pas plus heureuse que la première : Préval étudiait, aux *Montagnes russes*, les moyens de défense dont il comptait faire usage dans une cause célèbre qu'il devait plaider le lendemain.

Je devais prendre chez Mlle. N..., actrice de la *Comédie française*, le manuscrit d'une tragédie que mon ami lui avait adressée a

prière de s'y intéresser, et dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis dix-huit mois. Je craignais, en me présentant chez elle avant midi, de troubler son repos ; mais je fus détrompé par une petite femme de chambre très-alerte, qui m'instruisit que sa maîtresse était partie dès le matin, pour aller se faire *ramasser* aux *Montagnes russes.*

En vérité, dis-je en me retirant, il ne pouvait m'arriver rien de plus heureux : je puis à l'instant même contenter ma curiosité en me débarrassant des commissions dont on m'avait chargé ; et je prends aussitôt le chemin de la barrière du Roule.

Il y avait à la porte du jardin une foule d'équipages qui indiquaient le haut rang des promeneurs. Au moment d'entrer, je fus accosté par un homme d'un certain âge, qui me parut attiré dans ce jardin par le même motif que moi. Ses regards se portaient alternativement sur les acteurs et les spectateurs. Un sourire imperceptible, un léger froncement de sourcil, étaient les seules marques d'approbation ou d'improbation qu'il se permettait. Tout le monde avait les yeux sur lui,

et semblait solliciter son suffrage. Je me sus bon gré de son voisinage ; et jugeant à son ton, à ses manières, aux égards dont il était l'objet, que je pourrais obtenir de lui quelques renseignemens sur les personnages qui s'amusaient à dégringoler, et dont la chute égayait les spectateurs, je me déterminai à le prier de vouloir bien satisfaire ma curiosité.

« Volontiers, me répondit-il en souriant comme un homme charmé de trouver l'occasion de montrer ce qu'il sait. Tous ces gens que vous voyez en haut et qui s'apprêtent à descendre, me sont très-connus ; j'ai vécu dans leur intimité, et il fut un temps où ils m'estimaient assez peu pour se montrer à moi tels qu'ils étaient, tels qu'ils sont encore. » Comme il achevait de parler, un char partit, et mon voisin continua ainsi : « Ce petit homme qui, en dégringolant se plaint d'aller trop vîte, est un des plus riches spéculateurs que nous ayons : il n'y a pas de maison de banque en Europe qui n'ait été dans le cas de traiter avec lui ; il a fait des affaires avec l'Angleterre, avec l'Autriche, la Prusse, la Russie, et, dans toutes, il a travaillé pour son compte avec un rare bonheur ; un peu re-

muant de sa nature, il a toujours un pied en l'air. Les maisons prêtes à faillir ont souvent recours à lui ; il les oblige au poids de l'or, et ne retire ses fonds de leurs mains que lorsqu'il se présente une occasion de les placer plus avantageusement. Sans marcher droit à son but, il y arrive cependant plus facilement que ceux qui suivent une ligne directe ; et, dans ce moment où il a l'air de descendre, je ne serais pas étonné qu'il n'eût déjà pris ses mesures pour remonter incessamment au sommet du pavillon qui se trouve derrière nous. »

Le char du petit homme était à peine arrêté, que mon voisin me fit remarquer sur le point le plus élévé de la montagne, un cavalier qui avait tontes les peines du monde à se décider à dégringoler. A sa droite était une jeune fille qu'à la douceur de ses traits on eût pris pour la sagesse, et à la simplicité de son costume pour la vertu : elle faisait tous ses efforts pour le retenir ; elle lui montrait avec bonté tous les dangers de la route où il allait s'engager, tandis qu'une vieille femme, vêtue à l'antique, la lance au poing, le casque en tête, et une mauvaise trompette de renommée à la bouche, ne cessait

de le solliciter. L'une appelait à son secours la raison qui parle quelquefois trop bas pour se faire entendre ; l'autre se contentait d'emboucher sa trompette qui couvrait facilement la voix de sa rivale. Le pauvre cavalier, ami du bruit, céda aux instances de la vieille femme, et se précipita avec elle du haut en bas. S'il est vrai, comme l'affirmait mon voisin, que faire du bruit est un des grands plaisirs du cavalier, sa chute a dû lui causer une douce satisfaction, car il est tombé avec un fracas épouvantable.

Nous vîmes dégringoler successivement :

Un monsieur *Moi*, qui avait pris une mauvaise route pour s'élever, et qui, une fois en haut, avait cru pouvoir s'y maintenir en oubliant le chemin qu'il avait parcouru, et en reniant ses compagnons de voyage.

Un négociant très-riche qui faisait trop d'affaires à l'Opéra et point assez à la Bourse.

Un vieux médecin qui parlait d'amour à ses malades ; un jeune avocat qui parlait latin à ses juges ; un journaliste qui parlait raison à ses abonnés.

Dans cette foule de gens qui se faisaient ramasser, je n'avais point encore aperçu les per-

sonnages que j'étais venu chercher. Je craignais qu'ils n'eussent déjà quitté la place, et je m'apprêtais à les imiter lorsqu'un brouhaha d'applaudissemens me fit lever la tête. J'aperçus M. de Seymours dégringolant avec une jeune danseuse, et mademoiselle N...... faisant route avec M. Bréval. Je courus les attendre au bout du voyage ; après leur avoir expliqué les motifs de ma singulière visite, ils retournèrent à leur jeu, et je les laissai continuer un exercice qui avait pour eux tout l'attrait d'un plaisir.



N°. XXVI.

CORRESPONDANCE.

Paris, le 18 février 1816.

A Monsieur le Rôdeur.

En vérité, Monsieur, c'est une grande calamité que cette manière expéditive avec laquelle on bâcle tout aujourd'hui ! il n'est pas jusqu'aux procès qui n'aillent un train d'enfer. Une cause est gagnée ou perdue dans la quinzaine. On n'a pas le temps de s'y reconnaître : nous autres habitués du palais, nous ne pourrons jamais nous faire à cette marche-là. En quatre séances, ce pauvre M. Rév..., je dis pauvre sans tirer à conséquence, s'est vu débouter de sa demande et de ses prétentions sans avoir eu le temps de nous faire quelques-unes de ces révélations

scandaleuses dont son Mémoire nous avait donné un avant goût ; certainement ce n'est pas la honte qui l'a retenu, mais c'est le temps qui lui a manqué. Ce cher homme ! il en avait tant à nous dire sur le compte de sa femme et de ses persécuteurs ! heureusement qu'il en appelle, et que, cette fois-ci, il aura un avocat ; du moins celui-là parlera, ou nous aurons bien du malheur.

Ah ! Monsieur, le bon temps des affaires criminelles est passé. Je ne sais pas si, comme le dit ma voisine, nous commençons à devenir meilleurs ; mais je sais que les bons procès deviennent rares : nous n'avons plus de ces affaires en calomnies, où le calomnié prenait si bien sa revanche ; nous n'avons plus de ces affaires de faux si éclatantes, de ces affaires de faux où la vérité avait tant de peine à se faire jour ! de ces affaires où les juges, les témoins et l'auditoire s'embrouillaient à qui mieux mieux ; où les apparences changeaient tellement d'un moment à l'autre la nature de la cause et la situation des parties que la même personne pariait tantôt pour, tantôt contre les accusés. Je pleure encore de plaisir au souvenir du pro-

cès Michel et Régnier, qui a traîné si
blement en longueur. J'ai eu le bon
n'en pas perdre une séance; aussi, à l
l'affaire, j'en savais presqu'autant que n
sieurs qui, par un excès de modestie q
saurait trop louer, voulaient nous pe
qu'ils n'y avaient rien compris.

Depuis le fameux procès de Mme. d
haut, à qui l'on a bien dit qu'elle n'é
la marquise, mais à qui on a oublié
qui elle était, les tribunaux végètent.
ques petites bonnes fortunes ont encore
nos loisirs, mais elles ont été rares, e
malheur, elles n'ont pas duré. Nous a
le petit empoisonnement de Choisy, qu
d'une manière à Paris, d'une autre à Ver
et qui a toujours été très-bien jugé part
procès de M. Huppé, qui reprochait à sa
d'avoir eu presque trois maris, ce dont
justifiait en accusant son époux d'avoir e
femmes tout à fait; la plaisanterie de M
chel qui, par pudeur ou par obstinati
voulait pas absolument que son mari
qu'il avait à cœur d'être, et ce que le t
l'a convaincu d'avoir été; mais, Mo

toutes ces affaires-là sont terminées, et nous en sommes maintenant réduits à courir chaque soir au tribunal criminel de la porte Saint-Martin, pour entendre plaider la Pie voleuse et M. d'Anglade. Je conviens que ces procès-là ont leur mérite ; la vertu s'y tire toujours d'affaire avec assez de bonheur ; l'action en est vive et assez bien filée ; les incidens sont intéressans et bien préparés ; l'audience est souvent coupée par de petits ballets qui ont l'avantage de divertir l'auditoire et les accusés, ce qui manque au Palais de Justice ; mais tout cela n'occupe que nos soirées ; et les journées d'un rentier sont si longues !

Je m'étais laissé dire dans le monde, et jugez de ma joie à cette nouvelle, que le Journal de Paris avait un procès dont la cause était singulière, et dont les détails faisaient espérer des scènes comiques et des plaidoyers originaux. On prétendait qu'une dame qui s'est fait homme de lettres, uniquement pour son plaisir, ayant fait recevoir et mettre à l'étude une espèce de petite comédie en cinq actes, de sa façon, avait trouvé mauvais que l'un des rédacteurs du Journal de Paris se fût avisé de soulever le

voile qui la dérobait encore à l'admiration du public, et qu'elle avait eu recours aux tribunaux pour faire punir cette coupable indiscrétion, qui suffisait, disait-elle, pour faire perdre aux curieux qui visitent l'Odéon, l'envie de venir voir la pièce nouvelle. Par quelle fatalité la montagne a-t-elle encore une fois enfanté une souris ? Mme. Julie Molé, comtesse de Vallivon, et ancienne actrice du théâtre Louvois, après avoir commencé les hostilités, a jugé à propos de les cesser. Elle s'est désistée de sa plainte; et au mépris des égards dus à un nombreux auditoire rassemblé pour l'entendre, elle nous a privés de quelques scènes plaisantes qui n'auraient pas manqué d'égayer ce procès, que plusieurs appelaient une cause de carnaval.

Madame la comtesse se retire, c'est à merveille; mais ces messieurs abandonneront-ils le champ de bataille sans combattre, et n'ont-ils pas, dans la conduite de leur adversaire, la source d'un bel et bon procès qui nous ferait passer quelques matinées agréables. Quoi! on leur demandait des dommages et intérêts pour le tort imaginaire qu'ils avaient fait à l'auteur

d'une pièce inconnue ! ce qui, entre nous soit dit, avait l'air d'une mauvaise plaisanterie, et ils négligeraient à leur tour d'exiger les dommages et intérêts pour le tort réel que l'auteur leur fait, en condamnant à l'obscurité son petit chef-d'œuvre allemand ! Calculons. L'ouvrage eût obtenu, je n'en doute pas, un succès brillant; mais aujourd'hui que la main-d'œuvre est si chère, la gloire est hors de prix, et l'on ne réussit plus *gratis*. Nous avons les billets de rigueur, les loges de complaisance, les cadeaux d'habitude, et mille autres menus frais d'usage dont on n'est remboursé à certain théâtre que par les complimens de l'administration ou le suffrage des amateurs. En retirant sa pièce, l'auteur s'est épargné tous ces frais-là; c'est pour lui de l'argent trouvé : mais aussi, par cette démarche, de combien d'articles, de combien d'abonnés n'a-t-il pas privé le Journal de Paris !

La pièce jouée, quelques feuilletons empreints d'une critique spirituelle et légère, d'autant plus piquante qu'elle eût alors été dirigée contre un ouvrage destiné à briller d'un éclat immortel, auraient éveillé la curiosité

parisienne ; la foule maligne les aurait lus avec avidité ; elle les aurait recherchés avec empressement ; et dans la crainte d'en laisser échapper quelques-uns, elle eût pris le chemin du bureau d'abonnement du journal. Ainsi votre article a mis cinquante louis dans la poche de l'auteur, ce qui est un beau cadeau; et son action vous a privé d'une douzaine d'articles et d'une centaine d'abonnés, ce qui est un fort vilain trait. Je conclus donc, mon cher Rôdeur, à ce que vous engagiez les propriétaires du Journal de Paris à attaquer tout de suite devant les tribunaux Mme. la comtesse de Vallivon, pour qu'elle soit forcée de restituer les abonnemens qu'elle leur a enlevés ; ou tout au moins condamner à faire jouer la pièce, ce qui est de toute justice. Ils doivent cela à leur honneur, et surtout à l'intérêt que leur porte un vieil habitué du Palais, un vieil ami des procès qu'on menace de prendre par famine, et qui, dans ce moment-ci, n'a pour toute récréation que le procès des Augustines et des Swikardines, qui sera, dit-on, plaidé avec chaleur, et l'affaire des deux fils de M. Lannes,

qui veulent absolument avoir tous les deux pour père le duc de Montébello.

J'ai l'honneur d'être, etc.

J.-P. Dandin, *abonné aux séances de la Cour criminelle, et des différens tribunaux.*

A..... département de...., le 9 novembre 1816.

Monsieur le Rôdeur,

Vous avez annoncé le désir de saper le ridicule partout où il se trouverait; l'entreprise est louable, mais la tâche est difficile. Permettez que je vienne à votre secours. Il faut absolument que je vous mette dans la confidence d'une mystification judiciaire qui vient d'accompagner la rentrée des tribunaux de notre endroit. Elle a fait assez de bruit pour mériter une place dans votre mémoire critique. C'est un quiproquo d'une nouvelle espèce qui amusera vos lecteurs. Les détails que je vous

fais passer sont vrais, ils sont exacts; demandez plutôt....

La rentrée a eu lieu la semaine dernière devant un grand nombre d'amis de la justice. Tous nos messieurs étaient en robe. Notre président seul, qui avait une revue à passer, était en habit d'officier de la garde nationale. Ce n'est pas qu'il soit ennemi de la robe, au contraire; mais il sait que l'habit ne fait pas l'homme: en effet, quel que soit le costume de notre président, il est toujours le même.

C'est lui qui, dans le temps, s'était avisé de loger Bonaparte *au-delà de l'histoire humaine*, et de le placer *au-dessus de l'admiration*, ce qui était assurément fort généreux de sa part. Une chose plus étonnante, c'est que notre président avait dit cela sans rire; c'est un homme qui garde à merveille son sérieux; que les circonstances ne trouvent jamais en défaut, et qui a un nom qui lui porte bonheur, car il se trouve toujours le cousin du premier de nos messieurs. Vous allez voir comment il se tira du mauvais pas où le hasard l'avait jeté ce jour-là.

Ce pauvre président avait passé la nuit à rê-

ver un beau discours d'ouverture qui, comme vous le pensez bien, ne parlait que de justice, et ne s'éloignait pas des attributions de nos messieurs. Il l'avait écrit très-lisiblement sur une feuille de papier *grand-aigle* qui lui restait de son ancienne provision ; il l'avait plié en quatre et mis dans la poche de sa robe ; mais ne voilà-t-il pas que se souvenant le matin qu'il est de revue, notre président endosse son habit d'officier, met son bonnet de grenadier, oublie le discours, et part pour la cérémonie, la poche vide, et n'ayant rien dans la tête de ce qu'il devait dire, car il avait négligé d'apprendre son discours ; c'était bien assez pour lui de l'avoir composé.

Au moment de parler, le pauvre président tousse, crache, se mouche, et tire de sa poche sept ou huit morceaux de papier sur lesquels étaient consignés des lambeaux critiques sur les mœurs et les actrices, sur le divorce et l'architecture, sur la mode et le matérialisme, sur les maladies morales et le danger des cachemires.

C'était un amas de petites notes que, dans ses momens perdus, notre président avait dé-

robées *à l'Hermite de la Chaussée-d'Antin*, *au Glaneur*, *au Rôdeur*, et à quelques autres ouvrages de ce genre, où chacun a peint les mœurs à sa volonté. Il s'aperçut à l'instant même de son étourderie ; mais comme s'il eût été habitué à de pareilles contrariétés, il n'eut pas l'air d'y faire attention, et lut, avec une gravité dont se dispensa l'auditoire, le discours suivant que j'ai copié de mémoire, à l'exception du préambule que je n'ai pu retenir, faute de l'avoir bien compris.

Femmes. — Elles ont la hardiesse de se mettre à la mode, ce qui coûte beaucoup à leurs maris. Les cachemires ont tué la vertu; c'est le tombeau de la fidélité conjugale.

Théâtres. — Etaient moins nombreux et plus moraux autrefois. Voir *le Mariage de Figaro*, *Vénus Pèlerine* et *les Battus paient l'amende*.

Mariage. — On a fait contracter aux enfans une bien mauvaise habitude dès leur plus bas âge; on les accoutume à appeler tout le monde *papa*, ce qui non-seulement scandalise les mo-

ralistes, mais peut encore jeter de la confusion dans les familles.

Architecture. — On continue de bâtir une salle magnifique pour les entrevues commerciales des négocians; elle est située dans le plus beau quartier de l'endroit; il y en a dans toutes les villes. Je ne vois pas la nécessité de ce monument où se traiteront les affaires les plus intéressantes de la vie humaine.

Remèdes *à proposer comme très-praticables*. — Pour que tout rentrât dans l'ordre, il faudrait tout changer, à commencer par la législation qui n'a pas le sens commun, ainsi que vous avez pu vous en convaincre par les arrêts que je me suis fait un plaisir de rendre depuis vingt-cinq ans. Il faudrait.... Midi sonnant, le président laissa-là l'auditoire et fut passer sa revue. Tout le monde le reçut avec une gaîté dont seul il ne devinait pas le motif.

A peine fut-il de retour chez lui, qu'il y fut assailli par des réclamations de toute espèce. Sa sœur manqua de lui arracher les yeux pour avoir, en plein tribunal, signalé au mépris

public les cachemires; elle en avait deux dont son mari lui avait fait présent.

Des ouvriers s'étonnaient qu'un homme de sens regardât un monument qui sert d'embellissement à une ville, et dont l'érection contribue à nourrir des milliers d'individus, comme un meuble inutile. Des femmes s'indignaient de l'anathême si légèrement lancé contr'elles; c'était un bruit, un chaos, une malédiction générale! Notre président, que rien ne décourage, se contenta de les regarder en souriant, et de leur dire :

« Mes amis, le discours que je vous ai lu ce matin ne tire pas à conséquence; il n'était point destiné à voir le jour; le véritable est resté dans ma poche; celui-ci est un petit salmis moral et critique que je n'avais arrangé que pour moi; je me suis trompé, voilà tout.... Ce n'est pas la première fois que mes paroles vous ont paru étranges, et que vous vous êtes moqués de ce que je disais. Vous m'affligeriez infiniment si vous traitiez ce discours-ci avec plus de cérémonie que les autres. Si vous doutez cependant de la vérité de ce que je vous dis relativement au changement qui s'est fait à mon insu, je

vais envoyer chercher dans ma robe le bon discours et vous le lire....» A ces mots, la foule des réclamans s'est précipitée vers la porte, et moi j'ai couru rédiger cette petite anecdote dont je vous engage à faire votre profit.

J'ai l'honneur d'être, *M. le Rôdeur*, en attendant avec impatience l'occasion de vous adresser une nouvelle anecdocte, votre dévoué.....

Jean Lesage.

FIN DU SECOND VOLUME.


BIBLIOTECA



